N° 308 — Tome LXXXIV 16 Avril 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY,
HENRY-D. DAVRAY, LOUIS DUMUR, GEORGES EEKHOUD,
ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, PHILÉAS LEBESGUE,
JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, MARCEL MONTANDON,
CHARLES MORICE, JULIEN OCHSÉ, PÉLADAN, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, LÉON SÉCHÉ, A. VAN GENNEP,
TANCRÈDE DE VISAN, GUSTAVE WENDT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

—

N° 308 — 16 AVRIL 1910

Pierre Quillard	*Jean Moréas*	577
André Rouveyre	*Visages : XXXIX. Jean Moréas.*	583
A.-Ferdinand Herold	*Vers pour Jean Moréas*	584
André Fontainas	*L'Œuvre et la Passion de William Shakespeare*	586
Léon Séché	*Hégésippe Moreau (A propos du centenaire de sa naissance), d'après des documents inédits*	601
Julien Ochsé	*Poésies*	632
Péladan	*Théorie plastique de l'Androgyne*	634
Louis Dumur (*illustrations de* Gustave Wendt)	*Le Centenaire de Jean-Jacques*, roman (I-II)	652

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : CVI. Funérailles*	674
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	677
Rachilde	*Les Romans*	681
Jean de Gourmont	*Littérature*	684
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	688
Henri Mazel	*Science sociale*	694
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	699
Charles Merki	*Géographie, Voyages*	702
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	707
R. de Bury	*Les Journaux*	713
Jean Marnold	*Musique*	718
Charles Morice	*Art moderne*	724
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	731
Henri Albert	*Lettres allemandes*	735
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	740
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	746
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	751
Tancrède de Visan	*Variétés : Notes sur Pétrus Borel*	757
Mercvre	*Publications récentes*	759
	Echos	761

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

brairie de la "PLUME", 54, rue des Écoles, Paris V^e.

ŒUVRES DE JEAN MORÉAS

En Éditions Originales sauf les « Cantilènes »

Eriphyle, poème suivi de quatre sylves, in-8° raisin..... **3 »**

ésies (1886-1896), in-16 jésus..... **3 50**

s Cantilènes, in-18 jésus. Couverture illustrée..... **2 »**

L'Histoire de Jean de Paris, roi de France (texte rajeuni), in-18 jésus. Couverture illlustrée..... **2 »**

Le Voyage de Grèce, in-8° cavalier..... **3 50**

Feuillets, in-8° cavalier..... **3 50**

s Stances, I^er et II^e livres. Cette reproduction photo-lithographique du manuscrit de l'auteur n'a été tirée (1899) qu'à 100 exemplaires sur Chine in-4°, numérotés, ornés d'un portrait du poète par Antonio de La Gandara. Elle a été mise en vente au prix de 40 fr. — Les quelques exemplaires restant..... **50 »**

Les Stances, III^e, IV^e, V^e et VI^e livres, petit in-4°..... **4 »**

s Stances, les six livres complets, in-16 jésus. Tirage (1904) limité à 600 exemplaires..... **6 »**

l reste encore quelques exemplaires en grand papier, Chine, Japon ou llande, à prix non majorés, des ouvrages marqués d'un astérisque.

A la même librairie, œuvres de **Paul Verlaine** (*Confessions, Epigrammes, ir*), **Henry Becque** (*Théâtre complet, Souvenirs d'un Auteur Dramatique*), **ouard Dubus, Paul Gauguin, Mécislas Golberg, Stuart Merrill, arles Morice, John-Antoine Nau** (*Force Ennemie*), **Charles-Louis ilippe, Hugues Rebell** (*Les Nuits chaudes du Cap Français, etc.*), **Adolphe tté, Emmanuel Signoret, Laurent Tailhade** (*Au pays du Mufle*, etc.), **car Wilde, Adolphe Willette** (*Chansons d'Amour*).

Numéros spéciaux consacrés à *Paul Verlaine, Félicien Rops, Charles Baudelaire, uste Rodin, Constantin Meunier, Léon Tolstoï, Louis XVII*, etc., abondamment strés.

Envoi franco des ouvrages ci-dessus contre mandat-postal

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (V

Viennent de paraît

A. PAWLOWSKI

Rédacteur au « Journal des Débats »

LA CONFÉDÉRATION GÉNÉRALE DU TRAVA

Ses origines. Son organisation. Ses tendances. Ses moyens d'action et son avenir

Préface de J. BOU[illegible]DEAU, correspondant de l'Institut.

1 vol. in-16..... 2

J. HARISTOY

Docteur en droit

L'IMPOT SUR LE REVENU

Publié sous les auspices de la ligue contre « *l'impôt sur le revenu et l'inquisition fiscale* »

1 fort volume in-8..... 12

Ch. BROUILHET

Professeur d'Économie politique à la Faculté de droit de Lyon.

LE CONFLIT DES DOCTRINES

DANS L'ÉCONOMIE POLITIQUE CONTEMPORAINE

1 volume in-16..... 3

PAUL LOUIS

LE SYNDICALISME CONTRE L'ÉTA

1 volume in-16 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*..... 3

DU MÊME AUTEUR : *Précédemment parus*

L'Ouvrier devant l'État. Étude sur la législation ouvrière dans les d[illegible] mondes. Un volume in-8..... 7

Histoire du mouvement syndical en France (1789-1906). volume in-16..... 3

Les Lois ouvrières dans les deux mondes. Un vol. in-32... 0

A. MARVAUD

LA QUESTION SOCIALE EN ESPAGNE

1 volume in-8 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*.....

Envoi franco contre mandat-poste

Bernard GRASSET, éditeur, 7, rue Corneille, PARIS

Viennent de paraître :

SWINBURNE

CHASTELARD

Tragédie en cinq actes

Traduction de Mme H. du PASQUIER, avec une introduction biographique de M. René PUAUX.

n volume in-16..... 3 fr. 50

Ce drame magistral, débordant de passion, est une des œuvres capitales de la ttérature anglaise. — Comme l'écrit M. René Puaux, dans la longue étude bio-raphique, riche en détails et en anecdotes sur la vie de Swinburne, qui précède traduction de Mme H. du Pasquier, cette traduction est une « œuvre d'amour ». n sent que cet hymne à la passion, qui pourrait avoir pour frontispice la roche ciselée de Marie Stuart, signée Gian Crisostoma Da : « Une Vénus cou-nnée qui se nourrit du cœur des hommes », a été traduit par une femme dont sensibilité s'émeut aux vers ardents de Swinburne.

JEANNE TERMIER

DERNIERS REFUGES

Poèmes

(Préface de Léon BLOY)

Un volume in-16..... 3 fr. 50

« L'admirable fille a écrit « pour quelques-uns, les plus tristes qui soient... ; our quelques-uns sans ancêtres et sans patrie, qui ne sont plus qu'un peu de ensée douloureuse... ; pour quelques-uns qui ont tout détruit des systèmes l'on offre pour vivre... ; pour quelques-uns, en des carrefours de souffrance, and la vie s'arrête et regarde de tous côtés, et dit aux passants qui heurtent, le ir : « Etes-vous celui qui doit venir? » Mais tous n'avons-nous pas traversé de mblables heures? Et y a-t-il une seule âme qui, ce soir, ne se torde d'angoisse ne sanglote lamentablement dans les bras de quelque pauvre Rêve? ».

LÉON BLOY.

PAUL POUROT

TOLÈDE

Son histoire. — Ses légendes. — Ses monuments.

n beau volume orné de 46 gravures..... 3 fr. 50

Le nouveau livre de Paul Pourot, — par sa documentation profonde, par ses gendes et par ses descriptions précises, enrichies de jolis dessins, — se recom-ande aux artistes et aux lettrés. C'est également le *Guide* le plus attrayant et le us sûr qui se puisse offrir au voyageur attiré vers cette vraie capitale de l'Es-gne glorieuse, aujourd'hui sommeillant parmi d'inestimables trésors.

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS.

LES MAITRES DE L'AMOUR : *1re Série :*

Les Dissertations amoureuses de Lucien..... 5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin (I)..... 7 fr.
L'Œuvre du Marquis de Sade..... 7 fr.
L'Œuvre du Comte de Mirabeau..... 7 fr.
L'Œuvre du Chevalier Andrea de Nerciat..... 7 fr.
L'Œuvre du Patricien de Venise Giorgio Baffo..... 7 fr.

2me Série

L'Œuvre de Nicolas Chorier..... 7 fr.
Demander le prospectus détaillé et les bulletins de souscription de la 2e sér

Mignons et Courtisanes, au XVIe siècle. 6 pl. hors texte..... 15
La Polygamie sacrée au XVIe siècle. 8 pl. hors texte..... 15
La Régence galante. 8 pl. hors texte..... 15
Les Maîtresses de Louis XV. 8 pl. hors texte..... 15
La Galanterie parisienne sous Louis XV. 8 pl. hors texte..... 15
HECTOR FLEISCHMANN. **Madame de Polignac et la cour galante**
Marie-Antoinette. 1 pl. gravée et 8 illustrations hors texte..... 12

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE :

Petits volumes in-18 carré tirés sur papier d'Arches à 500 exemplaires numérotés réservés aux souscripteurs..... 6 fr. le volum

I. La secte des Anandrynes. — II. Le petit Neveu de Grécourt.
III. Anecdotes pour servir à l'histoire secrète des Ebugors.

Pour paraître le 15 avril : **Julie philosophe. 2 vol.**

Demander prospectus détaillé de la 1re série et bulletins de souscripti

Catalogue de la **Bibliothèque du CURIEUX** *gratis et franco*

5e ANNÉE **POESIA** 5e ANNI

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Publie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de t pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Mistral, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Ka — Viélé-Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Ste Merrill, — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Men — Hélène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

G. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — A Negri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Enrico Cavacchioli, — Fe rico De Maria, — Paolo Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — Arno Holz, etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

JEAN MÉLIA

s Idées de Stendhal, vol. in-18..... 3 50

LAFCADIO HEARN

waidan ou Histoires et Études de Choses étranges, traduit par Marc Logé, avec un portrait. Vol. in-18..... 3 50

JULES ROMAINS

n Être en marche, poème. Vol. in-18..... 3 50

ALFRED DE MUSSET

ettres d'amour à Aimée d'Alton (*Madame Paul de usset*) **1837-1848,** suivies de poésies inédites, avec une introduction et des Notes Léon Séché. Portrait d'Aimée d'Alton d'après le biscuit de Barre, de Madame ul de Musset, d'Alfred de Musset par lui-même, d'Alfred de Musset par David Angers. Dessins et autographes. Vol. in-8..... 7 50

ÉMILE VERHAEREN

s Rythmes souverains, poèmes. Vol. in-18... 3 50

ALIA BERZEFF

mara, roman. Vol. in-18..... 3 50

REMY DE GOURMONT

Culture des Idées. (Du style ou de l'écriture. La Création subconsciente. Dissociation des idées. Stéphane Mallarmé et l'idée de décadence. Le Paganisme éternel. La morale de l'amour. Ironies et paradoxes). Nouvelle édition. Vol. in-18..... 3 50

LUCIEN JEAN

rmi les Hommes. (Nouvelles. Petits Caractères. Petites gens de la Cité. Notes. rnet de Route. Le Romantisme nietzschéen). Notice de Georges Lois. Vol. in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

adame d'Arbouville, d'après ses lettres à Sainte-Beuve, 1846-1850.

l. in-18..... 3 50

JOHN KEATS

èmes et Poésies. Traduction précédée d'une étude par Paul Gallimard. Vol. in-18..... 3 50

ANDRÉ GIDE

scar Wilde. (In Memoriam (Souvenirs) Le « De Profundis »). Avec une héliogravure. Vol. in-18..... 1 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

PERCIVAL LOWELL

MARS
ET SES CANAUX
SES CONDITIONS D'HABITABILITÉ

Traduit par MARCEL MOYE

Professeur à l'Université de Montpellier
Membre de la Société astronomique de France

Avec soixante-quatre figures

Un vol. in-8. — Prix.....

La présence à Paris du célèbre astronome américain Percival Lo
place au premier rang de l'actualité son ouvrage **Mars et ses Cana**
paru tout dernièrement. M. Lowell est en effet venu en Europe faire
série de conférences pour confirmer ses découvertes sur les canaux
tiens, contestées par les astronomes français, et prouver l'habitabili
Mars par l'existence de ses canaux.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

ŒUVRES

DE

EAN MORÉAS

emières Poésies, 1883-1886 (Les Syrtes. Les Cantilènes). Vol. in-18 ..... 3 50

èmes et Sylves, 1886-1896 (Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage. Eriphyle. Sylves). Vol. in-18 ..... 3 50

s Stances, avec un portrait par A. de La Gandara. Volume in-18 ..... 3 50

higénie, tragédie en 5 actes. Vol. in-18 ..... 3 50

ntes de la Vieille France. Vol. in-18 ..... 3 50

quisses et Souvenirs. Vol. in-18 ..... 3 50

SOUS PRESSE

riations sur la Vie et les Livres. Vol. in-18 ... 3 50

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr Gustave LE BON

Gabriel HANOTAUX, de l'Académie Française

LA DÉMOCRATIE ET LE TRAVAIL

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr

Dans ce livre, d'un intérêt si actuel, M. Gabriel Hanotaux apporte sa solution de la que sociale, mais c'est la plus simple, la plus naturelle, la plus unie, la plus conforme à la marc choses : la solution par le travail. L'auteur donne, ici, toute sa philosophie : c'est la « mora l'Effort ».

WILLIAM JAMES

Professeur à l'Université de Harvard, Membre associé de l'Institut

LA PHILOSOPHIE DE L'EXPÉRIENC

Traduit par E. LE BRUN et M. PARIS

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr

D'après M. W. James, pour être un philosophe, il faut d'abord « une vision » portant sur nature intime du réel », et ensuite une méthode par laquelle interpréter cette vision.

La *vision* de W. James est celle d'un monde où quelque chose arrive sans cesse, — d'un m qui, jamais fait, est toujours en voie de se faire, et qui, soumis au changement, n'en es moins « continu ».

Pierre CORRARD

LES CHERCHEURS D'IDÉALS

ROMAN

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr

Cet ouvrage est un gros événement. A l'heure où se heurtent tous les systèmes politiq philosophiques, en ces temps démoralisés qui semblent vouloir sombrer dans l'inconnu, t monde — et en particulier ceux qui souffrent du doute et de la neurasthénie — voudra être i la *Science du Bonheur* qu'apportent, en se répandant dans le public, LES CHERCHEURS D'ID

MM. Max et Alex FISCHER

A. Z. 11. - POSTE RESTANTE

Couverture illustrée de L. CAPPIELLO

Un volume in-18. — Prix..... 3 f

ALBUM-ROSTAND

Des Vers en Musique

15 MÉLODIES POUR CHANT ET PIANO

Paroles de Edmond ROSTAND et de Rosemonde GÉRARD

Musique de Emm. CHABRIER, C. CHAMINADE, etc.

Un album in-4 avec couverture illustrée. — Prix..... 6

Envoi contre mandat-poste

JEAN MORÉAS

—

Οὐ γὰρ οἰκίᾳ ἐν μουσοπόλιων θέμις
Θρῆνον ἔμμεναι· οὐκ ἄμμι πρέπει τάδε.
SAPPHÔ 103 k.

Il me souvient d'un jour de mars 1897, à Athènes; les dernières anémones sauvages se fanaient déjà dans l'herbe encore verte : le printemps attique dure peu. Sur une des places de la ville, en grand tumulte, la foule hellène manifestait; elle demandait l'union de l'île de Crète au royaume; à côté de montagnards en fustanelle et de Crétois farouches au front bandé d'un voile noir, des Anglais roses, de blonds Scandinaves et, de toutes les nations, des garibaldiens flamboyants dans leurs vareuses rouges poussaient des clameurs furieuses, demandant la guerre, la guerre qui fut un désastre; et sur la houle des têtes et des épaules pressées, les bannières multicolores faisaient flotter des ombres errantes. Jean Moréas passa, sourd aux paroles, aveugle au spectacle, étranger à cette fièvre : il regardait vers l'Acropole, plus haut peut-être et plus loin aussi, comme s'il eût pu voir, à travers les roches altières, la mer natale et les grèves où poussent des lys pâles. Demi-barbare qui goûtais hâtivement le charme dominateur de la ville, je lui demandai si depuis son arrivée il était souvent monté jusqu'au Parthénon : « Non, me répondit-il en souriant, je n'y suis pas monté du tout. » J'ai compris plus tard que ce n'était point par une suprême et presque sacrilège indifférence qu'il négligeait de gravir les pentes et les marches saintes des Propylées : il n'avait pas besoin de revoir les pierres vénérables, ni le Parthénon ni les jeunes filles dont les groupes alternés

ennoblissent le portique érechthéen ni la figure de la Victoire dénouant ses sandales : aux heures de sa jeunesse, il avait eu la révélation première et totale de la beauté; il s'en était formé et il portait en lui une image plus merveilleuse que la merveille elle-même; il n'avait pas souci de la confronter avec l'idée magnifique qu'il avait conçue d'elle : sa certitude lui suffisait. Avec la même confiance en son rêve intérieur, exilé volontaire dans sa seconde patrie, de la fenêtre ouverte sur les murs de l'octroi, il contemplait ses souvenirs :

> Les branches en arceaux quand le printemps va naître,
> Les ronces sur le mur, le pâturage herbeux,
> Les sentiers de mulets et cet homme champêtre
> Qui pour fendre le sol guide un couple de bœufs ;
>
> La nuit sur la jetée où le phare s'allume
> Et l'horizon des flots lorsque le jour paraît,
> Qu'importe ! je respire, ô ville, dans ta brume,
> La montagne et les champs, la mer et la forêt.
>
> (*Stances*, II, 8.)

Nul ne fut plus absent de tout, plus solitaire au milieu des hommes et du bruit; il était sensible à l'amitié ; mais il la comprenait comme un long dialogue à la mode platonicienne, où le seul amour des lettres faisait l'objet de toutes les discussions et tandis qu'il parlait ou qu'il écoutait, avec indulgence ou quelque brusque colère, toute spirituelle, ses interlocuteurs familiers, par une subtile dialectique il rattachait aussitôt les plus vulgaires événements à une idée qui leur donnât plus qu'une signification de hasard ; aussi n'est-ce pas dans ses propos directs et dans ses gestes apparents qu'il faut chercher sa pensée intime et le secret de son cœur, mais dans son œuvre où sous des formes qui semblent contradictoires, on découvre une parfaite unité (1).

Dans la préface du *Pèlerin passionné*, il a condescendu à indiquer en quel esprit il le fallait lire ; en ce temps où il se montrait comme ivre des conquêtes verbales, puisées au trésor dédaigné du moyen-âge, il priait que l'on voulût bien ne pas commettre une double méprise et ne considérer que le plaisir presque sensuel des sons et des architectures ou bien ne tenir

(1) Nous ne prétendons aucunement reprendre la si remarquable, complète et judicieuse étude de M. Coulon, mais honorer par quelques brèves paroles la mémoire du poète.

compte par une erreur inverse que « d'une Idée se voulant son but elle-même » ; il savait que les mots non plus n'ont pas de valeur par eux-mêmes et que les idées, faute d'une expression convenable, ne sont vivantes non plus qu'un corps dénué de chair et de sang ; un vers, une strophe, un poème forment un tout et sont animés d'une vie personnelle et particulière et non plus que de la vie, il n'est aisé d'en découvrir les sources originelles.

Des *Syrtes* aux *Stances*, Jean Moréas discerna de plus en plus clairement le vrai rôle de l'intelligence qui crée et qui ordonne le monde; au début, très nourri de Schopenhauer et des philosophes bouddhistes, il se la représente sous les espèces sévères du « Pur Concept » ; puis peu à peu il la devine identique à l'illusoire Maia, dont elle prétendait dissiper le prestige, et il la confond avec la Beauté :

... que l'intègre Beauté
Pénètre notre esprit avec tranquillité
Ainsi que l'eau reçoit un rayon de lumière.
(*Eriphyle et Sylves nouvelles.*)

Dans *les Stances* enfin il s'en remet avec docilité à l'Esprit ingénieux et multiple comme Protée et comme Odysseus :

Esprit astucieux, adorable puissance,
Qui sans cesse guides ma main
Sur la corde sonore et nargues l'innocence
De mon entendement humain
Ah! ne te lasse point d'éclairer les ténèbres
De ma vie au sombre détour
Et de faire germer dans ses fentes funèbres
Les fleurs plus belles que le jour.
(*Stances*, II, 15.)

C'est lui qui avait enseigné à Jean Moréas la beauté des fleurs périssables, des lysattiques auxquels il demeura toujours fidèle, des amarantes dont la mort même ne flétrit pas les vives couleurs et de la rose souveraine, soit qu'elle triomphe

Seule dans le cristal au milieu de la gerbe,

soit qu'elle lui apparaisse dans un pays du Nord,

.... très pâle et fantastique
Et frissonnante au vent plein de pluie et de mort.

C'est lui qui de tout temps lui avait conféré le don d'arran-

ger harmonieusement les syllabes comme il l'avait conféré à son ancêtre Hésiode énumérant les noms des Océanides; no oreilles sont encore caressées par les hexamètres de *la Théogonie* où sont dites les naissances de Cymothoé et de Thalie et d'Eunice aux bras roses et par un semblable enchantement les catalogues d'*Agnès*, du *Dit du Chevalier qui se souvient* et d'autres les caressent aussi et elles n'oublieront plus les amantes désespérées :

Je vois la triste Phèdre innocente et coupable,
Myrrhe qui consomma son désir exécrable,
D'un funeste présage Aglaure déchirée
Et Canacé épouse et sœur de Macarée,
La reine de Lemnos qui brûla pour son hôte,
Le parjure Jason, l'intrépide argonaute,
Héro, Laodamie, Hermione, Eurydice,
Cydippe prise aux lacs d'un fatal artifice,
Procris au tendre cœur, jalouse de l'Aurore,
Hypermnestre, Evadné : cette Phyllis encore,
Et la sage Didon, que le pieux Enée
Pour obéir aux dieux avait abandonnée.
(*Eriphyle.*)

C'est par lui que les vers libres du *Pèlerin* et les vers réguliers des *Syrtes* et des *Stances* sont d'une irréprochable musique et que la voix chante aussi volontiers :

Dans la cité au bord de la mer où tu t'en venais et vaguais
Parmi de grands vieillards qui travaillaient aux felouques
. . . . . .
Madeline, Madeline,
Pourquoi vos lèvres à mon cou, ah, pourquoi
Vos lèvres entre les coups de hache du roi ?

ou l'immortelle strophe :

Déjà sur les rameaux abusés du zéphire
Tu passes, automne fumeux,
Et je m'évanouis dans le tendre délire
De mon cœur dépouillé comme eux.

C'est par lui que Jean Moréas put avec un art si sûr équilibrer les *Assonances* des *Cantilènes*, évoquer Maryo et Agha Véli comme s'il les eût traduits d'un chant de klephte ou d'un myriologue inconnu, sans que l'on songeât à rechercher s'il avait lu Fauriel, Emile Legrand, Krumbacher ou Alektoridis; par lui, de toute cette enquête qu'il avait instituée dans les lettres

du Moyen-âge et de la Renaissance, il ne laissait pas transparaître le labeur nice qu'il pouvait devoir aux uns et aux autres de ses guides, à Dietz et à Suchier, à Gaston Paris et à M. Paul Meyer : il avait tout transsubstantié en matière poétique.

C'est à lui qu'il devait mieux encore que l'ordre extérieur : ce sens de la mesure qui s'était affiné avec les jours et les ans des premières églogues du *Pèlerin à Iphigénie* et aux *Stances*. Le sens de la mesure interdit à sa douleur de s'épandre en phrases discordantes et de trahir « ce secret »

Qui remplirait d'effroi l'humaine nonchalance

A peine l'infinie détresse d'un grand cœur désabusé est-elle révélée par un mot un peu dur (cf. *Stances*, I, 1); la plainte ne dégénère jamais en lamentation :

Je vous entends glisser avec un secret bruit
Là-bas sur la pénombre verte.
Entrez dans ma maison, ô souffles de la nuit !
J'ai laissé la fenêtre ouverte.

O souffles, pour un cœur tout chargés à présent
D'erreurs, de remords, d'amertume,
Vous me parliez jadis lorsque avec le brisant
Luttaient la tempête et l'écume,

Lorsque le long du sable aux flots harmonieux,
Dans la crique et sur cette grève,
D'une amitié perfide et la terre et les cieux
Remplissaient mon âme et mon rêve.

Mais quoi : vous vous taisez, esprits éoliens !
Un autre arpège se prolonge :
C'est la pluie, elle tombe et je me ressouviens
Tout à coup d'un autre mensonge.

(*Stances*, VI, 5.)

Cette sagesse suprême avait dominé et réglé non seulement son art, mais sa vie; elle lui avait appris la beauté tragique de l'automne et de sa splendeur fastueuse et funèbre; elle lui avait dicté naguère un conseil d'orgueil indomptable :

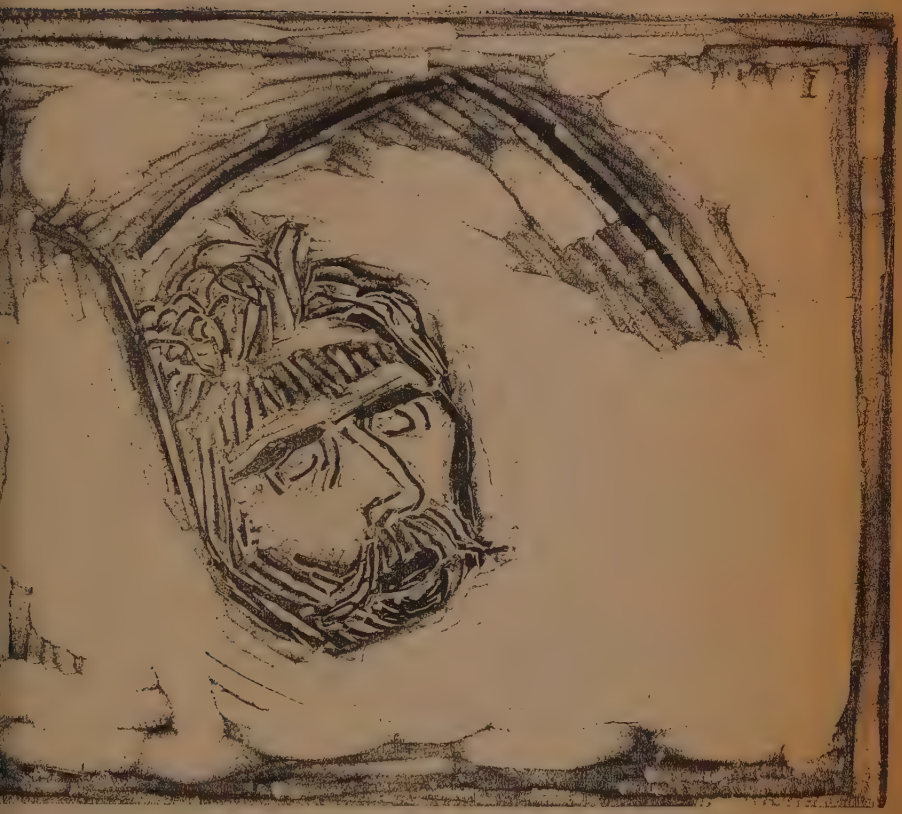
Que ce soit dans la ville ou près des flots amers,
Au fond de la forêt ou sur le mont sinistre,
Va, pars et meurs tout seul en récitant des vers :
Ce sont troupeaux encor les cygnes du Caystre.

(*Stances*, I, 1.)

Mais l'heure venue de la séparation définitive, elle lui apprit encore à sourire à la mort qu'il n'ignorait pas assez proche ; il n'avait pas bu la ciguë et ses derniers entretiens exigeaient de lui plus d'une demi-journée de sérénité et d'enjouement et il n'attendait rien des dieux ni du dieu ; mais il voulut jusqu'à la fin converser avec ses amis sans qu'un instant il fût distrait des lettres qui avaient été sa vie pour se retourner vers le gouffre d'ombre. Il mourut, sans avoir perdu conscience, en héros qui suivait le destin. Nous l'avons mené du bois de Vincennes au Père-Lachaise, par les larges avenues de la banlieue et de la ville, en traversant le bruit d'une fête foraine ; sa Muse, fille des cités, accompagnait le cortège; par le soleil, entre les tombes, les jeunes pousses des arbres éclataient en bourgeons et en feuilles blondes : le feu a consumé ce grand cœur sonore.

Nous ne le pleurerons pas; il ne sied pas, selon Sapphô de Mitylène, de faire entendre le thrène dans la demeure de ceux qui servent les Muses : le génie des poètes est incorruptible.

PIERRE QUILLARD.



JEAN MORÉAS

23 MARS 1910

Quelques jours avant sa mort.

VERS POUR JEAN MORÉAS

Pleurez, Muses! Là-bas, au fond du bois sacré,
Les Nymphes au beau nom, les Nymphes ont pleuré.

Le cher poète, enfant de la divine Attique,
Ne nous ravira plus de ses chants radieux.
Tels les sages héros qui rêvaient au portique,
Il est mort, fièrement, sans larmes dans les yeux.

Mais nous connaîtrons, nous, l'amertume des larmes.
La grâce de ses vers, ô sœurs, vous la saviez :
Aux heures tendres ils donnaient de nouveaux charmes
Et nos voix les chantaient sous les clairs oliviers.

Souvent, au grand rocher où brille Castalie,
Votre chœur glorieux, ô Muses, vient s'asseoir,
Et vos lèvres, par qui la joie est embellie,
Murmurent lentement des hymnes dans le soir.

Alors, Muses, on voit palpiter le platane ;
Un frisson de bonheur court parmi les lauriers ;
Dans l'air qu'un long printemps parfume l'oiseau plane,
Et l'homme est souriant, puisque vous souriez.

Oh, que de fois le verbe simple et magnifique
De celui-là pour qui, dolentes, nous tressons
Les couronnes, honneur funèbre des chansons,
S'envola noblement de la roche delphique!

Pleurez, Muses, pleurez ! Car vous n'entendrez plus
Ses vers nouveaux monter à vous parmi l'aurore.
Pleurez, Muses : voici que pleurent vos élus;
C'est de gémissements que la bise est sonore.

Mais vous n'oublierez point les poèmes dorés
Que, de vous, écouta la fontaine divine ;
Vous aimez leur ferveur, et vous les redirez
A l'heure bienveillante où le soleil décline.

Et des grottes, des prés, des rivières, des bois,
Nous viendrons écouter les vivantes paroles;
Et nous verrons autour de nous, comme autrefois,
S'entr'ouvrir la douceur sereine des corolles.

Nous garderons en nous le tendre souvenir
De l'ami disparu dans la nuit printanière.
O souvenir aimé! Rien ne pourra ternir
Le fascinant éclat de ta pure lumière.

Pleurez, Muses! Là-bas, au fond du bois sacré,
Les Nymphes au beau nom, les Nymphes ont pleuré.

A.-FERDINAND HEROLD.

L'ŒUVRE ET LA PASSION DE WILLIAM SHAKESPEARE

Les peuples connaissent mal les poètes dont ils invoquent les noms quand ils prétendent s'illustrer de quelque gloire intellectuelle. Qu'a-t-on débrouillé, malgré de nombreuses controverses, de l'existence d'Homère ? N'a-t-on pas enveloppé l'histoire de Dante et de Cervantès d'un tel fouillis de niaiseries sentimentales et de puérilités prétendûment héroïques qu'il devient malaisé d'y reconnaître enclose parfois une bonne part de réalité, déformée par la sottise universelle ? Nous avons toujours eu un faible penchant à ne nous arrêter qu'aux seuls faits bien vérifiés, de façon à en tirer des déductions prudentes et sûres, sans nous laisser égarer au fond des plus fangeux marais de la tradition et des absurdes légendes. A présent même, nous assistons à d'oiseuses discussions au sujet de certains poètes dont nous avons été presque les contemporains ; il s'établit, à leur propos, un odieux fatras d'anecdotes prétentieuses, autant qu'elles sont d'une authenticité douteuse, à l'aide desquelles, aux dépens des grands esprits à qui ils feignent de rendre hommage, de tristes épluchеurs de ragots se donnent insolemment une réputation ridicule d'érudits. C'est à des gens de cette espèce qu'on doit de ne pas ignorer décidément que Victor Hugo n'a été qu'un spirite imbécile et redondant, Walt Whitman un être indélicat, et Baudelaire, sur qui la lèpre de l'exégèse malveillante s'étale en France presque autant qu'en Amérique sur Edgar Poe, un écrivain artificiel et morbide. Que fut Verlaine, sinon un dégoûtant bohême ? Que fut Mallarmé, sinon un esprit fumeux qui a eu pour but dans la vie d'étonner le public en se forgeant une langue tout à fait incompréhensible ?

Dans bien des cas, notre imagination prétend magnifier le souvenir des grands hommes lorsque d'eux elle fait des êtres en dehors de l'humanité. Est-il donc difficile de comprendre que s'ils ont été grands, c'est que, doué d'aptitudes plus sen-

sibles, ils ont, comme nous tous, supporté leur part de déceptions, de malheurs, de souffrances morales et physiques ; que les circonstances ont déjoué, comme pour nous, les ressources enthousiastes de leurs plus nobles ambitions, et qu'ils ont été livrés en proie, comme nous-mêmes, aux mille fièvres d'une rage impuissante, de quelque brutale passion, de la démence ou de l'anxieuse faiblesse, tous ces maux inguérissables dont est dévorée la race humaine ? Au lieu de songer toujours à les vouloir déifier, ne vaudrait-il pas mieux se mettre en quête des traces sanglantes que la douleur laisse traîner à travers leurs œuvres, et dont ils apparaîtront, à la fin, plus frémissants que le troupeau vulgaire qui s'endurcit à ses maux ?

Shakespeare, moins que tout autre, a échappé à la destinée de ses semblables et de ses pairs. On lui a contesté jusqu'à son existence, ou, plus exactement, on a osé inventer de lamentables fables, étayées d'une argumentation spécieuse, pour lui ravir l'honneur d'avoir été ce qu'il a été, et pour parer des dépouilles de sa gloire ruinée la mémoire du philosophe illustre Francis Bacon, lord Verulam, ou même, plus récemment, de je ne sais quel grand seigneur de la Cour d'Angleterre. Un ingénieux appareil de coïncidences est mis en œuvre, non sans habileté, par les maniaques têtus qui se flattent de démontrer que le nom de Shakespeare ne fut qu'un prête-nom, appartenant en propre à un famélique, besogneux petit acteur, dont l'histoire ne doit se souvenir qu'en tant qu'ouvreur de portières, à la porte des théâtres.

Mais ces fictions misérables croulent sous le ridicule et sous le poids autrement sérieux de la découverte, sans cesse renouvelée en Angleterre, de documents sur la vie des spectacles à la fin du XVI^e^ siècle et aussi sur la biographie vraie du poète. Les romans ne tiennent plus debout ; on sait avec certitude bien des choses, et, dans un récent et admirable ouvrage, dont il a été fait mention dans *le Mercure* (1), M. Frank Harris, avec une connaissance prodigieusement exacte et réfléchie du texte shakespearien et des travaux antérieurs, a pu reconstruire, sans rien inventer, sans rien fausser, sans rien omet-

(1) M. Henry-D. Davray a, dans sa chronique des *Lettres Anglaises*, le 26 décembre dernier, rendu l'hommage qui convient à ce livre : *The Man Shakespeare and his tragic life story ;* il en est parlé aussi sous la rubrique *Théâtres*, du 1^er^ février.

tre, comme un monument inébranlable désormais, toute la passion de son existence.

Ceux qui ne cherchent pas à dépouiller Shakespeare, en Angleterre, lui portent un culte irraisonné et amoindrissant. Shakespeare est devenu le prototype de l'Anglais essentiellement pratique et commerçant, le grand exemple à proposer aux enfants, avant de les faire entrer dans la vie. Shakespeare, jeune, a bien été un peu vagabond, un peu braconnier, mais comme il s'est amendé ! D'ailleurs ses péchés ont été, selon les nécessités établies, expiés sévèrement; n'a-t-il pas, un temps, été réduit aux plus misérables conditions ? Mais soudain, ayant eu la bonne fortune d'être engagé dans une compagnie théâtrale, le génie s'est éveillé en lui, et il s'est mis régulièrement à composer des pièces qui lui ont valu l'amitié des grands, la faveur du public, une énorme réputation et une large aisance matérielle. Plein de sagesse, l'âge venu, il s'est retiré des affaires, loin du tumulte de Londres, dans sa petite ville natale de Stratford-sur-Avon, et là, sa vie s'est achevée paisible et douce, au sein de sa famille, auprès de sa tendre femme et de ses enfants chéris, dans la vieille maison paternelle, conservée pieusement. Le hasard des passions aurait eu peu de prise sur cet esprit de bon négociant; il a bien été molesté durant sa jeunesse, par quelques dures épreuves. Mais il se les est attirées lui-même par la légèreté de sa conduite ; il s'en était tiré par son travail et par sa probité et il a su assurer à son âge mûr et à sa vieillesse une honorabilité paisible et enviable.

Eh bien ! non. Le destin de Shakespeare a été tragique. Il ne lui a pas suffi de paraître, pour s'imposer et jouir tout de suite du triomphe. Ce fut un homme, et qui a souffert. Rude coup porté à des croyances faciles, à une sorte de religion nationale ! Voilà qu'on va faire état de ce qu'on sait et peut savoir de positif, authentiquement, et qu'on puise à une source dont jamais commentateurs, critiques et biographes ne s'étaient avisés : l'œuvre même de Shakespeare !

§

Par l'œuvre connaître l'homme : une telle méthode, dans le cas particulier de Shakespeare, peut-on songer à la mettre en pratique ? A la condition expresse qu'il nous soit démontré

que, dans ses drames, à travers ses personnages, c'est lui-même, maintes fois, qu'il a consciemment, ou non représenté.

Les critiques du poète, bienveillants comme Rowe, envieux comme Ben Jonson, mal intentionnés comme Greene, s'accordent pour porter témoignage que Shakespeare a été un homme d'un naturel exceptionnellement doux et poli, très sensitif, plein d'hésitations et d'incertitudes, et, quoiqu'il possédât peu de latin et moins encore de grec, très adonné à l'étude et passionné de lecture. Tel est aussi l'homme que nous montrent les sonnets, et tel (moins l'insuffisance de la science) il s'est, de l'aveu unanime, représenté lui-même sous les traits d'Hamlet, prince de Danemark. Il n'est pas difficile de rapprocher plus d'un passage du drame et quelques parties des sonnets pour établir l'identité des personnages : « Un beau, pur et très moral caractère, sans la force nerveuse qui fait le héros, succombe sous un fardeau qu'il ne peut porter ni rejeter ; tout devoir lui est sacré, — celui-ci est trop dur. L'impossible lui est demandé, — non pas un impossible en soi ; mais l'impossible pour lui. Comme il va, comme il vient, comme il agonise, avance et recule, toujours se rappelant, toujours rappelé, et, à la fin, perd presque d'entre ses pensées son dessein, sans jamais recouvrer la paix de son esprit » ...cette description du caractère d'Hamlet par Gœthe s'applique étrangement au caractère même de Shakespeare.

Or, ce caractère se retrouve plus ou moins complet chez la plupart de ses personnages. Les circonstances où ils se trouvent impliqués varient sans doute ; les sentiments, selon les cas, s'apaisent ou s'exaspèrent; une maturité plus grande, l'expérience de la vie interviennent; mais, pour peu qu'on tienne compte des dates et du changement que l'âge et les événements apportent, on peut s'en assurer, à travers l'œuvre de Shakespeare, nous assistons surtout à l'évolution d'un caractère : le sien.

Si, après Hamlet, on veut retrouver un autre personnage dont les traits de caractère rappelleront ceux du poète, tel que nous le décrivent ses contemporains, où découvrir cet homme, ami des livres, cet irrésolu, qui aime plus la pensée que l'action, d'un tempérament un peu mélancolique, prompt à livrer son cœur dans des mots? Le critique William Hazlitt, qui renouvela, vers 1830, en Angleterre, l'étude de ses

œuvres, remarque : « Roméo, c'est Hamlet amoureux. Il y a chez l'un autant d'exubérance de passion et de sentiment que, chez l'autre, d'exubérance de pensée et de sentiment. L'un et l'autre sont également absents d'esprit et enveloppés en eux-mêmes ; l'un et l'autre vivent dans le monde de leur imagination. » Roméo est, pour le moins, un jeune frère d'Hamlet; son caractère est moins mûr, moins compliqué que celui du prince étudiant. Son caractère n'est pas aussi nettement, aussi minutieusement retracé; Shakespeare a été absorbé par le côté poétique du drame amoureux ; il a moins été préoccupé de nous dépeindre le cœur ou le cerveau d'un homme. Dans *Hamlet*, par endroits, l'action est suspendue, et de menus incidents n'ont pour but que de déceler mieux certains côtés de l'âme du héros. Néanmoins, la ressemblance de l'un à l'autre va au delà d'un air de famille. Même dans l'ardeur de la passion, Roméo se souvient qu'il pense. Juliette lui dit : « Bonne nuit », et disparaît, mais lui trouve le temps d'exprimer une vérité abstraite :

L'amour court vers l'amour, comme les écoliers loin de leurs livres,
Mais l'amour s'éloigne de l'amour, comme eux viennent vers l'école avec des regards accablés

Juliette reparaît, inopinément, et de nouveau le goût de généraliser fait retrouver un peu d'Hamlet en Roméo :

Comme sonnent avec une douceur argentine les voix amoureuses dans la nuit,
Semblables à la plus suave musique pour les oreilles qui écoutent !

Et il est absorbé dans cette rêverie à tel point que Juliette se trouve obligée de le rappeler par son nom pour qu'il parle d'elle, et à elle. Sans cesse il tombe dans des soliloques où se fond et se dissout la préoccupation des circonstances actuelles. Dans le verger des Capulets, alors que son cœur doit battre si fort qu'il semble qu'il puisse malaisément s'entendre, il se parle et il se parle à lui-même encore quand il s'en va chez l'apothicaire, et, si plein qu'il soit de chagrin et d'amour, il trouve le moyen de nous dépeindre l'apothicaire et sa boutique avec un grand luxe de détails.

Dans la scène du cimetière, Roméo exprime des sentiments semblables à ceux qu'Hamlet exprime lui aussi dans le cimetière ; ils parlent l'un à Laertes, l'autre à Paris en

termes presque identiques ; et Roméo au bord du trépas ne fait-il pas cette réflexion digne enfin d'Hamlet :

Combien de fois, quand les hommes sont sur le point de mourir,
Ont-ils été joyeux ? c'est ce que ceux qui les gardent nomment
Un éclair avant la mort.

Hamlet se dit désireux de vengeance et ambitieux, mais il ne l'est plus, en réalité. Roméo se dit contemplateur et il prend une part très active au drame. Il est trop jeune pour sentir le poids de mystère et de terreur qui recouvre des ténèbres de sa mélancolie la pensée vivante d'Hamlet. Les différences entre les deux personnages ne proviennent que des situations et de l'âge ; leur caractère est le même.

Sept ou huit années après avoir écrit *Roméo et Juliette*, Shakespeare, conscient du changement que les années avaient fait en lui, s'exprimait à nouveau dans le personnage du *mélancolique* Jaques, de *Comme il vous plaira*. Jaques, qui est inventé par Shakespeare, et qu'on ne trouve pas dans la *Rosalynde* de Lodge, d'où la pièce a été tirée, est une version encore de Roméo, d'Hamlet, de Shakespeare. Mais voici qui prouve plus. Qu'on examine de près des personnages d'aspects bien différents, qu'on rapproche leur langage ou les sentiments qui les dominent du langage ou des sentiments propres à Hamlet ou au poète lui-même ; malgré les péripéties où leur rudesse apparente se débat, malgré les nécessités de l'action, ils s'arrêtent soudain, ils hésitent, ils réfléchissent, ils laissent en eux-mêmes transparaître l'Hamlet qui sommeille insoupçonné au fond de leur âme, et ils parlent comme Hamlet eût parlé.

Voici, par exemple, Macbeth, « ce rude Macbeth », comme l'ont appelé Hazlitt et George Brandès. Il agit, il parle, dès qu'il apparaît, exactement comme Hamlet, en des circonstances pareilles, aurait agi et parlé. Il faut ici, et comme toujours, citer M. Harris : « L'honnête mais lent Banquo s'étonne quand Macbeth tressaille et semble redouter les belles promesses des sorcières ; il ne voit pas ce que la leste intelligence hamlétique a vu dans un éclair : les moyens terribles par lesquels seules les promesses peuvent s'accomplir. Aussitôt que Macbeth est salué « thane de Cawdor », Banquo le prévient, mais Macbeth, sans égard pour ceux qui sont pré-

sents, s'absorbe tout de suite, comme se fût sûrement absorb Hamlet, dans un monologue. Et c'est là une chose, si l'on con sidère les circonstances, très fausse dans le caractère général de hommes, car ce qu'il dit peut éveiller les soupçons de Banquo et n'est vrai que pour un esprit à la Hamlet qui, à propo et hors de propos, s'abandonne sans cesse à la méditation. En outre, comment agirait Hamlet? Il pèserait sur-le champ le pour et le contre des promesses et de son espoi nouveau. Il dirait, comme Macbeth :

Cette sollicitation surnaturelle
Ne peut être mauvaise, ne peut être bonne ; si elle est mauvaise,
Pourquoi m'a-t-elle donné un gage de succès,
En commençant par une vérité ? Je suis thane de Cawdor !
Si elle est bonne, pourquoi cédé-je à cette suggestion
Dont l'horrible image. . . . . .
. . . . . toute fonction
Est paralysée par une conjecture, et rien n'est
Que ce qui n'est pas...

Des rapprochements de ce genre peuvent constamment s relever entre les paroles de Macbeth et les paroles d'Hamlet On peut les comparer à maintes phrases dites, dans *Mesur pour Mesure*, par le duc Vincentio, par Posthumus Leoantus dans *Cymbeline*.

Les personnages que Shakespeare a dessinés d'après so propre modèle sont, en général, traités avec amour, à fond Leur âme se révèle tout entière, séduisante, rêveuse, tendre éprise d'un haut et fier idéal, et, en même temps, très sen suelle. D'autres fois il les parodie, les charge, mais avec quell affectueuse ironie Falstaff présente la contre-partie d'Hamlet — S'il reprend et ravaude quelque pièce ancienne, il y intro duit volontiers un personnage de cette nature, et il le choi d'un amour tout spécial; ou bien, s'il en développe une ébau che préexistante, comme il sait bien la perfectionner. Là es son grand souci. En somme, les personnages de son théâtr existent presque uniquement pour fournir à ce seul person nage qui est lui l'occasion de s'exprimer. Ses personnages brutaux, fanfarons, héroïques au sens guerrier du mot, s montrent, à peu d'exceptions près, inférieurs, indifférents maintes fois (1) ils s'arrêtent d'être des hommes d'action

(1) Exemples fréquents dans *le Roi Jean*, *Richard II*, *Henry IV*, *Henry V Henry VI*, etc., dans toutes les pièces rudes de son théâtre.

ils suspendent la brutalité de leur nature pour émettre des réflexions et des propos de douceur, de générosité, plus vraisemblables dans la bouche du poète que dans les leurs.

Quand il a peint des femmes, si vivantes, si futiles et cruelles ou si pures, il a dressé en elles l'image, tantôt réelle, tantôt idéale, de la femme qu'il a aimée ou de la femme par qui il souffre dans la période de sa vie où son esprit les a évoquées. Elles figurent moins des créations de son cerveau que des révélations de son cœur.

Enfin, la négligence avec laquelle il construit le drame, ou avec laquelle il en mène l'action, n'est-ce point la marque du peu d'importance qu'avait à ses yeux la forme purement scénique ? Il prenait, où il trouvait, chez ses devanciers, chez des conteurs, dans la chronique, la trame des récits qu'il reproduisait presque toujours sans se soucier d'y rien modifier ; quand il inventait, il se plaisait peu à coordonner, à lier les parties, à les rendre vraisemblables : il suffisait qu'il trouvât l'occasion d'y développer selon leur vérité les caractères, et, surtout, le sien ; c'est sur lui seul et sur ce qui le touchait qu'il a exercé éperdûment sa faculté incomparable d'observation.

§

Que fut-il donc, et quelle a été sa vie ?

Puisque, par l'étude de ses sonnets, où il se livre tel qu'il fut durant les années d'une crise douloureuse et tragique, par la suite de ses drames et de ses comédies, nous suivons l'évolution de son caractère au gré des circonstances, comment a-t-il vécu, de quoi a-t-il joui, de quoi a-t-il souffert ; qu'a-t-il rêvé, qu'a-t-il éprouvé de joies et d'infortunes ?

Les apologistes ordinaires font de lui une sorte d'enfant perdu, qui, venu à Londres misérable, n'a pas tardé à conquérir, en même temps que la légitime admiration, une fortune considérable, si bien que, retraité bientôt à Stratford, sa ville natale, il en put jouir quelques années, au milieu de la paix et de l'abondance, avant de s'éteindre, environné de l'estime et de l'affection de tous. Voilà, certes, qui constituerait une destinée glorieuse ; mais elle n'est pas, entièrement, conforme à la réalité.

L'obscurité sur bien des points de cette existence s'est dis-

sipée; on sait ce qu'elle a été et comme il dut en ressentir, étant donnée la sensibilité de son caractère, la misère et la médiocrité. On entend sonner à travers toute son œuvre l'écho de ses tristesses et de ses rêves. Dans les sonnets et dans de nombreuses parties de son théâtre, on assiste à la violence de ses passions amoureuses; dans *Othello*, c'est lui dont la démente jalousie nous angoisse; dans *Hamlet* il médite la vengeance et le suicide; dans *le Roi Lear*, dans *Timon d'Athènes*, il délire de douleur et de rage, jusqu'aux limites de la folie. Ses sentiments en tous lieux sont enflés jusqu'à l'exaspération; peut-être, comme il le fait entendre dans le sonnet LXXXVIII, a-t-il caché ses fautes et exagéré l'estime dans laquelle il se tenait lui-même, c'est du moins une particularité de son caractère que son œuvre nous révèle encore; il importe, dans une certaine mesure, d'en tenir compte.

A côté des confidences que nous avons surprises, il existe un certain nombre de documents écrits, plus ou moins sérieux, plus ou moins authentiques. Ils se contrôlent naturellement les uns par les autres et se renforcent mutuellement.

Le père du poète, John Shakespeare, s'était établi à Stratford vers 1551. Etait-ce un boucher, comme le dit Aubrey? Ou plutôt son négoce ne s'étendait-il pas aux viandes, aux peaux, aux cuirs, aussi bien qu'aux blés, et aux laines? Ne tirait-il pas de bénéfices en spéculant sur tout ce qui pouvait faire l'objet d'un grand commerce? En 1556, il avait acheté deux maisons d'habitation; en 1557, il fut élu à une magistrature municipale; et c'est alors qu'il avait épousé la fille d'un riche fermier, Mary Arden, qui lui apporta, en biens immeubles, une dot qu'on évalue à 80 ou 90 livres, soit 600 livres environ d'à présent, ou 15.000 francs de notre monnaie.

En 1568 il fut bailli (la plus haute des charges de la commune), et, en cette qualité, il fit, dit-on, venir à Stratford deux troupes de comédiens.

William Shakespeare, dont le baptême est mentionné sur les registres de la paroisse à la date du 26 avril 1564, naquit, comme on le voit, dans une famille aisée et considérée. En raison de la situation paternelle, il pouvait suivre les classes de l'Ecole de grammaire, gratuitement; c'est là que, à dater de sa huitième ou de sa neuvième année, il reçut l'instruction ordinaire, avec quelques rudiments de latin. « On ne saurait

douter, ajoute M. Frank Harris, qu'il apprit facilement ce qu'on lui enseignait, on ne saurait douter non plus qu'on ne lui a pas enseigné grand'chose. Il possédait la grammaire latine de Lyly, et en trouvait des applications dans quelques livres d'exercices comme les « Sententiæ Pueriles » — et c'est à peu près tout. Les phrases latines qu'il place sur les lèvres de ses pédants, Holofernes dans *Peines d'Amour perdues*, Hugh Evans, dans *les Joyeuses Epouses de Windsor*, sont prises textuellement soit dans la grammaire de Lyly, soit dans les « Sententiæ Pueriles »... Le ricanement de Ben Jonson est bien fondé : il avait « peu de latin et moins encore de grec ». Son français, il le montre dans *Henri V*, n'était rien moins que bon, et son italien était probablement plus faible encore. »

La situation de son père s'était, entre temps, modifiée ; les affaires avaient été mauvaises ; la ruine menaçait. Le jeune William quitta l'école et fut soumis au rude apprentissage de la vie pratique. A-t-il exercé le métier de boucher? On ne sait presque rien de cette période. Seulement la situation allait s'empirant, puisque, en 1586, un créancier se plaignait que John Shakespeare n'eût aucuns biens sur lesquels il pût exercer une saisie, et que, la même année, il fut dépouillé de sa robe d'alderman.

Que devint alors son jeune fils? Fréquenta-t-il une « mauvaise compagnie », fut-il braconnier, et, sur les instances de sir Thomas Lucy de Charlecot, fut-il, en raison de ses méfaits, poursuivi ? Déjà, dit-on, il composait des ballades et des narrations qu'il lisait, sans doute, dans les tavernes et où il se moquait des puissants, comme était sir Thomas, et louait les « mauvais garçons » par qui son gibier était volé.

Un événement plus grave avait eu lieu. A 18 ans, il avait courtisé et conquis la fille d'un gros fermier du village voisin de Shottery, Anne Hathaway, plus âgée que lui de 8 ans. Devenue orpheline, elle jouissait de quelque bien. Shakespeare, simplement, avait pensé se divertir un peu, où la malchance allait le contraindre au plus funeste des mariages.

Les apologistes veulent que ce mariage ait été heureux. Il leur a suffi, pour établir cela, d'oublier ou d'ignorer les faits, que voici :

Au registre de l'évêché de Worcester, licence est accordée,

le 27 novembre 1582, autorisant le mariage de William Shakespeare et d'Anne Whately, de Temple Grafton. — Le lendemain, au même registre, se trouve un acte, par lequel Fulk Sandells et John Richardson, fermiers à Shottery, s'engagent, par devant le tribunal de l'Evêque, sous une caution de 40 livres, à libérer l'Evêque de toute responsabilité au cas où un empêchement légal — « pour cause de contrat antérieur ou de parenté », — serait subséquemment découvert pour mettre en péril la validité du mariage, alors projeté, entre William Shakespeare et Anne Hathaway.

On a prétendu que les deux actes n'ont aucune connection, et que les William Shakespeare dont il y est question doivent représenter des personnages différents. Coïncidence singulière, qu'ils aient songé à se marier tous deux, au même moment, au même endroit! Singulière circonstance que deux fermiers de Shottery se soient engagés sous caution à libérer l'évêque de toute responsabilité pour le cas où un contrat antérieur aurait rendu impossible le mariage de Shakespeare avec Anne Hathaway, si, en effet, cet engagement n'avait eu pour but de riposter à l'acte enregistré la veille, et de contraindre l'inconstant Shakespeare à délaisser Anne Whately en faveur d'Anne Hathaway, à qui, sans nul doute, il avait promis de l'épouser.

Shakespeare fut, ainsi, contraint d'abandonner celle qu'il aimait alors, et d'épouser celle qu'il n'aimait plus. Comme tant d'autres hommes, il se maria par légèreté, et bientôt s'en repentit. Moins de six mois plus tard, une fille lui naquit; on peut présumer que la grossesse d'Anne Hathaway a été, auprès de l'évêque, un argument de plus pour obliger Shakespeare à l'épouser. Il avait aimé, il fut contraint à un mariage, auquel il se soumit sans grand enthousiasme comme sans résistance; il le regretta sans tarder.

Combien de fois, dans son théâtre, a-t-il déclaré qu'une femme devait être plus jeune que celui qu'elle épouse, et que, quand des rapports trop intimes ont existé avant le mariage, il ne peut en provenir que « haine stérile et discorde »? Dans *la Comédie des Erreurs*, que Shakespeare écrivit peu de temps après son arrivée à Londres, les allusions à lui-même, à sa femme, sont plus que fréquentes. Adriana est la pire des épouses : jalouse, violente, criarde, alors que de toute évidence le sens et le sentiment de la pièce seraient mieux mis en

valeur si Adriana, au contraire, aimable et constante, infligeait à son faux époux autant qu'au véritable son incommode affection. Quel besoin avait Shakespeare de peindre cette épouse à la langue amère et désagréable ?

Quand Shakespeare insiste, se répète, renouvelle les mêmes effets, crée des personnages qui appartiennent peu à la logique de l'action qui s'engage, on peut présumer, et il est facile de contrôler, qu'il les copie dans son entourage, qu'il se met lui-même ou les siens sur la scène, qu'il les tire de sa mémoire plutôt que de son imagination. De plus, un détail dénonce sans conteste que, dans Adriana, c'est sa femme qu'il peint : elle se défend tout à coup contre l'accusation, que n'a portée personne, d'être âgée (et Anne Hathaway a huit ans de plus que Shakespeare). Sans que rien dans le déroulement de la comédie ne justifie la venue soudaine d'une exclamation si violente, dans la deuxième scène de l'acte III, Antipholus de Syracuse s'écrie :

> Elle qui m'appelle son mari, du fond de l'âme
> Je l'abhorre pour épouse.

Au dernier acte, en présence de l'Abbesse, Adriana reconnaît qu'elle a, en particulier et en public, étourdi son mari de ses remontrances :

> Et de là vient que l'homme est devenu fou,

répond l'Abbesse, qui ajoute :

> Les venimeuses clameurs d'une femme jalouse
> Empoisonnent plus mortellement que la dent d'un chien enragé.

§

Cette abominable femme, Shakespeare la subit toute sa vie. Tout d'abord il vit auprès d'elle, à Stratford. Après qu'il en a eu sa première fille, Susanna, en mai 1583, deux jumeaux lui naissent en 1585. Il quitte Stratford pour n'y revenir que huit ou neuf ans plus tard, mais il ne renoue pas de liens d'intimité avec sa femme. Et cependant, il débordait de tendresse et d'affection. Dans *le Roi Jean*, dans *Conte d'Hiver*, nous pouvons surprendre quel fut son chagrin, lorsque mourut son fils Hamnet. Pour ses deux filles, toujours il pensa à elles plein d'amour, et, dans les dernières années de sa vie, il leur manifesta un attachement absolu ; pour sa femme seulement il n'eut plus jamais de sympathie ni de clémence.

Pendant son séjour à Londres, il ne se préoccupait même pas que sa femme tombât dans un dénûment extrême. Elle dut, entre 1585 et 1595, emprunter quarante shillings à Thomas Whittington, qui avait été berger au service de son père. En 1601, à la mort de Whittington, cette dette n'avait pas été acquittée. Et Shakespeare, riche, était dans l'intervalle revenu à Stratford, où il avait éteint les dettes de son père ; pourquoi donc, alors que l'exécuteur testamentaire de Whittington avait été spécialement chargé d'adresser une réclamation au poète, celui-ci n'en avait-il tenu aucun compte? La somme était insignifiante; mais Shakespeare détestait sa femme, et se refusait à rien faire pour elle.

Mieux encore. En 1613, durant une brève visite à Londres, il emploie à acheter une maison à Blackfriars ce qui eût pu devenir le douaire de sa femme, dans l'intention formelle de l'en priver si elle lui survivait. Enfin la première rédaction de son testament ne fait de sa femme aucune mention. Tous ses biens sont décrits et partagés; chacune de ses filles en reçoit sa part bien définie, et ce n'est enfin que dans un codicille, que Shakespeare se souvient de l'existence d'Anne Hathaway pour lui léguer, sans plus, « de ses deux meilleurs lits le second ».

Il n'avait pu supporter l'existence auprès de sa femme ; il l'abandonna pour ne la retrouver, sans foi, sans amour, sans pitié, que lorsque, malade et presque ruiné de corps, d'esprit et de fortune, il s'en revint, épuisé, mourir longuement de consomption, de faiblesse et de dégoût dans sa ville natale en y cherchant l'oubli et le réconfort de ses maux auprès des vieux amis et des enfants qu'il chérissait.

A Londres il se produisit tout d'abord comme poète lyrique. Il disait de *Vénus et Adonis* : « c'est le premier héritier de mon invention. » Il fréquenta, quoiqu'il aimât peu boire et supportât mal les effets de la boisson, les tavernes où se réunissaient les hommes de lettres. Il était alors assez délicat de corps, très nerveusement excitable, d'un caractère irrésolu et conciliant, de manières trop douces et adonné sans réserve au plaisir de l'amour.

Dès 1592, il était fort connu comme auteur dramatique, ou comme adaptateur de pièces déjà existantes. Robert Greene l'attaquait sous le nom de *Shake-scene* et Chettle prenait sa

défense. De jeunes seigneurs hantaient les coulisses ; Shakespeare fut présenté à Lord Southampton ; il lui lut et lui dédia *Vénus et Adonis ; Lucrèce*. Le théâtre l'enrichit vite et aisément ; en 1597 il avait acquis la plus belle maison de Stratford, New Place, au prix de 60 livres ; il en dépensa pour le moins autant à la reconstruire ; en 1602 il achetait des terres de labour dans les environs, et il était entraîné dans une suite incessante de procès.

En même temps il nous est montré comme un prodigue ; il est certain qu'il n'avait que du mépris pour la lente et prudente épargne ; et plusieurs fois il eut recours au bon vouloir et à l'aide de Lord Southampton ou des autres seigneurs qui le protégeaient. Sans cesse il prend de nouveaux arrangements pour se procurer de l'argent ; à sa mort, après avoir langui cinq ans dans sa petite ville, où il n'a guère eu l'occasion de se livrer à des dépenses extravagantes, ce qu'il laisse à ses enfants ne monte guère au delà des revenus d'une seule année.

§

Le grand tourment de sa vie s'est emparé de lui à l'heure la plus florissante ; il en a été saisi, déchiré, désemparé, et rejeté comme un jouet usé dans la torpeur morale et dans l'avilissement du corps. Vers 1597, étant à Londres depuis plus de dix ans, ayant écrit ses premières pièces, et *le Songe d'une nuit d'Eté*, et *Roméo et Juliette*, et *Richard II*, et *le Roi Jean*, et *le Marchand de Venise* et les deux parties d'*Henry IV*, entré à peine dans sa trente-quatrième année, environné d'une nuée d'amis et d'admirateurs, bien accueilli des grands, Essex ou Southampton, applaudi dans Falstaff par la reine Elizabeth, il rencontra la femme qui allait à ses yeux changer le visage du monde.

A cette femme, de la meilleure société, belle, riche, orgueilleuse, en qui la critique moderne reconnaît à présent une dame d'honneur de la Reine, mistress Mary Fitton, le poète voua l'hommage inaltérable d'un culte ardemment religieux. Entourée d'artistes et de courtisans, elle aimait la compagnie des gens de théâtre ; ils lui dédiaient volontiers leurs ouvrages ; Shakespeare fut ébloui et charmé ; il se donna sans réserve à son adoration éperdue.

D'abord elle l'avait accueilli avec une faveur marquée ; mais elle n'entendait pas lui sacrifier ses affections, ses caprices et

ses plaisirs. Elle ne reculait pas devant l'amour : on sait qu'elle avait eu de Lord Pembroke un fils et de Sir Richard Leveson deux filles naturelles. Elle n'élevait aucune prétention au platonique, elle ne tenait pas à être considérée comme une déesse inexpugnable.

La passion de Shakespeare dura douze ans. Mary Fitton le plaignit peut-être un temps de sa misère et de sa sotte timidité; elle l'en punit bientôt cruellement. Se sentant méprisé, il dépêcha vers elle en ambassadeur un tout jeune seigneur de ses amis, qui fut agréé comme amant. Et pour comble d'ironie, tous deux affectaient, plus qu'à ses sonnets où il chantait et pardonnait la double trahison, plus qu'à ses drames nouveaux (*Hamlet*, *Othello*, *Troilus et Cressida*, *Antoine et Cléopâtre*), où il leur faisait entendre en cris désespérés sa douleur et son infortune, à prendre intérêt à des vers de poètes de Cour ou de lettrés plus érudits que lui, comme était ce Chapman qui traduisit en anglais l'Iliade d'Homère. Il ressentit de tout cela une mortelle souffrance ; il criait sa colère, sa rage, son mépris, en vain ; puis, un temps, il leur pardonna avec sérénité, regardant le monde d'un cœur désabusé : c'est ainsi qu'il atteignit au calme formidable et à la sagesse de *la Tempête*. Mais il avait été frappé rudement ; il se sentait dépossédé de ses moyens, de son énergie, de son enthousiasme et de sa confiance dans la vie. Il se surpasse dans un effort merveilleux ; il n'en peut plus, il succombe et il se consume lentement dans sa retraite de Stratford.

Sa gloire, même lorsque Londres et la Cour le choyaient le plus, était demeurée incertaine et chancelante. Elle s'adressait à l'acteur, au complaisant des grands plus qu'au poète, et du poète même ce qu'on appréciait n'est pas ce que la postérité estime le plus haut, ce que seul Shakespeare savait être le plus beau de son œuvre : *Vénus et Adonis*, de son vivant, avait eu jusqu'à sept éditions ; *Othello* ne parut digne d'être imprimé que six ans après sa mort ! — Réfugié dolent dans sa retraite, on n'avait pas tardé totalement à l'oublier.

Telle est, narrée véridiquement, d'après le plus probe des biographes, la vie sentimentale et poignante d'un des plus grands poètes dont la prodigieuse sensibilité ait enrichi de tant de merveilles lyriques le cerveau du monde...

ANDRÉ FONTAINAS.

HÉGÉSIPPE MOREAU

A PROPOS DU CENTENAIRE DE SA NAISSANCE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

—

I. — PROVINS

Provins est une ville déchue, mais toujours belle, qui pourrait orner de myosotis les créneaux ruinés de sa couronne murale.

Je ne dis pas cela seulement à cause du jeune poète qui la représente mieux qu'aucun autre au regard du monde, et parce que la fleur bleue du *vergiss mein nicht*, qui a donné son nom au recueil d'Hégésippe Moreau, fleurit comme à plaisir sur les bords ombragés de la Voulzie ; je dis cela encore et surtout parce que la petite cité du comte Thibaut de Champagne a le culte enraciné de tous ses glorieux souvenirs.

La première chose, en effet, qui frappe le voyageur, c'est que tous les noms qui ont marqué à un titre quelconque dans ses annales, depuis le douzième siècle, s'étalent en peinture ou en relief sur les plaques indicatives de ses rues étroites et sinueuses, ou sur les façades blanchies de ses vieilles maisons. — Et quelques-uns d'entre eux, comme Abailard, Jeanne d'Arc et Bassompierre, comme Moreau le jeune et Pierre Lebrun, comme Hégésippe Moreau et Pierre Dupont, sont évocateurs de faits d'armes, de disputes théologiques, de trophées d'art et de poésie, dont l'éclat et la renommée dépassent de beaucoup le cadre et l'horizon de Provins.

Jeanne d'Arc n'y fit que passer au mois d'août 1429, mais le fait seul qu'elle entendit la messe dans l'église de Saint-Quiriace, au lendemain du sacre de Charles VII, valait bien la plaque commémorative que la Société archéologique a posée à l'entrée de cette église romane. Et quant à Abailard, on sait qu'après avoir attiré une première fois à Provins une foule énorme par ses prédications hardies, il y chercha, dans le malheur, un dernier refuge contre les menaces de l'abbé de Saint-Denis. — On peut voir encore au-dessus du portail

gothique de l'église Saint-Ayoul, la galerie couverte d'où il prêchait aux milliers de clercs qui l'avaient suivi, de Paris, de Melun et d'ailleurs.

Souvenirs glorieux, s'il en fut oncques, et dont les Provinois sont aussi fiers que si Jeanne d'Arc et Abailard étaient nés chez eux ! Mais il en est d'autres plus proches de nous, qui ne sont pas à dédaigner non plus.

Quand on descend du chemin de fer, on entre à Provins par la rue Hégésippe-Moreau. Cela met immédiatement dans l'air un parfum de myosotis, et cette impression serait plus vive encore, si l'image du poète se dressait au bord du ruisseau que l'on franchit d'une enjambée à cent mètres de la gare. Mais vienne la rue de la Cordonnerie, qui mène à Saint-Ayoul, et le regard sera attiré et retenu, à droite et à gauche, par deux inscriptions qui se font vis-à-vis.

Au n° 17, on lit au-dessus de la devanture de l'ancienne imprimerie Lebeau :

HÉGÉSIPPE MOREAU
LE POÈTE DU MYOSOTIS
A ÉTÉ ÉLEVÉ ET A TRAVAILLÉ
DANS CETTE IMPRIMERIE

Au n° 16, on lit, sous les fenêtres du premier étage d'une maison bourgeoise :

PIERRE DUPONT
LE POÈTE DES PAYSANS
HABITA CETTE MAISON
1842-1860

La rencontre n'est-elle pas curieuse? Moi, j'avoue que j'en éprouvai l'autre jour une véritable surprise.

Je croyais que Pierre Dupont était un Lyonnais pur sang. Il ne l'était en somme que par sa mère. Ses ancêtres, en ligne paternelle, étaient originaires du village de Saint-Brice, situé à un kilomètre et demi de Provins. C'est là qu'était leur maison de famille et que se retira Louis-Christophe Dupont, grand-père du chansonnier, après fortune faite.

Il était marchand éperonnier à Provins, dans la rue des Caves, aujourd'hui la rue du Val, et l'on parle encore de son

enseigne en rébus qui mettait à la torture l'esprit des jeunes écoliers.

Deux hommes noirs, en caleçon blanc avec une coiffure de plumes, étaient en garde, l'épée à la main, sur un tableau portant cette inscription :

A l'envi des mors DUPONT *éperonnier.*

Ces nègres, qui avaient la prétention de représenter des Maures, et la qualité d'éperonnier qui dissimulait celle de fabricant de mors, étaient cause de quiproquos et de plaisanteries sans fin. Mais Louis-Christophe Dupont laissait dire.

Cependant, quand il eut un fils, au lieu d'en faire un éperonnier comme lui, il en fit un conducteur de diligences qui, devenu, par la suite, contrôleur d'une compagnie de voitures d'*accélérés*, fut envoyé par elle à Lyon où il prit femme. C'est ainsi que de Jean-Baptiste Dupont naquit dans cette ville, le 23 avril 1821, celui qui fut l'auteur de la chanson des *Bœufs*.

Mais à partir de sa vingtième année, Pierre Dupont habita plus souvent les bords de la Voulzie que les bords de la Saône (1). Dès 1842, le métier de canut ayant cessé de lui plaire, il entra chez l'imprimeur Lebeau, qui reporta sur lui l'affection et l'intérêt qu'il avait témoignés naguère à Hégésippe Moreau.

Justement Pierre Dupont était à la veille de tirer au sort. Comme il n'avait aucun goût pour la carrière des armes et qu'il rimait déjà fort agréablement, Théodore Lebeau eut l'idée de réunir en un volume les premiers vers qu'il avait publiés dans *la Feuille de Provins*, et pria Pierre Lebrun, toujours prêt à venir en aide aux jeunes gens qui promettaient, de lui trouver à Paris quelques souscripteurs de marque, afin de « le soustraire aux rigueurs de la conscription ». — J'ai vu le prospectus du volume des *Deux Anges* et suis en mesure de révéler les noms des principaux complices de la bonne action de Lebeau et de Pierre Lebrun. Il y avait onze membres de l'Académie Française, dont Lamartine, Victor Hugo, Mignet, Victor Cousin, Salvandy, Flourens, Molé et le comte de Ségur. C'est sous ce patronage illustre que Pierre Dupont, affranchi

(1) C'est alors qu'il composa la charmante pièce de vers qui commence ainsi :

Mon père, ton pays est devenu le mien :
Dieu me l'a fait connaître et je m'en trouve bien.

(*Les Deux Anges.*)

du service militaire, débuta dans la carrière des lettres. Quelque temps après, Pierre Lebrun lui trouvait, à l'ombre même de la Coupole, un modeste emploi conforme à ses goûts.

L'auteur de *Marie Stuart* était un homme dépourvu d'ambition, qui, dans sa petite maison des champs, ne vécut que pour les lettres et pour sa ville. Mais il reçut beaucoup moins de celle-ci que de celles-là, les villes étant en général assez peu reconnaissantes.

J'ai trouvé récemment dans un catalogue d'autographes une lettre inédite de Lebrun datée du 11 novembre 1837, où il regrette d'avoir échoué à l'élection législative dans le département de Seine-et-Marne. M. de Montalivet, ministre de l'Intérieur, aurait voulu le dédommager et lui offrait un des sièges laissés vacants par Lamartine. Mais Pierre Lebrun disait : « J'aurais été heureux d'être député de Provins ; je tiens peu à être député d'un autre pays. » Il ne le fut ni de Provins ni d'ailleurs et n'en garda aucun ressentiment contre ses concitoyens. Je crois même qu'il leur fit encore plus de bien après cet échec. En tout cas, lorsqu'il mourut, en 1873, il légua à la Bibliothèque de Provins les cinq mille volumes dont se composait la sienne, et quels volumes ! Si l'habit ne fait pas le moine, les reliures font souvent les livres. Or, les livres de Pierre Lebrun ont été habillés par les premiers relieurs du temps, et ils portent presque tous sous leur couverture en maroquin des *ex dono* qui en rehaussent encore le prix. Je les signale en passant à la curiosité des bibliophiles.

Tout cela m'était conté et montré l'autre jour, au cours d'une charmante promenade, par l'homme de Provins qui connaît certainement le mieux l'histoire du pays. J'ai nommé M. Louis Rogeron. Ah ! l'aimable guide ! et quel plaisir on goûte à l'écouter, surtout sur le chapitre d'Hégésippe Moreau. Je ne m'étonne pas que tous ceux qui se sont occupés de lui aient eu recours à ses lumières. Depuis qu'il a quitté l'imprimerie Lebeau où il avait hérité de la casse d'Hégésippe, il a formé, avec la patience qu'ont les gens de province, le dossier le plus curieux et le plus complet qui puisse être réuni sur le poète du *Myosotis*. Portraits de toutes sortes, lettres et documents autographes, épreuves d'imprimerie corrigées de la main même du poète, brochures, articles de journaux, pièces

d'archives, rien n'y manque. Et sa mémoire extraordinaire répand sur tout cela la vie qui ranime tout.

Mon premier mot avait été pour lui dire: « Je veux voir la ferme et la tombe de la fermière. » Il me fit voir d'abord la tombe, dans la partie du cimetière où l'on n'enterre plus depuis longtemps. C'est une simple pierre de marbre noir entourée d'une grille en fonte, sur laquelle on lit cette inscription :

ICI REPOSE
LE CORPS DE DAME SOPHIE LAVAL
VEUVE DE CAMILLE-NICOLAS GUÉRARD
DÉCÉDÉE A PROVINS LE 11 OCTOBRE 1863
DANS SA 67e ANNÉE
PRIEZ POUR ELLE.

Cela ne dit rien aux profanes, mais ceux qui savent tout ce qu'il y a de caché entre les lignes de cette épitaphe regretteront avec moi qu'Hégésippe Moreau ne soit pas enterré à côté de Mme Guérard, qui fut pour lui « si gentille et si douce ».

Quant à la ferme de Champbenoist, où le poète passa toute son enfance et la meilleure partie de sa jeunesse, comme elle est située à une certaine distance de la ville, M. Rogeron me dit qu'il me la montrerait plus tard, lorsque nous aurions fait le tour de l'ancien *oppidum*.

Et, en effet, vers le soir, après avoir escaladé les vieilles murailles qui enserrent la ville haute, après avoir visité la Grange aux dîmes, la tour de César et l'église de Saint-Quiriace, dont la nef semble la réduction de celle de Notre-Dame de Paris, M. Rogeron me conduisit au bout d'un petit chemin qui longe la maison de Pierre Lebrun, et là, sur une plateforme d'où l'on découvre toute la vallée, il me montra là-bas, bien loin, derrière un rideau de peupliers qui dessinent le cours de la Voulzie, un long mur blanc dominé par une maison plus blanche encore et par quelques bâtiments de servitude à couverture bleue.

— Voilà la ferme de Champbenoist! me dit-il, contentez-vous pour aujourd'hui de la regarder du haut de ce promontoire, car nous n'avons pas le temps d'aller jusque-là.

Et j'admirai longtemps, dans le nuage d'encens dont l'enveloppait l'haleine de la Voulzie, l'enclos charmant, béni du ciel,

où le « bleuet » de l'âme d'Hégésippe était « éclos parmi les roses de Provins ».

II. — SUR LE PRÉNOM D'HÉGÉSIPPE

Il n'y a qu'une chose que M. Rogeron n'ait pu me dire, c'est d'où était venu au poète du *Myosotis* le prénom d'Hégésippe, qui n'était pas le sien.

— Pourquoi ce nom étrange, demandait un jour Alexandre Dumas, que veulent dire dans un nom de baptême ces deux racines grecques dont l'une signifie *bouc* et l'autre *cheval* (1) ?

J'avais cru jusqu'en ces derniers temps, sur la foi de M. René Vallery-Radot et d'autres biographes moins bien informés, que Moreau s'était offert ce prénom d'Hégésippe, « un jour d'imagination » (2), comme Louis Bertrand avait pris celui d'Aloysius, pour donner à son nom une couleur plus romantique. M. Rogeron m'a prouvé l'autre jour que c'était une erreur absolue. Il possède effectivement un palmarès du collège de Provins où Moreau, âgé de dix ans, figure déjà sous le nom d'Egésippe (écrit sans h).

Qui donc le lui avait donné ? Si j'interroge les pièces d'état civil qui le concernent, je vois que son père s'appelait *Claude-François*, et que lui-même fut inscrit à la mairie et à l'église sous les noms de *Pierre-Jacques*, qui étaient ceux de son parrain. La Sainte-Héségippe tombant le 7 avril, veille de sa naissance, ses parents — comme cela se pratique quelquefois — avaient-ils jugé à propos de lui adjoindre ce troisième patron (3)? Ou ne serait-ce pas plutôt le nom de son frère qui, à l'en croire, serait mort en Russie ? M. René Vallery-Radot ne veut pas que ce frère ait existé. Qu'en sait-il? Le père d'Hégésippe avait cinquante-quatre ans et sa mère trente-six, lors de sa naissance. Qui nous répond qu'avant de venir se fixer à Provins, quand il enseignait le latin à Scellières ou à Cha-

(1) *Le Mousquetaire*, du 23 septembre 1853.

(2) Introduction aux *Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau*, par R. Vallery-Radot, p. 8.

(3) Simple rencontre sans doute, mais curieuse tout de même; il y a quelques jours, en recherchant aux Archives municipales de Paris l'acte de décès de Pierre-Nicolas Jeunet, dont il sera parlé plus loin, j'ai trouvé un Jeunet *Egésippe* décédé à Paris le 15 décembre 1793.

on-sur-Saône (1), Moreau n'avait pas eu un premier enfant de Jeanne Rouillot, sa concubine, ou d'un autre lit ?

Tout est mystérieux, énigmatique dans la vie d'Hégésippe Moreau, et l'on dirait qu'il prit plaisir à embrouiller davantage encore l'écheveau de ses origines, pour empêcher ses biographes d'en trouver le fil conducteur.

Quel intérêt, par exemple, avait-il, au moment de satisfaire à la conscription, lui qui, dans une lettre à Mme Favier (2), repoussait comme une injure gratuite le nom de conscrit réfractaire que peut-être on lui donnait tout bas à Provins, quel intérêt avait-il à se faire passer pour Moreau Pierre-Jacques-Egésippe, né à Paris, le 7 avril 1807, quand il y était né le 8 avril 1810 ? C'est plutôt la fausse date de 1807 qui aurait pu le compromettre aux yeux de la loi sur le recrutement, puisque, lorsqu'il se fit inscrire sur les listes de recensement de la classe de 1832, il aurait eu vingt-cinq ans à son compte (3).

Et qu'on ne dise pas qu'il pouvait ignorer son âge ! Il le savait si bien, au contraire, que sa pièce de vers intitulée

(1) Voici deux documents originaux et inédits qui témoignent de sa résidence dans ces deux localités.

1° Nous soussigné, procureur d'office et greffier de la Justice de Scellières, en Franche-Comté, bailliage de Poligny, où le papier timbré n'est pas en usage. Certifions à tous ce qu'il appartiendra que le sieur Claude-François Moureau, originaire de Poligny, a résidé à Scellières depuis le premier jour du mois de novembre 1777 jusqu'à la date du présent certificat, vingt-neuf mai 1779, où il a enseigné les humanités avec tout le succès et l'applaudissement des personnes qui lui ont confié leurs enfants, qu'il a donné les preuves d'un talent le plus distingué, et que, d'un autre côté, il s'est comporté au dit Scellières pendant le temps qu'il y a residé, avec toute la circonspection et la décence possible, qu'il ne nous est venu aucune plainte sur sa conduite, en témoignage de quoi nous lui avons donné le présent.

DALLOZ, greffier. A. GUYON, procureur d'office.
HUGUENIN, secrétaire. JOUFFROY, échevin.
GALLIER,
échevin de Landernier.

2° Acte de réception du sieur François Moureau, natif de Poligny-la-Comté, âgé de 23 ans, comme maître grammairien et habitant à Châlons-sur-Saône.

12 juin 1779, trois heures de relevée, à l'hôtel commun de la dite ville, par Charles-Marie Batault, avocat à la Cour, premier échevin et en l'absence de M. Moinot, maire, lieutenant-général de police de la même ville — permettre au sieur François Moureau de professeur et enseigner la langue latine et y instruire la jeunesse, ainsi que le recevoir habitant de Châlons.

Signé : CHAMBOSSE.

(Communiqué par M. Louis Rogeron.)

(2) *Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau.* Introduction de R. Vallery-Radot, p. 62.

(3) Le tableau de recensement de la Commune de Provins, pour l'année 1833, indique qu'Hégésippe Moreau, ayant été omis de la classe 1827, sans curateur, s'était présenté pour se faire inscrire de cette classe, mais qu'il ne l'avait pas été: Il se présenta lui-même au tirage au sort en 1833, obtint le n° 84 et fut déclaré bon pour le service. Mais à la révision il fut exempté par son numéro. (Communiqué par la mairie de Provins.)

Dix-huit ans est datée de 1828. Mais, comme il l'écrivait à sa bienfaitrice, il craignait que « cette mesure (la conscription) n'entraînât des découvertes qui le jetteraient dans une position honteuse et pénible (1) ». En d'autres termes, il ne voulait pas être traité de bâtard, après avoir porté pendant vingt ans le nom de son père (2), et c'est pourquoi, j'imagine, il fabriqua de toutes pièces l'acte de naissance au nom de Moreau Pierre-Jacques-Egésippe, né à Paris le 7 avril 1807.

Autre chose : on sait qu'après la mort de sa mère, Mme Favier, qui l'avait eue neuf ans à son service, mit le jeune Moreau au petit séminaire de Meaux et puis au petit séminaire d'Avon, près de Fontainebleau, dans la pensée de lui faire prendre un jour l'état ecclésiastique. Mais on n'a jamais su positivement dans quelles conditions il était sorti de cet établissement.

Mme Favier l'en retira-t-elle après sa rhétorique, trouvant qu'elle avait assez dépensé pour ses études? Ou bien fut-il renvoyé, comme on l'a prétendu (3), pour des vers plus ou moins légers, et parce qu'on jugea qu'il n'avait pas la vocation religieuse? Je pencherais plutôt pour cette dernière alternative. Mais il n'est pas possible qu'il ait été renvoyé, pour la pièce de vers intitulé *les Noces de Cana*. Bien qu'elle ne porte aucune date dans *le Myosotis*, cette pièce est certainement postérieure à sa sortie du séminaire d'Avon; elle ne sent pas l'élève de rhétorique, et le thème de cette chanson est vraiment trop licencieux pour que Moreau ait osé le traiter, étant au séminaire.

D'autre part, les Muses n'ont jamais été en odeur de sainteté dans les pensions ecclésiastiques. Elles ont la réputation, fort justifiée d'ailleurs, de mettre les têtes à l'envers et de dévergonder les esprits, et je me souviens d'avoir entendu un jour un directeur de conscience pousser cette exclamation, en voyant tel élève s'émanciper un peu entre sa seconde et sa rhétorique : « Mon Dieu! pourvu qu'il ne fasse pas de vers! »

(1) *Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau.* Introduction de R. Vallery-Radot, p. 62.

(2) On s'est demandé si son père ne l'avait pas reconnu avant de mourir. C'est peu probable, car en ce cas il se serait probablement marié, et son acte de décès ne fait pas mention de sa femme. Cependant, Jeanne Rouillot continua de porter le nom de Moreau, et quand elle mourut, le 4 février 1823, elle fut déclarée à la mairie de Provins comme sa veuve.

(3) La *Revue rétrospective* de 1891.

Hégésippe Moreau en fit, lui, dès son arrivée au séminaire d'Avon ; il fut même puni pour s'être vanté — ce qui était vrai du reste — d'être l'auteur d'une élégie sur l'assassinat du duc de Berry, qui courait dans les classes. Dès lors, quoi d'étonnant que ce premier succès l'ait grisé et qu'il ait perdu de vue à la longue le but que lui avait assigné sa bienfaitrice ?

Il a dit un jour, longtemps après, dans une pièce exquise :

> Mon cœur, ivre à seize ans de volupté céleste,
> S'emplit d'un chaste amour dont le parfun lui reste.

C'est bien cela. A force de taquiner la Muse, elle finit par lui apparaître sous les traits d'une femme, et le jour où la fille de son patron parut s'intéresser à lui, il l'identifia pour jamais avec elle.

III. — LOUISE LEBEAU

Nous avons deux portraits d'elle. Dans le premier, qui a été gravé par G. Staal pour la petite collection Bachelin-Deflorenne, elle peut avoir vingt-cinq ans. Elle est représentée de trois quarts et tête nue, avec des papillotes soyeuses qui laissent voir à peine le lobe de l'oreille. Le front dégagé est poli comme une glace, les yeux sont doux, la bouche souriante. Bref, elle est fort jolie, trop jolie même à mon gré. On dirait que cela a été fait de chic pour illustrer le couvercle d'une boîte à bonbons. Mais tel était l'art de G. Staal : il enjolivait et pommadait tout.

Dans l'autre, — simple croquis de son frère Théodore, — elle a trente-deux ans et les paraît bien. Prise de profil, elle est coiffée d'un bonnet de linge à bavolets, avec des bandeaux terminés par deux ou trois tire-bouchons. Le front est légèrement bombé, le nez est long et arrondi du bout, les lèvres sont fines, et l'œil franc est rempli de bonté. J'aurais plus de confiance dans ce portrait naïf que dans l'autre. On sent que la nature y a été prise sur le vif, et l'impression qui s'en dégage s'accorde beaucoup mieux avec la réputation que le modèle a laissée à Provins : pas jolie, mais agréable et très douce, et le cœur sur la main (1).

Louise avait de qui tenir sous le rapport de la bonté, car le

(1) Ce portrait appartient à M. L. Rogeron. C'est celui que nous reproduisons ici.

désintéressement des Lebeau était proverbial dans le pays. Quand il y avait une bonne œuvre à faire, on était sûr de les trouver. Le père avait imprimé gratuitement les premiers volumes de la Bible de M. de Genoude, alors simple régent de collège, pauvre et ignoré (1). Son fils, qui lui succéda, ouvrit à Pierre Dupont les portes de la gloire en prenant à sa charge tous les frais de son volume des *Deux Anges*. Je me contente de citer ces deux traits dignes de mémoire.

Louise Lebeau à 32 ans
d'après un dessin au crayon
de Théodore Lebeau, son frère

Louise était l'aînée de trois enfants. Son frère Théodore-Joseph était venu au monde en 1806 (2). Sa sœur Marie-Louise-Eulalie, le 21 novembre 1812. Elle, le 10 mai 1801. Elle avait donc neuf ans de plus qu'Hégésippe Moreau (3). On l'avait mariée à seize ans et demi avec

(1) Le premier de ces volumes, intitulé *Traduction des Prophètes d'Isaïe*, remontait à 1815. La Censure avait refusé de le laisser imprimer à Paris, parce qu'elle avait cru voir dans certains passages des allusions offensantes pour l'empereur Napoléon. En 1818, Lebeau avait imprimé encore une *Traduction nouvelle du Livre de Job* en 2 vol., et en 1820, *les Petits Prophètes*, dont ne font aucune mention les biographes de M. de Genoude.

(2) Il mourut à Provins le 1er janvier 1883.

(3) Tous les biographes de Moreau sont muets sur l'âge de Louise ou la font

un mégissier du nom de Jeunet, dont elle avait eu un fils, quatre ans après leur mariage (1), mais ils n'avaient pas fait bon ménage ensemble, et Louise avait été obligée de revenir habiter chez son père peu de temps après la naissance de son enfant. Cela avait mis un peu de tristesse sur son visage empreint naturellement d'une certaine gravité. Je ne sais pas pourquoi les biographes d'Hégésippe Moreau ont passé ces faits-là sous silence. A présent que j'en suis instruit, je m'explique mieux que cette jeune femme délaissée se soit attachée si vite au poète orphelin. Le malheur attirera toujours les âmes sensibles; à plus forte raison celles qui ont à se plaindre de la destinée. Aussi bien, lorsque Hégésippe entra en apprentissage à l'imprimerie Lebeau, il avait tout ce qu'il fallait pour plaire et pour toucher les cœurs : non seulement il était sans famille, mais il était de figure et de manières agréables (2), d'une sensibilité exquise, et tout Provins parlait déjà de son talent poétique.

Il fut donc traité chez les Lebeau moins en apprenti qu'en enfant de la maison. On lui donna une chambre au-dessus de l'imprimerie, il prit ses repas à la table commune, et le frère de Louise devint immédiatement son camarade.

J'ai vu la casse de typographe devant laquelle il travailla pendant trois ans. On conserve encore à l'imprimerie, comme une relique, l'interligne en zinc sur laquelle il écrivit un jour un assez mauvais quatrain. Les lieux n'ont pas changé depuis quatre-vingts ans. L'escalier qui dessert la maison est toujours le même, les ateliers aussi. Seules, les machines à bras ont été remplacées par des presses mécaniques, comme à peu près partout. En ce temps-là, — je parle de 1827, — *la Feuille de Provins*, si modeste qu'elle fût, constituait le gros labeur de l'imprimerie Lebeau. Les ouvriers ne manquaient pas de loi-

plus jeune que lui. M. Lhuillier l'a même confondue avec sa sœur cadette. (Voir *H. Moreau et son Diogène*, p. 99.)

(1) Ce mariage eut lieu à Provins le 9 décembre 1817. Pierre-Nicolas Jeunet était né dans cette ville le 17 juillet 1793. Il y avait donc entre lui et sa femme une différence de huit ans. (*Archives municipales de Provins.*)

(2) Il existait autrefois chez Mathieux, lithographe à Provins, sur le Pont-aux-Poissons, une pierre lithographique sur laquelle avait été dessiné le portrait d'Hégésippe Moreau. M. Rogeron, qui a vu cette pierre, a reproduit d'après elle les traits du poète. Il pouvait avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans. La figure est pleine et quelque peu pouparde, le front haut, le nez aquilin, l'œil riant et la lèvre supérieure légèrement rentrée, ce qui donne à la physionomie un air railleur. Hégésippe porte les cheveux longs et la barbe frisottante en collier. En somme c'est, avec plus d'accent, le portrait de Moreau qui illustre le petit volume d'Armand Lebailly et l'édition de M. René Vallery-Radot publiée chez Lemerre.

sirs, et le jeune Hégésippe occupait les siens à cultiver les muses. Les circonstances seules étaient assez rares qui pouvaient exciter sa verve, aussi le moindre événement local était-il mis par lui à contribution.

Il y a au Musée de Provins une dalle funéraire provenant de l'ancien cimetière de Saint-Ayoul, que cette épitaphe a sauvée de la destruction :

De grâce, de vertu, le ciel l'avait ornée.
Tendre épouse, à l'enfant d'un premier hyménée
Dont le berceau chancelait sans soutien,
Par son amour vigilant et sincère
Elle a fait oublier le trépas d'une mère ;
Mais qui pourra jamais faire oublier le sien ?...
Pour guérir les douleurs elle savait des charmes ;
De concorde, d'amour, de bonheur, s'entourant,
Plus d'une fois elle essuya des larmes
Et n'en fit couler qu'en mourant !

Ces vers, qui n'ont encore été recueillis par personne, peut-être parce qu'on ne savait pas de qui ils étaient, sont parmi les tout premiers qu'Hégésippe Moreau ait composés à Provins. Il les fit pour la tante d'un de ses camarades qui fut plus tard son biographe (1). Mais ceux qui remontent le plus loin dans la mémoire des Provinois sont les couplets satiriques qu'inspira au jeune poète le passage de Charles X et de la Dauphine à Provins, en 1828. Moreau était alors sous l'influence de Béranger, par qui juraient tous les patriotes et qui précisément venait d'être condamné à neuf mois de prison et dix mille francs d'amende. Pour ne pas trahir son patron, que le sous-préfet avait chargé de l'impression des affiches et des transparents relatifs à cette solennité, Hégésippe, faisant violence à ses sentiments, avait composé ces vers de mirliton :

Par l'aspect d'un bon roi dont la France s'honore,
Déjà Provins s'est ennobli ;
Aujourd'hui, plus heureux encore,
Il voit en même temps Henri quatre et Sully.

Mais, dès que les lampions furent éteints, il se vengea de lui-même en faisant la chanson mordante dont chaque couplet commence ironiquement par « Vive le Roi ! », et finit par « Vive la Liberté ! »

(1) Je veux parler d'Alphonse Fourtier dont la tante Angélique Dureau était morte le 15 juin 1829, à l'âge de 39 ans.

Il avait alors dix-huit ans. A cet âge, on a la tête un peu folle, surtout quand le succès s'en mêle. Hégésippe fut grisé par les applaudissements de la bourgeoisie libérale de Provins et s'amusa pendant quelque temps à faire vibrer la corde satirique. Mais je suis bien sûr que Louise Lebeau préférait à ces chants de circonstance les vers charmants qu'il avait faits sur son âge et dans lesquels il s'écriait :

J'ai dix-huit ans : tout change, et l'Espérance
Vers l'horizon me conduit par la main.
Encore un jour à traîner ma souffrance,
Et le bonheur me sourira demain.
Je vois déjà croître pour ma couronne
Quelques lauriers dans les fleurs du printemps ;
C'est un délire... Ah ! qu'on me le pardonne :
J'ai dix-huit ans !

J'aime Provins, j'aime ces vieilles tombes
Où les Amours vont chercher des abris ;
Ces murs déserts qu'habitent les colombes
Et dont mes pas font trembler les débris.
Là je m'assieds, rêveur, et dans l'espace
Je suis des yeux les nuages flottants,
L'oiseau qui vole et la femme qui passe :
J'ai dix-huit ans !

Bercez-moi donc, ô rêves plein de charmes,
Rêves d'amour !.....

En entendant cette jolie chanson d'avril, Louise Lebeau ne pouvait pas ne pas penser qu'elle avait été rimée pour elle. D'abord Hégésippe ne la quittait pas des yeux et vivait pour ainsi dire dans son sillage. Et puis, pour l'intéresser davantage à ses travaux, à ses rêves de gloire, il lui avait demandé la permission de lui lire ses vers au fur et à mesure qu'ils lui viendraient à l'esprit. Et elle avait accepté d'autant plus volontiers cette proposition qu'elle y avait vu le moyen tout naturel de le diriger, de le ramener doucement, si par hasard il s'égarait. Et donc, deux ou trois fois par jour, notre Hégésippe descendait l'escalier quatre à quatre, sans prendre garde aux réflexions désobligeantes de ses camarades d'atelier, et, se dirigeant tout droit vers le comptoir où se tenait ordinairement sa Muse, il lui récitait à mi-voix les vers harmonieux qu'elle venait de lui inspirer. Et la Muse n'était jamais lasse de l'entendre. Il lui arrivait même souvent de lui dire : « Encore,

encore, monsieur Moreau ! » Et monsieur Moreau recommençait sans se faire prier. Ce mot de « monsieur » tombant de cette bouche paraîtra peut-être excessif, étant donnés les égards particuliers, l'affection filiale et fraternelle que toute la maison témoignait au jeune poète; mais Louise Lebeau savait très bien ce qu'elle faisait en l'employant à l'exclusion de tout autre. Elle était trop femme pour n'avoir pas deviné qu'elle était aimée d'Hégésippe, et, comme elle éprouvait à son endroit le même sentiment et qu'elle ne pouvait ni ne voulait le laisser paraître, elle appuyait plus que de raison sur ce mot de « monsieur », afin de maintenir dans leurs rapports journaliers la distance respectueuse que comportait cette situation délicate.

Et tous les soirs, après souper, — je puise ce renseignements dans sa correspondance, — quand Hégésippe montait dans sa chambre et qu'après avoir embrassé Mme Lebeau mère il inclinait son front vers les lèvres de Louise, elle lui répétait sur un ton d'affectueuse réserve : « Bonsoir, monsieur Moreau ! »

Et il faut croire que chacun d'eux garda jusqu'au bout ses positions et son secret, puisque, lorsqu'il partit pour Paris, à la fin de l'année 1829, elle n'avait qu'à « étendre la main pour le retenir », et qu'elle n'en eut pas le courage.

Mais l'absence délie les langues les plus discrètes et fait souvent jaillir en nous des sources que nous ne soupçonnions pas. Hégésippe n'était pas arrivé à Paris, que Louise éprouva le besoin de lui ouvrir son âme et de lui confier sa peine. Pour la première fois de sa vie elle ressentait la brûlure de l'amour, et, en face du vide immense que le départ de l'ami avait fait autour d'elle, cette âme honnête et forte, qui jusqu'ici n'avait vécu que pour le devoir, ne songeait qu'aux moyens de le combler. Tout lui était indifférent ou à charge; son enfant même, qui devait être un jour sa joie et son unique consolation (1), ne lui rappelait présentement que des choses tristes. Qu'était devenu, par exemple, celui dont ils portaient tous deux le nom? Les registres de décès d'Abbeville m'ont appris qu'il était mort employé de la préfecture de la Seine (2). Etait-il déjà à Paris,

(1) Né à Provins le 30 juillet 1821, le fils Jeunet s'établit imprimeur à Abbeville en 1846, et quelques années plus tard il alla à Amiens fonder un grand journal. C'était l'ami intime de Jules Verne, dont le père était mort juge à Provins. (Note de M. Louis Rogeron.)

(2) Louise Lebeau est morte, en effet, à Abbeville le 27 mai 1857, et son acte de

quand Moreau alla y tenter la fortune, ou bien est-ce à sa nomination prochaine que Louise faisait allusion, quand elle écrivait à son ami que le malheur pourrait la rapprocher de lui avant peu ? Je ne saurais le dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce rapprochement désiré n'eut pas lieu, et qu'elle demeura chez ses parents à Provins. Ce fut heureux pour elle, car il est probable qu'elle eût succombé comme tant d'autres victimes de l'amour, et elle n'aurait pas aujourd'hui autour du front la couronne de roses blanches que lui a tressée la piété reconnaissante des fidèles d'Hégésippe ; mais ce fut malheureux pour lui, car elle seule aurait pu le sauver. Ne disait-il pas qu'elle était à la fois « son pays, sa mère, son amante et sa sœur » ? Que n'eût-il pas fait, si elle avait été là pour le diriger ? Elle essaya bien de le réconforter en lui faisant passer à plusieurs reprises des secours d'argent et toutes sortes de douceurs (1). Mais avec une nature comme la sienne, ambitieuse et aigrie, consciente de ses dons et honteuse de tout, de sa misère et des protecteurs qu'on lui procurait, il lui aurait fallu autre chose que cela pour l'aider à affronter le combat de la vie ; il lui aurait fallu la main d'une femme aimée en qui il eût pleine confiance. Cette main lui ayant fait défaut, après avoir lutté quelque temps, en qualité de compositeur d'imprimerie et de maître d'étude dans des pensions de troisième ordre, il se laissa aller à la dérive, n'ayant pour se soutenir au-dessus des flots que son rêve d'amour et de gloire qui ne le quitta jamais.

On sait le reste, et qu'à sa sortie de l'hôpital, étant retourné à Provins pour tirer au sort, il eut l'idée saugrenue d'y publier un pamphlet périodique dans le genre de la *Némésis*. « Je suis cynique, moi » ! disait-il, le 11 juillet 1833, dans le premier numéro de *Diogène* (2). Pauvre garçon ! Au lieu de l'en-

décès porte qu'elle était veuve de Pierre-Nicolas Jeunet, employé à la préfecture du département de la Seine. — Celui-ci mourut à Montrouge, le 4 janvier 1850. (Renseignement fourni par la mairie d'Amiens.)

(1) « Ma chambre est petite et froide, lui écrivait-il un jour, mais la nuit j'enveloppe mon cou d'un mouchoir qui a touché le vôtre, et je n'ai plus froid. »

(2) Voici quelques variantes que j'ai relevées dans la préface.

Vers 15, Moreau avait écrit d'abord :

Malheur à l'imprudent qui *s'écarte* d'un pas

Il mit ensuite :

. . . . . qui *s'égare* . . .

Vers 29, 1re version :

Oh ! pour être *à vingt ans* vieux au métier de sage,

2e version :

Pour être *jeune encor*. . . . . .

courager dans cette entreprise folle et qui ne répondait à rien, la famille Lebeau et ceux qui s'intéressaient à lui auraient mieux fait de l'en dissuader, car à vouloir rouler le tonneau de Diogène dans les rues de Provins, il ne réussit qu'à s'aliéner les autorités et une partie de la population, sans compensation aucune. Mais le soleil de Juillet avait allumé par toute la France des foyers d'incendie dont quelques-uns flambaient encore, et Provins était de ce nombre. Il y avait là des républicains et des royalistes qui ne décoléraient pas contre le règne de l'usurpateur (2), et c'étaient tous ces mécontents qui avaient armé du fouet de la satire le bras de ce jeune homme de vingt-trois ans.

J'ai feuilleté les épreuves corrigées de sa main des neuf numéros de ce *Diogène*, qui n'eut pas moins de trois imprimeurs, et je ne suis pas encore revenu de mon étonnement.

Certes, il y a beaucoup de talent et des vers superbes dans ce pamphlet fantaisiste, on sent, comme le disait Chateaubriand, que son rédacteur « a été touché de la langue de feu » ; mais on sent encore plus la gageure — et c'était une gageure aussi que de prétendre rivaliser avec Barthélemy sur un théâtre aussi étroit que celui de Provins. Cependant, Moreau l'égala dans *l'Incendie*, *l'Apparition*, *Henri V* et *Merlin de Thionville*. Pourquoi faut-il qu'il ait cru devoir l'imiter jusque dans la vénalité qui déshonore? Il aurait rougi jusqu'aux yeux, si on lui avait dit, quand il était traqué par la police, qu'un jour viendrait — et il était proche — où il lui vendrait sa plume pour quelques centaines de francs ! C'est pourtant l'épilogue qu'il donna au *Diogène*. Mais il était si misérable alors que je n'ai pas le courage de lui jeter la pierre, d'autant que le destin l'en punit cruellement en lui donnant plus tard pour ami intime celui-là même qu'il avait combattu ainsi à prix d'argent. J'ai nommé Berthaud, le poète de Lyon.

Vers 82, 1re version :
S'illumine *au couchant* comme pour une fête.
2e version :
S'illumine au *soleil*
Vers 92 : 1re version :
Effrayaient le hibou qui *perche* au Vatican
2e version :
. . . . . qui *règne*. . . . .

(2) De ce nombre était l'abbé Grabut, principal du collège de Provins, qui l'avait eu comme élève, et qui, en sa qualité de collaborateur de M. de Genoude, faisait une guerre acharnée au gouvernement de Louis-Philippe.

Quand il commit cette vilenie, Hégésippe Moreau avait été forcé de quitter Provins, dans les circonstances pénibles que je vais rapporter.

Le dimanche 25 août 1833, une dizaine de jeunes gens, dont quelques-uns ont marqué depuis dans l'administration, la politique ou la finance (1), se trouvaient réunis dans la propriété de Saint-Syllas appartenant à leur camarade Emile Génisson, pour pendre la crémaillère.

Le dîner, présidé par un bon Provinois surnommé *Rat d'eau*, peut-être parce qu'il avait une bonne cave, fut on ne peut plus joyeux. Chacun fit honneur à la table et chanta au champagne sa petite chanson; seul Hégésippe Moreau, qui paraissait soucieux, n'avait rien dit encore, lorsque l'amphytrion, après des variations plus ou moins drôles sur le cens, la religion et la monarchie légitime, l'interpella ainsi à brûle-pourpoint :

— Eh bien ! Diogène, n'aurons-nous rien aujourd'hui de ton tonneau ?

Piqué au vif, Hégésippe se leva et d'un air plutôt mélancolique égrena ce gentil couplet :

L'œil au loin tendu dans l'espace,
Je cherche pour mon âme lasse
Encore un tendre souvenir
Qui passe,
Et puis je laisse l'avenir
Venir.

— Ah ! non, lui crièrent ses camarades, assez de sentiment, dis-nous quelque chose de gai.

Mais Hégésippe, qui décidément n'avait pas envie de rire, fit un geste négatif et se rassit au milieu des protestations. Après quoi, quelqu'un ayant proposé d'aller terminer la soirée au café Dalisson, place Saint-Ayoul, tout le monde opina du bonnet et leva le siège.

Cependant Moreau s'était échauffé et sous l'action du champagne amusait maintenant la société de ses saillies grivoises. Il avait même, en arrivant au café, entonné une des plus jolies chansons de son cru, lorsque, tout à coup, on le vit se

(1) Notamment Alphonse Fourtier, qui était payeur central du Trésor, lors du paiement anticipé du paiement de cinq milliards à la Prusse ; et G. Ruel de Forges, qui fut sous-préfet en 1848.

diriger vers un consommateur assis à une table voisine, l'apostropher d'une voix vibrante et lui donner un violent soufflet.

Celui qui venait d'être l'objet de cette agression était un jeune clerc d'avoué nommé Victor Plessier, beau-frère de l'imprimeur Lebeau. Il se releva, rouge de honte et de colère, et voulut se précipiter sur Moreau ; il en fut empêché par les amis du poète, qui s'étaient jetés entre eux. Mais un ex-brigadier des chasseurs de la garde, nommé Sotholin, qui assistait à la scène, se mit à crier :

— Arrière ! arrière ! un soufflet est une insulte qui se lave on sait comment.

— J'exige une réparation par les armes, dit à son tour le jeune clerc d'avoué.

— Je suis à vos ordres, riposta Moreau.

Le lendemain matin, au petit jour, les deux adversaires et leurs témoins arrivaient sur le terrain situé dans le fossé des fortifications de la ville, au pied de la tourelle du Trou-au-chat.

Moreau n'avait jamais tenu une arme de sa vie ; afin d'égaliser les chances, on avait décidé que le duel aurait lieu au pistolet.

Cependant à la dernière heure, un des témoins, qui croyait comme tout le monde que le motif de la querelle était une chansonnette publiée quelques jours auparavant dans *le Diogène*, essaya d'arranger l'affaire, mais les deux adversaires, qui savaient à quoi s'en tenir, ne voulurent rien entendre.

Ils se placèrent donc, Hégésippe Moreau du côté du talus du fossé, Victor Plessier au pied du mur d'enceinte, à quinze pas l'un de l'autre, et, au commandement de l'ancien brigadier de la garde, deux détonations retentirent. Moreau fut frôlé à l'épaule, et sa balle alla s'aplatir sur le mur, à quelques centimètres de la figure de son adversaire. Quand la fumée fut dissipée, les combattants s'avancèrent spontanément l'un vers l'autre, et, tendant la main à Moreau, Plessier lui dit : « L'insulte que vous m'avez faite est suffisamment effacée par cette rencontre ; je n'ai d'ailleurs jamais douté de votre courage. » Moreau prit la main qu'on lui tendait et s'éloigna sans mot dire avec ses témoins.

Mais le jour même, comme ce duel avait fait un bruit énorme à Provins, le beau-frère de Victor Plessier, Théodore

Lebeau fils, signifia à Moreau qu'il lui fermait sa porte, et le pauvre jeune poète reprit le chemin de Paris sans avoir pu embrasser sa chère Louise (1).

Que s'était-il donc passé exactement entre lui et le clerc d'avoué? La lettre suivante va nous l'apprendre. Elle fut écrite cinquante ans après par Victor Plessier lui-même, devenu député de Coulommiers, à M. Louis Rogeron, qui a bien voulu me la communiquer!

CHAMBRE DES DÉPUTÉS Paris, le 21 janvier 1884.

Mon cher monsieur Rogeron,

Je n'ai aucun souvenir de mes témoins. En avais-je deux ou un seul? J'incline pour l'unité. Il est certain que je ne me suis pas adressé à Herman Scherer; ce serait plutôt à son frère Adolphe. La scène du café ne fut pas la cause de la rencontre; elle ne fit que précipiter le dénouement d'un état de choses intolérable que Moreau et moi nous sommes abstenus de révéler même à nos témoins.

Le résultat a été la sortie de Moreau de la maison Lebeau, où il entretenait des relations qui scandalisaient ma sœur.

Vous savez à quoi je fais allusion.

Bien à vous.

V. PLESSIER (2).

La scène du café ne fut pas violente. Il y avait de part et d'autre un sous-entendu qui ne fut pas soupçonné de ceux qui y assistaient (3).

Ce sous-entendu était qu'il y avait entre Plessier et Moreau rivalité de sentiment. Tous les deux aimaient Louise Lebeau, et le premier souffrait de voir que ses préférences étaient pour l'autre. De là les propos malsonnants qui amenèrent la gifle et le duel.

Voilà donc Hégésippe retombé sur le pavé de Paris, et dans quelles conditions, grands dieux! Au lieu de courber la tête sous l'orage, de faire le mort en laissant au temps le soin d'arranger les choses, son premier soin fut de couper les ponts derrière lui, en écrivant au fils Lebeau la lettre que voici :

Paris, lundi 2 septembre 1833.

Monsieur, après ce qui s'est passé, il ne doit plus y avoir entre nous aucun rapport. Quand même aujourd'hui vous me tendriez la

(1) Je dois tous ces détails à M. Rogeron, qui en a fait l'objet d'une chronique, il y a quelque vingt ans, dans *la Feuille de Provins*.
(2) M. Victor Plessier est mort en 1886.
(3) Lettre inédite.

main, j'aurais le courage de la repousser. Vous m'avez chassé de chez vous, et vous devez savoir que je suis trop fier pour l'oublier jamais. Ce préambule m'était indispensable : j'ai besoin de vous faire mes adieux, et je ne veux pas qu'on puisse attribuer ma lettre à des motifs d'intérêt, à l'espoir d'une réconciliation désormais impossible.

Monsieur, beaucoup de gens m'ont fait du bien, mais personne autant que vous. Le fardeau de la reconnaissance m'était léger, car je vous aimais d'instinct avant de vous aimer par raison. Vous m'aviez adopté pour frère, et me voilà orphelin une seconde fois ; mais vous aviez le droit de m'ôter gratuitement ce que vous m'aviez donné de même. Je ne me plains pas. Mon affection sera moins volage que la vôtre; et si, comme j'ai lieu de le craindre, vous êtes malheureux un jour, puissiez-vous trouver quelque consolation en pensant qu'il est de par le monde quelqu'un qui vous aime sincèrement, et qui sera malheureux de vos peines, s'il ne peut être heureux de votre bonheur.

H. MOREAU.

Je vous prie de ne montrer ma lettre à personne (1).

A personne ! cela voulait dire à Louise, mais on pense bien qu'elle fut la première à en avoir connaissance et qu'elle en fut navrée. Comment ferait-elle, à présent, pour rester en correspondance avec celui qui maltraitait ainsi son frère? Son cœur avait beau protester qu'il lui demeurait fidèle, elle dut tout de même lui en vouloir de lui rendre la tâche si difficile. Et je crois que pendant un certain temps elle se contenta des nouvelles que lui faisait passer Mme Guérard. Car la bonne fermière de Saint-Martin-Chennetron ne semble pas avoir pris parti dans cette malheureuse affaire. Elle continuait de blanchir le linge d'Hégésippe, et, quand celui-ci le lui envoyait par la diligence, il y avait toujours un mot pour Mme Jeunet. Cependant la sœur de Lebeau se tenait toujours sur ses gardes, et jusqu'en 1836, je ne vois pas qu'elle ait correspondu directement avec Moreau. Cela résulte pour moi d'une lettre de lui à elle, datée du 18 août 1836, où il dit que, sans Mme Guérard, il ignorerait quelle est sa position de sœur (de sœur charnelle) et de mère. « Vous êtes presque heureuse, dit-elle, ce presque est bien vague et j'ai peur (2). »

Ce fut *la Sœur du Tasse* qui rompit la glace ; le contraire

(1) Introduction aux *Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau*, p. 97.
(2) Introduction aux *Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau*, p. 130.

n'eût pas été digne de celle à qui il avait dédié cette charmante poésie (1).

Comment, en effet, n'aurait-elle pas tressailli, soupiré, pleuré, en lisant ces vers :

Loïsa, sœur chérie,
Mes premières amours, que faites-vous là-bas ?
Quand je jette au Destin le gage des combats,
Dame de ma pensée, au Christ d'un oratoire,
Sans doute vos soupirs demandent ma victoire.
Oh ! priez : veuf de vous, mon cœur n'a point vécu ;
Mais je ne reviendrai qu'après avoir vaincu.
Vous sauriez bien encor, généreuse en silence,
De votre pauvreté me faire une opulence ;
Mais pour dot à ma sœur je n'irai plus offrir
Mon trésor de misère, et je saurai souffrir.

La Sœur du Tasse parut au mois de mai 1836 dans le *Journal des Demoiselles* (2). Le temps n'était plus où Moreau

(1) Elle est, en effet, dédiée « à ma sœur » dans *le Journal des Demoiselles*, et je me demande pourquoi les éditeurs du *Myosotis* ont supprimé cette dédicace. M. René Vallery-Radot aurait bien dû la rétablir dans son excellente édition parue chez Lemerre en 1900.

(2) A la suite d'un fort joli *tableau* en prose sur Jeanne d'Arc, qu'Armand Lebailly recueillit pour la première fois dans les *Œuvres inédites* de Moreau, en 1863.

La version de *la Sœur du Tasse* publiée dant *le Journal des Demoiselles* diffère sensiblement de la version du *Myosotis*. Voici les variantes que j'y relève pour la première fois :

3e vers : 1re version :
Sphynx *éternel debout* aux portes de Paris
2e version :
Sphynx *dévorant qui veille*.....

4e vers : 1re version :
Et peut-être, qui sait ! de la chambre où j'écris
Où le soleil m'oublie, où le feu manque à l'âtre,
Le Tasse avait cédé le bail à Malfilâtre.
2e version :
Et peut-être (qui sait ?) de la chambre où j'écris
Le Tasse un jour fut l'hôte, et ma table de hêtre,
Boiteuse, sous son coude a chancelé peut-être.

14e vers : 1re version :
Non, mais il *répétait :* Loïsa, sœur chérie,
Mes *uniques* amours ! que faites-vous là-bas ?
2e version :
Non, mais il *soupirait*.....
Mes *premières* amours...

19e vers : 1re version :
Priez ! veuf, loin de vous, mon cœur n'a pas vécu,
2e version :
Oh ! priez, veuf de vous.....

25e vers : 1re version :
Quand ma lampe ordinaire aux yeux d'un chat s'allume.
2e version :
Seul flambeau de mes nuits quand l'œil d'un chat s'allume.

le « cynique » ne pensait qu'à montrer le poing à la société. Le chagrin que lui causait la perte de son amie lui avait fait faire un sérieux retour sur lui-même et avait changé le cours de son inspiration. Elle avait tourné subitement à l'élégie, sous une influence poétique que personne encore n'a remarquée, malgré qu'elle saute aux yeux. Sainte-Beuve lui-même n'a pas vu ou n'a pas voulu dire qu'après s'être inspiré de Béranger dans la chanson, de Chénier et de Barthélemy dans la satire, il s'était inspiré de Brizeux dans l'élégie.

Marie avait vu le jour à la fin de 1831, sous la date de 1832, mais ce petit « roman » en vers, comme l'avait d'abord baptisé Brizeux, n'avait pas fait grand bruit dans le monde, et Moreau, qui menait une vie misérable, ne devait pas l'avoir lu. En tout cas il n'y paraît point dans ses chansons de l'époque. En 1836, au contraire, *Marie* était connue de tous les lettrés, à plus forte raison des poètes. Je suppose donc que ce fut à ce moment-là, sous l'empire des circonstances que je viens de raconter, qu'Hégésippe fit connaissance avec le Théocrite breton, et que ce sont les délicieuses idylles où les rivières du Scorf, du Létâ, de l'Ellé mettent tant de fraîcheur, qui lui donnèrent l'idée de chanter sa Voulzie. Il la chanta

35e vers : 1re version :
Clorinde *l'idolâtre* expire,
2e version :
Clorinde *l'infidèle*.....

38e vers : 1re version :
Les palmiers, les drapeaux, *le beau ciel*, tout enfin.
2e version :
Les armes, les drapeaux, *les palmiers*, tout enfin.

70e vers : 1re version :
Dût cet amour *passer, le* souvenir me reste.
2e version :
Dût cet amour *s'éteindre, un* souvenir me reste.

74e vers : 1re version :
Insulté, si je pleure.....
2e version :
Coudoyé.....

77e vers : 1re version :
Oui, le siècle entendra les chants que je lui livre.
2e version :
Oh ! le siècle entendra.....

79e vers : 1re version :
Ce livre *publiant* votre sainte amitié
2e version :
Ce livre *proclamant*.

92e vers : 1re version :
De prison en prison il *erra*.....
2e version :
De prison en prison il *tomba*.....

dans des vers très purs et bien à lui, mais d'une coupe tout de même moins classique que les autres. Et comme s'il avait voulu nous prouver qu'il s'était imprégné de l'art et du sentiment poétiques de Brizeux, lors de la publication de son *Myosotis*, il donna pour épigraphe à *la Sœur du Tasse* ces deux vers tirés de l'idylle du Pont-Kerlo :

> Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
> Mes amours de *seize ans* (1) refleuriront toujours.

Quoi qu'il en soit, à partir du jour où Louise Lebeau reprit sa correspondance régulière avec Hégésippe, on peut dire qu'elle lui rendit force et courage. Jusque-là il n'avait guère fait que muser le long des rues, cédant à sa paresse naturelle. De 1836 à 1838, il semble qu'il ait voulu, par un effort constant, montrer à sa sœur, à la fermière, à tous ceux qui le suivaient de près ou de loin, ce dont il était capable. Prose et vers, contes, chroniques, chansons, romances, tout lui était bon. Il se multiplia, il conquit la première place dans la rédaction de *la Psyché*, du *Journal des enfants*, du *Petit Courrier des Dames* et surtout du *Journal des Demoiselles*. Le sauvage qu'il était s'humanisa ; il fut recherché, prôné, protégé par des femmes du monde. Il entra même assez avant dans le cœur d'une belle girondine qu'il appelait sa troisième idole (2). Et, pour comble de bonheur, un ami lui trouva un éditeur pour son *Myosotis*. Tout autre à sa place eût profité du vent qui soufflait dans ses voiles pour se pousser dans les journaux et dans les revues qui distribuent la renommée. Mais la phtisie qui le minait lui enlevait une bonne part de ses moyens, et, comme il en convenait lui-même, il n'avait pas la moindre intelligence des choses de la vie. Avec cela, mauvais caractère, ombrageux, susceptible et se brouillant avec tout le monde, pour tout et pour rien.

Tant il y a qu'au mois de décembre 1837, au moment où ses amis le croyaient sauvé et où il caressait l'idée de revoir sa Voulzie, il eut une nouvelle crise d'ennui, de lassitude, de découragement.

Il écrivait alors à Louise Lebeau :

(1) Brizeux avait écrit « *quinze* ans », mais comme Hégésippe en avait *seize* quand il rencontra Louise Lebeau, il remplaça un chiffre par l'autre.

(2) Mme Emma Ferrand, à qui il dédia une ode sur *Bordeaux*.

20 décembre [1837].

Vous vous inquiétez de ma santé, bonne sœur ; rassurez-vous sur ce point. Vos soupçons ne sont pas fondés. Ce dont je souffre actuellement, c'est d'une espèce de fièvre cérébrale fort tenace et fort douloureuse pendant l'été, mais supportable pendant les autres saisons. Je suis heureux d'apprendre que votre voyage à Troyes contremandé n'a pas fait tomber ma lettre dans les mains d'un tiers (1). Je vous avoue que j'attends sans grand plaisir la visite de Mme Guérard bien que je l'aime de tout mon cœur. Je voudrais paraître devant elle avec les signes extérieurs d'une grande aisance. Je sais que ces petites choses ont beaucoup d'influence sur elle,et, malheureusement il m'est difficile pour le moment de lui donner cette satisfaction. Votre frère est un bon jeune homme; je l'ai toujours trouvé tel, et je suis content, mais non surpris, d'apprendre qu'il ne m'a pas gardé rancune. Vous avez bien raison d'appeler énigme l'offre que vous me faites à l'occasion de mes vers. Je ne la comprends pas. Je crois cependant deviner que cet argent viendrait d'une autre bourse que la vôtre, et je désire avoir deviné juste. Je rougirais d'accepter encore vos dons; d'autant plus que j'ai tout lieu de croire que le débit de la publication n'en couvrira les frais qu'à grand'peine. Ils monteront à cinq cents francs au moins, à six au plus ; il [est] difficile de préciser d'avance combien le manuscrit donnera de feuilles d'impression. Du reste, je ne tiens pas autant à ce projet que vous pourriez le croire (2). Pardonnez-moi, bonne sœur; je m'aperçois en vous écrivant que ma lettre est froide comme glace. C'est que je suis dans un de ces moments d'amertume d'autant plus cruels qu'on ne sait à qui s'en prendre pour se venger. Je ne puis vous cacher que je suis horriblement malheureux. Remarquez que je dis *malheureux*, et non misérable. J'éprouve un dégoût de la vie continuel et profond dont vous ne sauriez vous faire une idée. Je n'ose vous dire jusqu'à quel point cela va quelquefois. Vous ne me croiriez pas ou vous seriez épouvantée. Je voudrais devenir dévot. Si vous l'êtes un peu priez Dieu pour moi,

Votre frère,

H. MOREAU.

P.-S. — Si vous ne m'écrivez pas d'ici à huit jours adressez-moi

(1) Ce tiers était Théodore Lebeau, le frère de Louise.

(2) Ce passage demande une explication. Quand Moreau vendit son *Myosotis* à Desessart, l'éditeur, celui-ci l'avait obligé « de prendre ses pièces une à une et de les mutiler misérablement » — ce qui lui avait fait mal au cœur. Il avait pensé alors à publier ses poésies à part et en avait parlé un jour à Louise Lebeau, qui s'était mise en devoir d'exaucer son désir.

et non misérable. J'éprouve un dégoût de la vie continuel et profond dont vous ne sauriez vous faire une idée. Je n'ose vous dire jusqu'à quel point cela va quelquefois. Vous ne me croiriez pas ou vous seriez épouvantée. Je voudrais devenir dévot si vous êtes un peu, prier Dieu pour moi.

Votre frère,

H. Monnier

40

votre lettre poste restante, car à cette époque j'aurai changé de logement (1).

H. M. (2).

Je voudrais être dévot ! Le fait est qu'il ne l'était guère. Je crois même qu'il ne le fut jamais. D'abord la ville de Provins n'est pas un de ces foyers de dévotion où l'enfant naît en quelque sorte mystique. On y est plutôt voltairien, comme à peu près dans toute la grande banlieue de Paris, et, tout en fréquentant les églises, les indigènes du pays adorent avant tout le dieu des bonnes gens cher à Béranger. C'était aussi le dieu d'Hégésippe, encore ne le priait-il pas souvent. Quand par hasard son nom lui venait à la bouche, c'était pour lui reprocher de ne pas lui donner le pain qu'il lui avait promis. Il avait gardé un assez mauvais souvenir des prêtres qui l'avaient élevé. Rappelons-nous le passage de son *Diogène* où il dit :

Un ogre, ayant flairé la chair qui vient de naître,
M'emporta vagissant dans sa robe de prêtre,
Et je grandis, captif, parmi ces écoliers,
Noirs frelons que *Montrouge* (3) essaime par milliers,
Stupides icoglans, que chaque diocèse
Nourrit pour les pachas de l'Eglise française.
Je suais à traîner les plis du noir manteau ;
Le camail me brûlait comme un *san benito ;*
Regrettant mon enfance (4) et ma libre misère,
J'égrenais, dans l'ennui, mes jours comme un rosaire,
Devant le crucifix et le saint bénitier,
Profane ! j'enviais le sort d'Alain Chartier !

Mais on a beau avoir perdu la foi de bonne heure, il y a toujours un moment dans la vie où l'on se reprend aux croyances de notre jeune âge, quand bien même la raison n'y trouve pas son compte. C'est le charme sans pareil de l'éducation première : on le croit évanoui, qu'il opère encore. Et donc, après avoir bien combattu et bien souffert, après avoir, suivant

(1) Moreau passait son temps, je ne dirai pas à déménager, car il n'eut jamais aucuns meubles, mais à changer de domicile, et il lui arriva plus d'une fois de coucher à la belle étoile, sous les ponts ou dans le bois de Boulogne. Rien que dans les trois dernières années de sa vie (1836-1838), il habita tour à tour, hôtel des Postes, rue Montorgueil ; institution Chapuis, rue du Faubourg-Saint-Martin ; chez M. Loison, quai Bourbon, 19 ; rue des Mathurins-Saint-Jacques, nº 11, et rue de Vaugirard, 36.

(2) Lettre inédite communiquée par M. J. Macqueron.

(3) Dans la version définitive il y a *le cloître* au lieu de Montrouge.

(4) Dans la version définitive il y a *pleurant le sol natal.*

ses expressions, « suivi les pas des faux prophètes et blasphémé le Christ et persécuté les siens, » Hégésippe, sur la fin de sa vie, eut lui aussi *son quart d'heure de dévotion*. Etant entré un soir dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, non pour prier, mais pour se reposer, il se souvint tout à coup que Jean Racine était enterré là, et, sa mort chrétienne l'ayant fait rougir de son incrédulité, il tomba à genou en disant : « Seigneur, faites-moi croire ! » — Et il sentit presque aussitôt qu'il conservait encore :

Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé.
. . . . . .
Et je versai des pleurs, et, reconquis à Dieu,
Au tombeau de Racine alors je fis un vœu (1).

Ce vœu était de finir comme l'auteur d'*Athalie*.

Or, moins d'un an après avoir écrit à sa sœur la lettre navrante qu'on vient de lire, il entrait à l'hôpital de la Charité et sa première pensée était de mander un prêtre.

Et dans la nuit du 17 décembre 1838, un peu avant que la mort lui eût fermé les yeux, l'homme de Dieu lui dit, comme autrefois à Jean Racine : « Partez, âme chrétienne ! »

Ce qui n'empêche que *le Myosotis* reste un livre plutôt païen.

IV. — LA TOMBE D'HÉGÉSIPPE MOREAU

En 1840, dans la notice biographique de son édition du *Myosotis*, Sainte-Marie Marcotte, qui fut un des meilleurs amis de Moreau (2), écrivait les lignes suivantes :

De toutes les larmes qu'on a répandues sur sa mort, du dévouement de ses nombreux amis, il n'est pas résulté une obole pour lui acheter un tombeau. Un matin, au mois de janvier dernier, deux jeunes gens suivaient tête nue, à travers le cimetière du Mont-Parnasse, les fossoyeurs qui avaient exhumé de sa fosse provisoire le corps de Moreau et le portaient à son dernier asile. Ils étaient seuls (3).

On pouvait croire après cela que le poète reposait dans une concession perpétuelle et définitive.

(1) *Un quart d'heure de dévotion.*
(2) Sainte-Marie Marcotte, ancien condisciple de Moreau, était fils d'un receveur général de Troyes. Il mourut en 1855.
(3) *Le Myosotis*, édition Masgana, p. XIX.

La surprise fut donc grande, quand on lut, dans *le Mousquetaire* du 23 décembre 1853, un article virulent d'Alexandre Dumas, déclarant que si, d'ici au 5 janvier 1854, l'Administration n'avait pas reçu les 376 fr. 25 qui manquaient pour que la concession *temporaire* de Moreau devînt définitive, les ossements du poète seraient jetés à la fosse commune.

Nous espérons, disait Dumas, qu'un des ministres auxquels cette lettre (1) fait un pieux appel attachera son nom à cette bonne œuvre.

En tout cas, le 5 janvier 1854, si nous n'avions aucune nouvelle, et nous en aurons : M. Fould (2) nous a donné la preuve qu'il entendait notre voix, même quand elle ne s'adressait pas à lui ; en tout cas, répétons-le, si, le 5 janvier 1854, nous n'avons aucune nouvelle, les 376 fr. 25 seraient faits au bureau du *Mousquetaire*, rue Laffitte, 1.

Quant à son épitaphe devant les hommes, nous demandons qu'elle soit celle-ci :

ICI REPOSE
HÉGÉSIPPE MOREAU, POÈTE, MORT DE FAIM ET DE MISÈRE
LE 20 DÉCEMBRE 1838
LOUIS-PHILIPPE ÉTANT ROI DES FRANÇAIS
M. MONTALIVET ÉTANT MINISTRE DE L'INTÉRIEUR
ET M. DE SALVANDY MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
TIRÉ DE LA FOSSE COMMUNE ET DÉPOSÉ SOUS CETTE PIERRE PAR...

Nous ne savons point encore par qui. Seulement, nous l'avons dit, si le cinq du mois prochain personne n'a pris les devants, ce sera par l'auteur de cet article.

ALEX. DUMAS.

L'auteur des *Trois Mousquetaires* avait connu de bonne heure le poète du *Myosotis*. Il raconte dans cet article — mais ce récit me paraît sujet à caution — qu'étant allé, en 1824 ou 25, au moment où il faisait *Christine*, visiter le cimetière d'Avon, où est enterré l'amant et la victime de Christine, on lui montra un jeune homme vêtu de noir qui passait, et qu'on lui dit :

— Tenez, voici un enfant qui sera probablement un grand poète.

— Comment l'appelez-vous ?

(1) Lettre de M. Léon Noël à Dumas, qui lui avait mis la plume en main.
(2) Alors ministre de l'Instruction publique.

— Hégésippe Moreau.

D'autre part, je vois dans une lettre de Moreau à Mme Guérard, en date de janvier ou février 1834, qu'il se disposait à présenter le plan d'un vaudeville à Ancelot et celui d'un drame à A. Dumas (1). Il est donc permis de croire que Dumas connaissait Moreau de vue.

Quoi qu'il en soit, son article du *Mousquetaire* eut un retentissement considérable et je n'ai pas besoin de dire que son appel fut entendu.

Dès le 26 décembre, Dumas annonçait qu'en dehors des souscriptions d'Emile de Girardin et du vicomte de Launay, de Villemessant et de Laferrière, il avait reçu la somme entière du prince Napoléon et vingt lettres contenant des offres dont celle-ci que je reproduis textuellement :

Monsieur Dumas,

Je viens de lire le numéro de votre journal consacré tout entier à Hégésippe Moreau, et c'est le cœur navré que je rentre chez moi pour vous écrire cette lettre.

Il n'y a qu'un homme au monde qui puisse réclamer l'honneur de conserver les restes de Moreau.

Cet homme est absent, cet homme est à trois mille lieues de nous, et c'est en son nom que je viens vous écrire.

J'ai connu Hégésippe Moreau ; j'étais très jeune encore à l'époque de sa mort, mais j'ai vécu et grandi au milieu des seuls amis qu'ait eus le grand poète.

Mon frère mort, Marcotte que j'ai perdu de vue, et Auguste Lefèvre — Auguste Lefèvre surtout a été l'ami, le consolateur, le frère d'Hégésippe. — Il a partagé avec lui jusqu'au dernier jour ses vêtements, son pain. Que de choses je pourrais vous dire sur l'existence de ces deux hommes, sur cette intimité, sur cette misère toujours partagée ! Mais Lefèvre seul sait raconter ces choses, comme lui seul sait chanter, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, ces joyeuses chansons écloses au milieu des larmes et du désespoir.

Aujourd'hui Lefèvre est magistrat à Bourbon, c'est-à-dire à mille lieues de nous, comme je vous le disais tout à l'heure.

Quel mal vous allez lui faire, si votre journal va le trouver là-bas !

A cette douleur il n'y a qu'un remède, et je vous l'apporte.

Au nom d'Auguste Lefèvre, l'ami, le frère d'Hégésippe Moreau, je

(1) Lettre publiée par M. René Vallery-Radot dans son introduction aux *Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau*, p. 106.

mets à votre disposition la somme entière que réclame l'administration du cimetière.

Aujourd'hui, demain, quand vous voudrez, cette somme vous sera comptée.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

L. DE LUCY-FOSSARIEU,
peintre.
13, rue de l'Oratoire-du-Roule.

Quel était ce Lefèvre dont aucun biographe de Moreau ne fait mention, non plus d'ailleurs que de la campagne si intéressante qu'Alexandre Dumas mena dans *le Mousquetaire* ? J'ai pu consulter son dossier au ministère de la Justice. Il était né à Gacé (Orne), le 10 juillet 1806, et avait fait son droit à Paris. Entré dans la magistrature coloniale comme lieutenant de juge, le 3 juin 1851, sous le patronage de M. Emile Pepin-Lehalleur, député de Seine-et-Marne, il fut nommé substitut du procureur général de Saint-Denis de la Réunion, le 14 juillet 1852, et procureur général le 28 juillet 1866. Il avait connu Moreau au quartier latin et s'était lié avec lui d'autant plus vite que lui-même cultivait les Muses. Il est l'auteur d'un petit volume de poésies intitulé *Mosaïque*, qui parut chez Hetzel en 1850 et dans lequel il y a d'assez jolies choses. Je suppose que c'est lui qui, lors de l'exhumation, en 1840, du corps de Moreau, accompagnait Sainte-Marie Marcotte au cimetière du Mont-Parnasse. Toujours est-il que la somme de 376 fr. 25 réclamée par l'administration du cimetière fut versée en son nom par M. de Lucy-Fossarieu, le 29 décembre 1853 (1).

La sépulture du poète une fois assurée, on s'occupa de lui ériger un monument funéraire.

Dès l'année 1851, un comité s'était formé dans ce but, et le sculpteur Taluet avait fait le buste de Moreau d'après le moulage pris à la Charité sur son lit de mort. L'année suivante, pour venir en aide aux promoteurs de la souscription, Pierre Dupont avait composé une chanson qui finissait ainsi :

Passants, sur la pierre qui s'use
Aux baisers de l'air et de l'eau,
Lisez un nom cher à la Muse :
Hégésippe Moreau.

(1) Voir *le Mousquetaire* du 30 décembre 1853.

Mais ce projet n'aboutit pas, et, en 1853, Alexandre Dumas, qui avait eu l'idée de le reprendre, y renonça, après avoir vu la pierre tombale du poète.

Notre avis, disait-il, est que la pierre qui a suffi depuis quinze ans à sa sépulture est sainte, et que ce serait une profanation de la toucher.

Il valait mieux, suivant lui, « faire les frais d'une édition d'Hégésippe Moreau ».

Nous demanderons une pièce de poésie inédite à tous les poètes qui vivaient l'année où H. Moreau est mort. Nous sommes bien sûrs que les rois de la Poésie moderne qu'on appelle : Lamartine, Hugo, Alfred de Vigny, Béranger, Alfred de Musset, Barbier, et tous les sujets de leur immense empire y contribueront pour leur part.

L'idée était originale, en effet, mais pour un motif que nous ignorons, Dumas, qui en avait au moins une par jour, comme Emile de Girardin, passa à une autre, et l'édition des œuvres d'Hégésippe alla rejoindre dans l'oubli le projet de son monument.

Ce n'est qu'en 1900 que, grâce à M. Eugène Granger et à Mme Coutan (1), femme de notre distingué confrère M. Georges Montorgueil, le charmant conteur du *Gui de Chêne*, de *la Souris blanche* et des *Petits souliers*, eut un mausolée digne de lui.

Il n'avait donc rien perdu pour attendre, et si la ville de Paris arrive à ses fins, c'est-à-dire à capter les sources de la petite rivière qui coule à Provins, le jour n'est pas loin peut-être où les admirateurs d'Hégésippe pourront arroser les myosotis de sa tombe avec de l'eau même de la Voulzie.

Ce jour-là ses mânes seront pleinement apaisés.

LÉON SÉCHÉ.

(1) C'est Mme Coutan-Montorgueil, qui est l'auteur du buste de Moreau qui décore sa tombe au cimetière du Mont-Parnasse.

POÉSIES

LA DEMANDE

Le soleil me fatigue, et l'air me grise un peu ;
L'été semble mourir au bas de la terrasse,
Et voici que le soir couche son ombre lasse
Avec mélancolie au pied des sapins bleus.

L'heure est divinement chaste et sentimentale...
Comme la nuit disperse et chasse le brouillard,
Ma prunelle agrandie assombrit mon regard
Où l'iris gris n'est plus qu'une couronne pâle.

Veuille que mon silence à tes yeux soit pareil
Au silence éternel d'un parterre de roses,
Respire le parfum de mon corps qui repose
Auprès de toi déjà dans un demi-sommeil.

Vois ; le vent a mêlé de sa mort familière
Les pétales ambrés et les pétales blancs,
Et tressé de soyeux et fantasques rubans
Une robe persane autour de la poussière.

Que je sois à ton bras comme l'âme du soir,
Insaisissable et proche, amoureuse et farouche
Respire mon baiser sans désirer ma bouche,
Regarde doucement vivre en moi ton espoir !

Ne devine-t-on pas devant le crépuscule
Si la nuit sera sombre ou pleine de clartés ?
Ne peux-tu t'émouvoir de cette volupté
De pressentir l'amour que je te dissimule?

LA PITIÉ DES CHOSES

Je vais aller m'asseoir dans la chambre endormie,
Les choses y seront plus vagues dans la nuit,
Je n'y sentirai plus ta présence ennemie,
O corps, miroir du jour, écho lassé du bruit...

Ah! combien j'aimerai voir la forme des vases
Elancer leur cristal svelte, pur et léger
Vers les fleurs couronnant leur transparente extase,
Fruits, dont leur rêve clair est l'humide verger!

J'entendrai jusqu'au bruit d'un pétale qui tombe,
Et puis les gouttes d'eaux glissant sur les carreaux,
Tout ce qui luit, se fane, et chancelle, et succombe...
Ah! n'être qu'un reflet nocturne au fond de l'eau!

Dans la maison qui dort ma chambre est comme une île,
Flottante et détachée au-dessus du sommeil
Des plaines, des maisons, des jardins, de la ville,
Ile bleue où ma lampe éploie un vol vermeil!

D'où vient cette pitié tremblante et lumineuse,
Et qui monte vers moi de partout et de tout,
Qui ruisselle, qui chante, et s'abat, pluie heureuse
Sur mon cœur oublieux, qu'un dieu secret absout?

Le craquement du bois, c'est un geste qui frôle
Les planches, et choisit un livre pour songer,
On dirait que quelqu'un se penche à mon épaule
Et dicte à mon silence un poème étranger.

Le vase plein de fleurs attend qu'on le respire,
Et les rideaux légers se soulèvent un peu,
N'est-ce pas qu'un bras blanc courbe comme une lyre
Sa pâleur au-dessus du ciel liquide et bleu?

La vie est dans mes mains comme un bouquet de roses,
Je sens un parfum d'ombre, un frisson de soupirs...
D'être si calme et seul dans la pitié des choses,
Est-ce se sentir vivre ou penser à mourir?

JULIEN OCHSÉ.

THÉORIE PLASTIQUE

DE L'ANDROGYNE

En Chine, le Dragon paraît avoir été androgyne. Les Hoangs avaient un visage de fille et un corps de serpent. « Une femme à longue barbe a été cause de nos malheurs. » Je ne connais pas assez l'iconographie chinoise pour avoir une opinion ; les encyclopédies mentionnent toutes que le premier homme fut créé androgyne. Les sémites sont sans art, à Jérusalem comme à Sidon, et l'île de Chypre nous montre un étrange métissage entre le goût phénicien et l'hellénique, entre l'Asie et l'Europe. Même sous les vêtements égyptiens ou assyriens, la statuette chypriote a un style à part, de nature érotique; les statues d'un temple d'Idalie, qui sont à New-York, celles de Dalit et d'Athiénan, rentrent dans un type gras et efféminé, différent de l'androgyne, mais que les superficiels invoquent, afin de calomnier un mythe embarrassant pour les monopolisateurs de la vérité. Le torse de Sarfend qui est au Louvre et le buste d'Amrit manifestent la même effémination, dirai-je, le même vice?

La perversité de l'homme s'est exercée ici comme sur les autres points. Des Ledeschim aux mignons d'Henri III, il y a toute une suite antiphysique qui donne la caricature de l'androgyne et transforme en laideur perverse le plus harmonieux moment de l'humaine nature.

L'Androgyne eut son avatar romain dans Antinoüs. L'empereur Hadrien adorait la Grèce et ce culte ne fut pas étranger à sa passion. A cette inspiration nous devons le Narcisse de Pompéi et les versions romaines de l'éphèbe gras. Le génie réaliste des Romains, qui n'a créé que dans le domaine civique, et dont les aqueducs valent mieux que les temples, qui a su draper les citoyens et non dénuder l'homme, ce génie dont la ruine majeure (Thermes de Caracalla) est un lieu de flânerie et de commodité, ne pouvait pas voir dans le jeune homme autre chose qu'une variante pour la concupiscence.

Malgré les lettres et les arts de la Grèce, l'Empire ne produisit que des copies : sa littérature sans saveur, sa construction sans génie montrent la perfection où on peut atteindre, par la volonté, sans illumination. Les esprits de Rome n'ont rien dit ; ils répétèrent la leçon hellénique sans la comprendre, et enfin ne surent rien tirer de leurs fables, souvent fort belles.

Corydon ardebat Alexim : voilà la traduction italique du Symposion lumineux de Platon, en y ajoutant les ordures sans gaieté de Pétrone et quelques saletés de Martial. La Vestale seule se dessine comme un type idéal dans cette société lourdement positive où il y eut de grands citoyens et peu d'hommes universels, c'est-à-dire que l'humanité puisse adopter comme ses pères spirituels. Le temps est heureusement aboli où l'épithète d'antique désignait indifféremment l'œuvre attique et l'œuvre latine. Nous savons aujourd'hui que les Grecs de la décadence sont les auteurs de toutes les statues romaines.

§

Le Christianisme fut une réaction du génie arya et occidental contre la corruption asiatique. Combien d'empereurs ne furent que des sultans, des hommes stupides, incapables de rien voir, pas même la beauté de la nature, ni de rien comprendre à leur fonction : le monde eut pour régulateur le pouls fébrile d'hallucinés et de maniaques. Le palais des Césars enferma l'hôte normal d'un cabanon d'aliénés. Après un colossal abus de force et l'affadissement des jouissances, l'occidentalité en péril se jeta dans l'humilité et dans la pénitence. On avait épuisé, gâché, avili les fruits de la terre et l'âme aryaque entonna :

Saintes douceurs du ciel,
Adorables idées !

Le ciel chrétien n'est pas fait de nuages au sommet de l'Olympe, c'est une cathédrale où le chant, les instruments, les parfums et les couleurs se combinent pour la joie des élus. Sans doute tous les cœlicoles, vierges, martyrs et confesseurs, patriarches et docteurs forment la cour de la Sainte-Trinité ; mais dans ce domaine où la foi seule atteint, nous rencontrerons forcément cette série spirituelle qui fut créée avant nous,

êtres intermédiaires, entre l'immortel et nous passibles en nos corps, impassibles en nos âmes. L'apocryphe d'Henoch qui raconte le péché des anges concorde avec la tradition, qui veut que la Genèse, telle que nous l'avons, ne commence qu'à l'histoire de notre planète. Le texte intégral exposait la création des esprits : hypothèse conforme à la logique de l'émanation. Dieu créa d'abord l'être spirituel, assez proche de lui pour le servir : la première créature fut un esprit et il y en eut de diverses espèces.

En sa qualité de cœlicole, l'ange a des ailes significatives de sa sphère ; *missus domini*, il descend pour accomplir sa mission et remonte, dès qu'elle est accomplie.

La tête d'enfant ailée que l'on voit dans les tableaux de la décadence et qui a été conçue tardivement, l'amour de la Vierge de Foligno et de la Madone de Saint-Sixte s'inspire de la prédilection du public pour le sacré Bambino : l'ange-enfant n'est ni théologique, ni plastique.

L'ange éphèbe, adolescent, est l'ange typique, et reste immuablement juvénile.

> Quinze ans, l'âge céleste où l'arbre de la vie
> Sous la tiède oasis du désert embaumé,
> Berce ses fruits dorés de myrthe et d'ambroisie
> Et pour féconder l'air, comme un palmier d'Asie,
> N'a qu'à jeter au vent son voile parfumé...
> Cet âge si riche de beauté, que son père immortel
> De ses phalanges d'or en fit l'âge éternel.

Sans gorge apparente, avec un cou rond et blanc, les bras et quelquefois les jambes nus, les cheveux longs et libres, drapé ou armé, l'ange prend le caractère de sa mission, féminin dans les *Annonciations*, mâle dans les *Héliodore*, le *Jugement dernier*. Rembrandt, qui ne reculait pas devant la réalité, qui peignit sa servante quand sa femme fut morte, Rembrandt lui-même invente ses anges (*sacrifice d'Abraham*, *ange de Tobie* du Louvre) et les fait aussi beaux qu'aucun d'Italie.

Le problème esthétique se posait ainsi : fondre en un seul type le jeune homme et la jeune fille. Qu'est-ce qu'une vierge ? un jeune homme qui a de la gorge et des hanches ? Qu'est-ce qu'un adolescent ? Une vierge sans gorge et sans hanches. Le sexe extérieur ne tient essentiellement que dans la poitrine et

le bassin. Tout le reste, forme et couleur, se montre commun. Alfred de Musset jeune homme se déguisa en camériste et pendant toute une soirée distribua des rafraîchissements dans une maison amie sans être reconnu.

Je me souviens d'avoir vu une bande de gamins grossiers, hurleurs et pousseurs comme ils sont aujourd'hui, et une demi-heure après, en perruques, maillots et tuniques, ces gamins représentaient une pièce sacrée, dans un patronage, et quelques-uns étaient charmants. Au reste, il importe peu que la réalité fournisse des modèles pour un être qui apparaît incidemment et ne prend corps que par circonstance, qui ne boit ni ne mange et ne se montre qu'en vainqueur, revêtu de la toute-puissance divine.

Invincible, impavide « visible volonté de Dieu », l'ange porte sur lui reflet de l'éternité heureuse. Nous ne nous figurons pas le ciel. Est-ce un lieu, un état ? De ce lieu viennent parfois des êtres, quittant leur état pour revêtir des corps invisibles : ce ne sont point là corps de hasard, mais choisis et vermeils de la lumière qu'ils enferment. Si on admet que les anges nommés Œlohim nous ont créés, à l'image de leur ombre, nous nous voyons en eux à l'état de grâce primitive : et quelle figure peut nous passionner autant ?

La série spirituelle correspond à la série naturelle ; l'ange est à l'homme ce que l'homme est à l'animal, pour parler un langage systématique, car, tant pour l'âme que pour le corps, la plupart des hommes sont inférieurs aux animaux et surtout en vertu et en faculté. Quant à la beauté de la bête, voilà un sujet de méditation pour le philosophe ; si le regard de son chat ne le gêne pas quelquefois, c'est preuve que son imbécillité est irrémédiable.

Nos catégories, légitimes, pour la démonstration se brisent dès qu'on pousse l'examen : fatal effet de la multiplicité des rapports qui modifient sans cesse le point de vue.

Toutefois, le point d'unité, synonyme de point de vérité, nous engage aux efforts synthétiques et plastiquement aucune autre synthèse n'existe que celle de l'androgyne. En outre, on ne saurait exclure la femme de la contemplation artistique et quoique sa façon d'être artiste ou esthète se manifeste peu dans ses mœurs et ses modes, il convient que l'œuvre la satisfasse autant que l'homme. Lorsque Gœthe salue le Génie de

l'Art il le décrit d'une phrase : « On te prendrait pour une fille et cependant tu serais en état de lui tourner la tête. » Les deux sexes peuvent rêver sans infamie devant la même figure, car elle a un double aspect. Le Saint Michel du Guide, aux Capucins de Rome, comme celui de Raphaël au Louvre présentent ce double intérêt, la vierge y verra un fiancé rêvé, et le jeune homme un compagnon idéal. Si l'impression va plus loin que le cœur, l'œuvre sera basse et manquée, comme toutes celles qui s'adressent aux sens.

L'anthropomorphisme reproché aux païens se trouve édicté au livre de la race prétendue monothéiste, par privilège insigne. L'Eternel fait l'homme à son image. L'image de l'Eternel, qui se la figure !

Ce fameux verset 26 dit tout autre chose :

Et les Œlohim, suivant l'échelle organique, projetèrent leur ombre et d'après leur ombre délinéèrent la forme d'Adam.

Le suivant :

Et les Œlohim donnèrent à l'être adamique la forme que projeta leur ombre et ils le créèrent androgyne (1).

L'homme n'est donc pas même à l'image de l'ange, mais à celle de son ombre. Cette ombre, que nous appelons ombre chinoise, la Grèce la donne pour origine du dessin ; la fille de Dibutade, potier de Sicyone, entoura d'un trait sur le mur la silhouette de son amant qui partait.

L'être, vierge ou adolescent qui réalise la forme primitive, représente certainement la plus grande beauté de notre espèce : et si nous acceptons la théorie de Léonard, qui veut que l'âme soit l'auteur du corps, nous concevrons que la synthèse plastique implique la synthèse animique et que l'androgyne a une âme particulière où la grâce et la force, où la tendresse et la volonté se marient et dont le signalement serait « le héros qui pourrait être l'héroïne ou l'héroïne qui pourrait être le héros ». Qu'on fasse le tour des conceptions, qu'on interroge les chefs-d'œuvre, qu'on interroge son propre cœur, rien n'égale cet idéal, réellement céleste.

La nature, qui veut que le mâle plaise à la femelle, lui donne toujours des formes ou des couleurs splendides. Comparez le

(1) *Les Idées et les formes :* Antiquité orientale, pp. 234 et s. (*Mercure*).

coq et la poule, le lion et la lionne. Par quel renversement des idées normales sommes-nous venus à considérer que nous avons le droit d'être laids et que la femme incarne la beauté? Elle lui est inutile, puisque la concupiscence suffit à attirer et à retenir l'homme.

Les cent mille individus qui sortent, chaque soir, à Paris avec l'idée d'une rencontre sexuelle ne songent pas plus à la beauté qu'à l'Organon d'Aristote, ils cherchent à désirer ; et le désir n'emprunte rien à l'esthétique.

Il serait logique que la beauté fût masculine pour compenser l'inégalité des apports dans l'amour. La femme y risque l'honneur, l'enfantement et toutes les conséquences sociales et matérielles qui n'existent pas pour l'homme. Lui s'honore de séduire et ne joue dans la génération qu'un rôle incidentel.

La société qui a intérêt à se modeler le plus possible sur la nature, cette société primitive et cosmique, a oublié le caractère de beauté qui semble l'apanage du mâle. Il a perdu avec son prestige son autorité. L'homme devenu laid, par de successives abdications de formes et de couleurs et à l'état quelconque à force d'uniformité, a vu son rôle intime décroître. Si on évoque les couples illustres, Pétrarque est plus beau que Laure, Sigismondo Malatesta qu'Isotta, et le marquis d'Avalos que Vittoria Colonna.

Aujourd'hui, l'homme impersonnel et inesthétique a les mêmes appétits sans les moyens d'illusion qui autrefois lui rendaient ses succès faciles et relativement légitimes. L'histoire du costume démontre que, jusqu'à la Révolution, le mâle fut, dans la société comme il est dans la nature, le plus beau.

A-t-on assez remarqué que les admirables statues de femmes de l'antiquité sont vêtues, comme la Samothrace, les Victoires du Musée d'Athènes, les Pallas, les Muses? La forme réaliste de la femme est incompatible avec le haut style; et la Vénus de Milo, si noble, est traitée androgynement.

Les Victoires, Muses, et semblables figures abstraites se retrouvent dans un personnage qui à lui seul figurerait toute l'histoire de l'Art. M. le curé croit qu'un androgyne est un hermaphrodite, mais il connaît l'ange pourtant. Chaque jour, à la préface, il énumère les chœurs bienheureux et, avec eux, il rend grâce au seigneur.

Qu'est-ce qu'un ange? Un pur esprit, confirmé dans la

grâce et dont la volonté se fond avec la volonté divine. La Rédemption commence par une apparition d'ange ; ces célestes esprits forment l'échelle de Jacob et relient le ciel à la terre et l'homme à Dieu. Les Œlohim de la Genèse, littéralement Eux-de-lui, forment l'homme d'après leur ombre portée. N'est-ce pas aisé à comprendre que l'homme soit l'ombre de l'ange? N'est-ce pas aussi la seule conception qui abolisse la sexualité? Les vierges sont encore des femmes, l'ange est hors sexe ou constitue un troisième sexe, celui de la spiritualité et de l'éternité. Si on veut bien y réfléchir, l'attrait concupiscentiel, incompatible avec l'idée de paradis, ne disparaîtra que par un changement dans notre entité : et comme le parallélisme logiquement s'impose, nous, nous ne cesserons d'être des mâles ou des femelles physiquement, que si le sexe disparaît de notre sentimentalité.

Nous ne connaissons pas de formes supérieures à la nôtre ; et notre esprit, incapable d'en inventer une différente, est contraint d'idéaliser un homme pour faire un Dieu, malgré l'absurdité d'attribuer un aspect organique au Créateur. L'androgynomorphisme n'est pas une façon de concevoir, c'est la seule. Dès que nous voulons préciser un caractère, nous l'empruntons à nous-même. L'idée de Père, de l'Ancien des jours nous force à faire de l'Eternel un vieillard, malgré l'insanité de montrer le Tout-Puissant en un état qui annonce la prochaine et fatale décadence des facultés et des forces. Nul ne s'inquiète de cette invraisemblance d'un Dieu qui a vieilli et qui, une fois parvenu à quatre-vingts ans, s'immobilise à cet âge pour l'éternité : l'idée de paternité et d'ancienneté l'emporte sur la raison. Pour Jésus qui s'est fait homme l'anthropomorphisme va de soi : mais le Saint-Esprit a pris une forme égyptienne, c'est un oiseau, une colombe, ce qui ne nous empêche pas de nous moquer de l'épervier d'Horus, de l'ibis de Thot, de l'oie d'Amon, du vanneau d'Osiris.

Jéhovah, Zeus, Dieu le Père sont des vieillards immortels. Michel-Ange a fait des Sibylles qui seraient des sorcières en plus petit modèle : le créateur seul a l'aspect de la vieillesse, pour satisfaire à la notion filiale de l'homme. Sans doute Dieu pourrait employer ses élus, ceux qui le servirent ici-bas dans les épreuves : cependant les intercesseurs sont rarement des mandataires. Dieu mande ses anges à son fils, et non ses justes.

Nous ne possédons pas de notions théologiques très précises sur l'angélologie : la dévotion a plus contribué à la physionomie de ces esprits. Les traditions de l'ordre spirituel sont véridiques, sinon en elles-mêmes, du moins comme expression œcuménique du sentiment. Un géologue peut contredire le déluge universel : l'étude lui fournit des lumières; personne n'a le droit de se moquer du péché originel qui correspond à une réalité mystérieuse.

C'est une opinion de marchand de vins de considérer les fables comme de grossières imaginations proposées par des hommes tyranniques à la masse qu'ils voulaient dominer. Aucune croyance ne vit, sans une adhésion sincère, bien différente de l'obéissance.

Il y a autant de façons de croire que de degrés d'intelligence : il n'y a qu'une façon de nier, celle des sots. Nier suppose une certitude et l'athée n'en a point. Opposer son idée personnelle à l'esprit humain, cela manque vraiment de gaîté, comme plaisanterie. Sans doute, on a le droit de dire que la formule du pape ne satisfait pas et de repousser l'explication, mais nier un fait, quelle démence !

Or, les idées permanentes dans l'espèce sont des faits. Dieu et l'âme sont vivants, depuis qu'il y a des hommes et alors même que les définitions qu'on a données seraient fausses, la préoccupation universelle témoigne en faveur de ces notions. Celui qui ne reconnaît pas le mystère dans tout ce qui dépasse l'expérience et qui supprime les points d'interrogation posés par les premiers hommes et que poseront encore les derniers, celui-là est stupide : jamais il ne s'expliquera comment le génie suit les mêmes règles aux plus divers climats et comment l'androgyne grec ressuscita sous la forme de l'ange chrétien.

Descendons aux catacombes, d'où sortira un nouvel art. Orphée en costume phrygien et le jeune David et Daniel, le bon pasteur, sont de jeunes hommes en tunique qui illustreraient exactement un texte d'Hésiode. La chasteté des premiers chrétiens écœurés des mœurs sales des Romains devait fatalement se plaire à cette plastique épurée de l'androgyne, qui signifie dans l'héraldique des idées la croyance à la résurrection, ancienne base des mystères orphiques, émanés eux-mêmes des temples égyptiens.

Le bon Pasteur du Musée de Latran pourrait passer pour un berger hellénique, c'est l'éphèbe, c'est l'androgyne, l'ange que Dieu envoie pour accomplir ses œuvres. La Vierge remplit l'art de son image et le dogme de son rayonnement, mais sa forme se trouve déterminée par ses actes. Elle n'est la Vierge qu'un moment avant le mystère, sitôt après elle est mère. Sans doute les maîtres ont opéré des merveilles sur ce thème. Si beau que soit son aspect, il n'est pas mystérieux : bénie entre toutes les femmes, c'est cependant une femme. L'ange n'a point de sexe, il a celui de ses ailes : étranger à la vie organique, sa bouche ne connaît que le sourire et la parole, il n'a pas d'âge, et, sauf sa subordination, il apparaît plus heureux que les dieux antiques, car il n'a point de passion. Certes, l'artiste rarement a fait le tour de la notion angélique ; il en subit le charme et il l'a reflété de telle sorte que les plus beaux êtres sont forcément des esprits.

Les anges des mosaïques de Ravenne, farouches comme de célestes janissaires, nous les retrouvons tout aussi hiératiques aux côtés de la Vierge de Cimabue.

Avec Giotto, les esprits célestes cessent de ressembler à une garde d'honneur, à une sorte d'escorte divine. Ils atteignent l'apogée de leur signification, au Jugement de l'Orcagna. Fra Angelico les verra plus purs qu'aucun autre, et Signorelli presque masculins, à Orvieto ; avec Benozzo ils chanteront le choral de la chapelle Riccardi, avec Lippi ils orneront le couronnement de la Vierge, avec Botticelli ils conduiront le fils de Tobie, avec Filippino ils délivreront saint Pierre, toujours différents, toujours beaux, toujours androgynes.

L'art italien, à l'instar de l'art grec, a mis tout son effort à réaliser le type juvénile. Quelle liste demesurée celle où on citerait les tableaux illustres où l'ange l'emporte en beauté sur le Christ et la Madone. Depuis Assise jusqu'à Pise, depuis Florence jusqu'à Venise ; et l'abondance des exemples est telle qu'elle décourage l'énumération, surtout si on comprend aussi les anges de la sculpture.

Il est vrai que, dans cet art, nous n'avons pas à nous agenouiller devant l'Italie. Les anges de France égalent, s'ils ne dépassent, ceux qu'a produits le ciseau italien. Nos bas-reliefs sont remplis de figures admirables où l'originalité et le style se combinent, avec une variété incroyable : nos sculpteurs

sont partis, comme ceux d'Italie, du débris romain, du sarcophage chrétien, mais l'époque romane, trop influencée par ces débris, n'atteint pas à la subtilité de Bourges, de Strasbourg et en général de l'Ile-de-France.

Nos sculpteurs du Moyen-Age ne connaissaient ni la théorie de l'androgyne, ni le canon de Polyclète : par la logique du génie ils résolurent le problème de la beauté plastique, comme les Grecs et comme plus tard les Renaissants.

L'ange ne résulte que de la fusion des sexes et cette fusion des formes est commandée par la fusion des attributs.

Sauf saint Michel, plus spécialement capitaine céleste, les autres cœlicoles sont à la fois chevaliers et mandataires; ils combattent, ils consolent; pour les justes ce sont des aînés pleins de tendresse, pour les pervers des gendarmes surnaturels.

Songe-t-on à l'inconvenance qu'il y aurait à ce qu'un jeune homme vînt annoncer à Marie qu'elle va enfanter : et voit-on une vierge dans cet office? Il faut nécessairement que le sexe du messager disparaisse.

Les sonneurs de trompettes d'Orviéto, farouches, et la chevelure crêpelée, presque diaboliques, et les gentils buccinateurs de Fra Angelico ne se ressemblent guère; non plus que les jeunes hommes tourbillonnants en haut du « Jugement dernier » autour des instruments de la passion qu'ils portent avec un vertige de fureur, ne sont pareils aux délicieux éphèbes de Corrège qui entraînent la Vierge dans leur ronde enivrée. Partout l'ange relie le ciel à la terre et l'homme à Dieu; sa radieuse apparition est la seule preuve du paradis, il témoigne de l'au-delà comme l'étoile témoigne du Cosmos, et comme l'étoile il brille, point scintillant dans le mystère. L'androgyne grec, ravi aux sphères éternelles, plane au-dessus de ce monde et remplit la vaste étendue qui sépare le mortel et l'immortel.

Au treizième siècle, la robe se marie à l'armure. La tunique fleurdelysée de saint Louis s'ouvre sur le réseau de mailles. Imaginez un jeune chevalier à peu près imberbe et aux longs cheveux, et voyez l'androgynisme qui en résulte : le Lohengrin du second acte ne donne-t-il pas cette impression ambiguë? Quoique l'art n'ait pas su s'en inspirer encore, l'incomparable Pucelle ne donne-t-elle pas la vision la plus réelle de l'ange; cette vierge qui traverse comme une salamandre

l'horreur des camps, qui séduit, convainc, entraîne le roi, les hommes de guerre, les théologastres et le manant, et mène notre pays au salut par le surnaturel, en projetant sur les imaginations la lumière si pure qu'elle contient?

C'est grand'pitié qu'un Voltaire ait écrit son odieuse rimaille et que cet admirateur de Massillon et de Racine ait été aveugle devant la beauté de la bonne Lorraine, jusqu'à la choisir pour prétexte aux plus grossiers propos : acte de chien qui ne distingue pas la statue de la borne, l'auge à pores du Saint-Graal.

C'est grand étonnement aussi que l'art n'ait fait que des petites filles, paysannes ou actrices, en jupe de laine ou en armure et que cette sublime figure n'ait inspiré que des bronzes pour pendules ou presse-papier. A cela une seule cause, l'ignorance du grand secret plastique. Pour tout le monde Jeanne d'Arc est une femme, quoiqu'elle soit morte à dix-neuf ans, quoique sa vie de héros l'ait amenée à la volonté et à l'action la plus violente. Erreur incroyable. Animiquement Jeanne d'Arc était un ange et physiquement un androgyne.

Il a fallu le culte patriotique pour que le mot de pucelle sortît du domaine égrillard ; le masculin reste parmi les termes légers et badins. Cela tient sans doute à une pudeur de langue qui répugne aux précisions physiques. Cependant le puceau serait un bon synonyme d'androgyne, exprimant l'état floral du corps et la pureté de l'âme.

Cette partie des chansons de geste qu'on appelle les enfances et qui raconte la vocation et les premiers traits des chevaliers exalte le type du gars héroïque. S'il fallait mettre à la scène Aymerillot, ce n'est pas un homme, ni une femme qui pourrait dire :

> Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
> Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.

Cet Aymerillot, qui a la grâce d'une vierge, qui sourit sous de longs cheveux, le lendemain prit Narbonne. Si Parsifal au premier acte n'était pas joué à l'allemande, ce serait un type accompli de l'androgyne. Qui a vu Mme Caron dans Fidelio comprendra l'existence idéale d'un troisième sexe, en n'oubliant pas que cette existence est la plus brève, que c'est moins une espèce qu'un état transitoire, un passage prestigieux

qu'on observe également chez le jeune homme et chez la jeune fille, quand le premier répond à l'épithète poétique et la seconde à la qualification héroïque: car l'androgyne, qui tient tant de place, dans la figuration sacrée, domine encore de sa grâce irrésistible le domaine profane et romanesque.

Notre art du moyen-âge ne s'est pas développé en fresques, comme en Italie, il a illustré les baies des églises et nos primitifs furent des peintres verriers. A moins de fortes jumelles et d'un effort physique,cet immense labeur du vitrail échappe à l'admiration : et c'est là cependant que l'angélologie déroule ses hiérarchies, groupe ses chœurs, danse ses rondes ; et que pullule l'ange musicien, car la musique semble l'art paradisiaque.

Le Chérubin doré ne parle pas, il chante.

Si je ne craignais de me heurter à l'entendement primaire qui s'impose despotiquement au domaine esthétique, j'en appellerais au souvenir de ceux qui entendirent Mustapha et ses émules. Le contralto qu'on a nommé l'hermaphrodite de la voix n'a aucun rapport avec l'accent surnaturel des anciens soprani romains. Ce timbre ne ressemble qu'à lui-même, soupir ou sanglot de vierge et cri de héros : c'est tour à tour Roland défiant Olivier ou la chanson de la belle Aude.

Les questions de qualité ne sont jamais évidentes comme celles de quantité; pour les comprendre il faut une disposition mentale. Les esprits égaux devant l'arithmétique cessent de l'être au domaine subtil de la sensibilité. Malgré que le génie soit un phénomène individuel, certaines familles humaines présentent des potentialités ou des lacunes décisives. Il y a un génie des points cardinaux et un autre des races et rarement l'individu se trouve les contredire. Le mouvement de l'humanité, incontestablement, s'est produit d'Orient en Occident.

L'art du Nord ne s'est jamais élevé jusqu'à la représentation de l'androgyne. On n'en trouve pas trace dans l'œuvre de Dürer, on l'aperçoit à peine chez les flamands : le Saint Jean de Roger Van der Veyen, moins lourd que les autres personnages, n'atteint pas à la beauté. Les Flandres, par miracle de la foi, eurent leurs anges gothiques, aux figures rondes, aux robes trop grandes et trop cassées de plis compliqués et con-

tradictoires à la forme corporelle : des Van Eyck et de Memling aux maîtres rhénans, à Zeitblom comme à Grunewald, la grâce manque à l'art, comme à la race.

L'Extrême Midi n'a jamais songé ni à cet idéal plastique, ni à un autre ; nous voyons, en Espagne, le sentiment pathétique de notre quatorzième siècle exprimé avec les procédés décadents du dix-septième siècle : et la scène de martyre si touchante chez les primitifs français et italiens, devient répugnante avec les puissants procédés réalistes d'un Ribera. A la dernière exposition universelle on a vu des tapisseries mystiques d'un style fort supérieur aux peintures connues de la péninsule. Nous connaissons mal Antonio del Rincon et sa suite. Tardif, puisqu'il resplendit encore trois siècles après l'Italie et la France, le sentiment espagnol se trouve en possession d'un procédé trop positif pour bien rendre le surnaturel : et « la cuisine des anges » ne produit aucun effet parce que les légumes sont trop vrais et les anges trop terrestres. C'est un effet de la foi que cette façon simple de traiter le sacré, mais contradictoire à la beauté. Elle manque totalement aux infantes et en général à toutes les femmes représentées. Il faut une opération d'ordre philosophique pour tirer du modèle une partie systématique, et aucun des maîtres espagnols ne travaille que sous l'impulsion de la sensibilité : cela aboutit à des saints et à des gentilshommes, les uns d'une incroyable extase, les autres d'une étonnante fierté. Le salut et le point d'honneur sont des idéalités morales qui se manifestent par l'expression, plutôt que par les formes : car le saint se développe en émaciant les traits, en les subordonnant à l'âme ; le Greco porte à l'excès ce parti ; et le *puncto d'onore*, Corneille a pu nous le montrer chez un vieillard, Don Diègue. Chaque fois que la recherche porte sur l'impression, elle abandonne la beauté pure.

Sans doute Léonard a fait « la Bataille », a projeté un « Déluge » et sa « Cène » est une tragédie : mais ne s'est-il pas révélé par l'ange du « Baptême » de Verrochio et n'a-t-il pas terminé sa carrière par ce S. Jean-Baptiste du Louvre, androgyne incomparable, plus énigmatique que le grand sphinx? Ce n'est pas le mangeur de sauterelles, mais un ange «très savant», comme dit Baudelaire, qui a pris la peau de chèvre et qui vient nous éblouir de son regard d'une coquetterie surhumaine.

On aime l'androgyne, mais à moins d'être de la race de Méphistophélès, on ne le désire pas, au sens possessif. Le vieux diable prussien ne voit que les reins des cohortes célestes : c'est là sa façon de sentir l'immatérialité : il ravale la beauté du ciel à un frisson de Sodome. En art, ce cuistre est homosexuel et son œil déforme la pure vision en image lascive, conception diabolique, et vile par conséquent.

On dirait qu'il n'y a qu'un poème, qu'un roman et qu'un drame, à voir l'amour remplir, de ses accents, de ses descriptions et de ses cris, toute la littérature. En vain Pascal et Bossuet, nos plus grands écrivains, traitent d'autres matières ; en vain Racine fait son chef-d'œuvre d'une pièce où l'on n'aime point, l'amour reste maître des arts, parce qu'il pose la formule synthétique du bonheur et que ce problème seul passionne la totalité des êtres. Or le type le plus aimable qui soit pour des civilisés, c'est l'androgyne ou l'ange, selon que l'on parle grec ou chrétien. Ce type spiritualise tout, même le bal de l'Opéra, même la lithographie de Gavarni où la Débardeuse semble une gamine, selon Platon.

La femme grasse, un peu lourde, des Vénitiens paraît animale dans les tableaux sacrés, à côté de saint Sébastien au torse roux, à côté de saint Georges armé de toutes pièces. Ce n'est pas quelques exemples qu'il faudrait citer, mais tout l'art italien. La légende de sainte Ursule de Carpaccio met en présence des androgynes et des vierges et l'archer qui tire sur la sainte la dépasse incomparablement en charme physique.

Mantégna, l'admirable maître, dans son tableau du Louvre, où Mars et Vénus assistent à la danse des Muses, a mis son génie dans le Mercure de droite, comme dans la Madone de la Victoire, il a exalté la beauté de son saint Georges ; et sans fin, au parcours des Pinacothèques, on trouverait toujours triomphant en sa beauté, le puceau, l'androgyne, céleste ou terrestre, qui, dans la langue lourde de la philosophie, s'appelle synthèse et qui n'a pas de nom pour l'imagination puisque c'est la formule du mystère des formes vivantes.

Le beau Caloandre du gênois Marini (qu'il ne faut pas confondre avec le cavalier Marini) a pour compagnon d'aventure la princesse Léonide et ce couple est tellement jeune et beau que Caloandre peut se laisser enlever à la place de Léonide et que Léonide peut se substituer à Caloandre. Boileau s'écrie :

Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre.

Il ne l'a pas lu ou n'a rien compris à ce vieux poème byzantin plus ou moins bien rajeuni, mais d'une idéalité auprès de laquelle l'auteur du *Lutrin* semble un dérisoire écrivain : la forme seule sauve la conception : mais la génération qui se plut à cette fable plastique éblouissante en savait plus long que Boileau enfermé dans son goût comme une tortue dans sa carapace. Chevalier de la lune et chevalier du soleil ont perdu leur prestige pour des générations lectrices de *l'Assommoir :* pour ceux qui ne se désaltèrent pas avec du vin bleu l'idée d'une vierge capable de porter le casque et la lance et celle d'un héros qui peut passer pour une princesse, reste la vision la plus belle et la plus pure de l'espèce humaine.

Cette hésitation sur le sexe irrite et scandalise les esprits rudimentaires; ils l'abominent comme un départ de vice, alors qu'elle vaut au contraire pour l'immatérialité qui en résulte.

L'admiration purifie le désir et le transpose en clef mentale : il faut être malade pour sentir érotiquement une œuvre d'art, si elle est belle. Aucun voile ne cache tant la chair que la beauté ; être beau c'est appartenir à un troisième sexe, impassible, intangible. Aux vitrines, vous ne verrez point un antique parmi les petites femmes enchiffonnées; le passant n'a point affaire d'une déesse, mais bien d'une gouge.

Plus un être est beau, plus il s'élève au-dessus des sens qui ne sont pas juges d'une idéalité. Tomber sous le sens a bien son sens littéral, quand il s'agit d'art. Un degré plus élevé s'adresse à l'affectivité et agit pathétiquement ; mais le plus haut point d'action est assurément la spiritualité ou de l'idée pure.

Le dramatisme d'un Michel-Ange, d'un Tintoret, d'un Rembrandt, si intensément qu'il agisse, ne mérite pas la même louange que la calme Joconde qui ne représente rien, mais qui présente un miroir au contemplateur où il découvrira son reflet.

L'androgyne nous transporte hors du temps et du lieu, hors des passions, dans le domaine des Archétypes, le plus haut où atteigne notre pensée.

La zone transcendantale de la spéculation se confond avec le ciel religieux : recherche ou croyance se coudoient pour la

même montée vers la cause, et il n'y a pas loin du vrai philosophe au mystique.

Peut-on se proposer un thème plus élevé que de corporiser l'invisible et livrer aux yeux ce que l'esprit seul aurait vu, sans l'application du génie à trouver les formes de nos idées? Combien de siècles a-t-il fallu pour que la doctrine blasonnée sous les traces du sphinx revêtît sa forme parfaite? L'âme chrétienne s'involuant dans le corps du penthalte d'Olympie, quel subtil assemblage et bien digne de nos méditations, car le triangle de l'expérience historique a l'Egypte et la Grèce pour base et le Christianisme pour sommet.

La Renaissance a vu le banquier Altoviti, Raphaël lui-même, le Léonard de l'atelier du Verrochio, Pic de la Mirandole, beaux comme des anges. Nous n'avons qu'un dessin de Léonard fait par un élève, le maître y paraît vieux : mais Raphaël, que lui manque-t-il pour paraître un ange, voire une madone du Perugin? Et cependant si la faculté créatrice est bien le symptôme masculin par excellence, le jeune homme des *Chambres* du Vatican est aussi fécond et puissant que Michel-Ange. Comparez Raphaël à la Fornarina ou à la dame au voile (probablement la nièce du cardinal Bibiena, que le peintre devait épouser) : comparez-le à sa Psyché de la Farnesine, certes il est plus beau que ses modèles, plus beau que ses personnages, parce qu'il est androgyne. Il a la douceur des traits, le col d'une femme, il séduit au point qu'un Léon X ébloui ne voit plus la transcendance d'un Léonard. Exception sans doute, moins qu'on ne croirait.

Les effigies se font au moment de la consécration d'un homme : nous avons un Sophocle de soixante ans et non l'éphèbe qui dansa nu le péan de Salamine. Tout le monde a connu de jeunes poètes qui, pendant un an ou deux, furent beaux.

L'androgyne est bien la fleur de l'humanité et quelle que soit la noblesse de son fruit, pour l'admirer on choisira toujours cet état incomparable qui termine la croissance sans atteindre la fructification. Au reste, les œuvres témoignent en faveur de la thèse, d'âge en âge, de maître en maître, toute l'histoire de l'art constitue un immense exemple de la constance, souvent inconsciente, des artistes, qui, par la logique

immanente de leur vocation, ont contrepointé ce thème unique, avec une inlassable invention.

Le dix-huitième siècle échappe, ce semble, au reproche de symbolisme : ses allégories superficielles et claires n'illustrent aucun texte et la petite femme prend alors l'importance qu'elle ne perdra plus. Et cependant, comparez les pèlerins aux pèlerines dans « l'Embarquement pour Cythère », comme ils l'emportent sur leurs amoureuses, comme l'indifférent de la Galerie Lacaze surpasse son pendant la petite Musicienne, comme le Gilles s'élève au-dessus des conversations galantes. Ce siècle de grâce et d'inconscience ne se figurerait ni par un philosophe, ni par une caillette et quand on veut nous le montrer, il faut un travesti, parce que le type décisif (paroles de Beaumarchais et musique de Mozart), le type vraiment historique, c'est Chérubin, le page délicieux, le moderne Euphorion, qui périra sur l'échafaud, avec prestance et esprit. En lui mourront non seulement la monarchie et la noblesse, mais le génie aristocratique dont Platon fut le merveilleux théoricien.

A un point de vue synthétique, les arts ne forment qu'un seul ensemble et quoique nous ne possédions pas d'ouvrages donnant la figure de Chérubin, nous en saisissons au théâtre tous les traits, comme la truculence de Robert Macaire contient la prophétie du député et du régime démocratique.

Car il faut entendre qu'il n'y a jamais eu nulle part que trois régimes, en dehors de la monarchie. Aristocratie, Emporocratie et Plutocratie; et le règne du peuple n'est rien que l'avènement de la pièce de cent sous comme hostie nationale. Un état dans lequel on ne peut être pauvre sans déshonneur est perdu pour l'art.

Car il a ses lois, comme la nature; elles agissent à l'insu de l'artiste. Carpeaux n'a jamais su pourquoi son génie de la danse était un androgyne, non plus que Paul Dubois son chanteur florentin; le *Saint Symphorien* d'Ingres est beau comme une femme et l'ange qui lutte avec Jacob et les autres qui fondent sur Héliodore montrent la même voie chez Delacroix. L'androgyne traverse l'œuvre de Gustave Moreau et celle des pré-raphaélites. Chez Rossetti et Burne Jones, par conséquence du traditionnalisme et aussi par la vertu du caractère anglais essentiellement aristocratique, on le trouve.

A l'emploi de ce mot, on conclut à un jugement dédaigneux du peuple : on se trompe. La véritable aristocratie n'a qu'une bête noire, la bourgeoisie : le peuple, dès qu'il peut choisir, a le goût de l'idéal : il n'y a que lui qui se plaise encore aux drames, qui seuls au théâtre manifestent la morale et l'héroïsme. Il a le goût du travesti, forme dernière de l'androgyne, qui survit à la conception sacrée des initiations antiques.

La combinaison de deux termes en produit un troisième, formé des deux premiers : voici la formule ridicule et exacte de la science proprement dite.

L'idéal du corps humain résulte de la fusion de la pucelle et du puceau à leur période florale; voici la formule lumineuse et précise de l'esthétique.

Et l'androgyne est vraiment l'Archétype.

PÉLADAN.

LE CENTENAIRE DE JEAN-JACQUES

A Pierre-Paul Plan.

I

Deux mois avant, on commença à en parler, d'abord à mots couverts, puis moins furtivement; peu à peu le bruit prit du corps, gonfla, se fit rumeur; la rumeur s'étendit, roula de classe en classe; bientôt, elle envahit tout, attroupa tumultueusement les élèves pendant les récréations et ameuta les régents en conciliabules inquiets devant la loge de Boru, le pipelet; enfin, la nouvelle éclata, précise, formelle et désormais indubitable : le Collège de Genève participerait aux fêtes de Jean-Jacques Rousseau.

A la maison, quand j'informai de la chose, tante Bobette s'écria :

— Encore une invention des radicaux !... Qu'est-ce que c'est que ce Jean-Jacques?

Mon père, qui paraissait mieux renseigné, dit :

— C'était un enfant de Genève. Il est allé en France. Il s'est fait catholique ; puis il est redevenu protestant ; puis, il s'est refait catholique. Il a eu des enfants d'une maîtresse.

Tante Bobette leva les bras au ciel, puis les rabattit vivement pour appliquer ses mains sur ses oreilles. Mon père tordait gravement sa moustache.

Quant à moi, bien que je fusse en seconde classique, ayant déjà quatre années de latin et deux de grec, je n'en savais guère plus long. Je n'en savais même pas si long, car j'ignorais totalement ces détails intimes de la vie de ce fameux Jean-Jacques. J'en fus presque aussi abasourdi que tante Bobette. Pour le reste, s'il m'eût été possible de défiler la série des traités de Cicéron ou la nomenclature des hommes illustres de la ville de Rome, je me découvrais parfaitement incapable de désigner par son titre un seul des ouvrages du grand Genevois et bien plus encore d'en soupçonner le contenu. Je

me demandais même si le centenaire qu'on allait fêter était celui de sa mort ou celui de sa naissance.

Autant qu'il m'en souvînt, jamais Bouche-à-Beurre, le maître de français, qui passait des heures à nous exposer les règles du *ne* explétif, n'avait fait allusion à Jean-Jacques Rousseau. Aucun exemple de la grammaire Leclair et Rouzé, si fertile en citations de Corneille, de Racine, de Boileau et de Marmontel, ne s'autorisait de ce nom. C'est tout au plus si dans la chrestomathie Dussaud et Gavard figuraient deux ou trois morceaux de cet écrivain, dont l'un, que l'on nous signalait comme un modèle de style descriptif et que l'on nous avait

fait apprendre par cœur, était un tableau du lever de soleil.

Le voici :

« On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes; à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace..... »

Mais vous n'attendez pas que je vous récite toute la page.

C'est à peu près à quoi, en seconde classique, dans la classe du père B..., dit Socrate, se résumaient nos connaissances sur Jean-Jacques Rousseau : c'était l'homme qui avait décrit le lever du soleil.

De plus, il avait, non loin du quai des Etuves où nous de-

meurions, une rue : la rue Jean-Jacques-Rousseau, et, en amont du pont des Bergues, une île, où quelques hauts peupliers et de vieux ormes balançaient à la bise du lac un feuillage célèbre. Dans cette île, une statue, qui devait être la sienne, assise dans un fauteuil sous lequel s'empilaient des volumes, considérait de son œil de bronze les arches basses du pont du Mont-Blanc, la nappe bleue de la rade et les pentes vertes du coteau de Cologny.

— C'était un philosophe, ajouta mon père.

— Un drôle de philosophe ! articula âprement tante Bobette en se préparant une tartine de drachée, car cela se passait à table, comme toutes nos conversations de famille.

Mon père ne répondit rien et régla sa montre.

— Quel jour est-ce qu'il aura lieu, ce centenaire ?

— Le 2 juillet, tante Bobette.

— Et les élèves des écoles y participeront ?

— A ce qu'il paraît.

— Mon Père ! quelle calamité !

— Voyons, voyons, Bobette, reprit alors mon père en se versant un verre de salvagnin, voyons, Bobette, ne te monte pas la tête.

— Je ne me monte pas la tête, mais tu ne m'empêcheras pas d'être outrée de voir qu'on mêle les élèves des écoles au centenaire d'un homme qui a eu des enfants illégitimes. S'il a vraiment fait des livres qui méritent qu'on en parle, on aurait pu se borner à une cérémonie au Bâtiment Electoral ou à une conférence à l'Aula. Voilà mon avis ! termina-t-elle d'une voix vindicative, tandis qu'une larme de drachée coulait sur son menton gercé.

J'écoutais sans trop comprendre, tout en rinçant de la langue l'intérieur d'un cornet à la crème. Comment, cet homme qui avait décrit le lever du soleil dans la chrestomathie Dussaud et Gavard avait eu des enfants illégitimes ? Qu'est-ce que c'était que d'avoir des enfants illégitimes ? Mystère ! En tout cas, ce devait être assez peu rassurant..

Et je revis le philosophe dans son île, son front bombé, son œil fixe, surveillant, du haut de son piédestal de granit, les évolutions des mouettes autour du pont du Mont-Blanc ou le glissement d'une double voile latine ouvrant ses ciseaux sur le coteau de Cologny.

C'était donc lui !...

Le lendemain, en allant au Collège, je passai par le pont des Bergues. Ce pont prend en face de la rue Winkelried et s'avance en ligne brisée jusqu'à la place du Rhône. Une passerelle joint le sommet de son angle au pentagone de l'île Rousseau. J'avais environ dix minutes que je comptais utiliser en partie à repasser dans ma grammaire Haas, pour la leçon de Socrate, la difficile conjugaison d'un verbe grec. J'allai m'asseoir sur un banc que dominaient les énormes racines d'un orme. Debout sur ses hautes chevilles, une Anglaise, le Bædeker en toile rouge à la main, dégustait le paysage... Ἵστημι, ἵστης, ἵστησι... A ma droite, drapé dans sa toge, le philosophe semblait songeur. Il avait un style aux doigts. Un moineau bougeait sur son épaule. Un petit air vif soufflait du large et l'on entendait le bouillonnement du Rhône dont le courant commençait à se former autour des murs maçonnés de l'île... Ἵσταμεν, ἵστατε, ἱστᾶσι...

— Tell me, boy, is this the famous Riousseau ?

De l'ombrelle, l'Anglaise désignait la statue.

J'aurais peut-être pu lui répondre en grec, — ἵστατον, ἵστατον, — mais assurément pas en anglais. Je fis, du mieux que je pus, sans comprendre au juste ce qu'elle me demandait :

— Yes, milady.

Je crus remarquer qu'elle ne manifestait pas à l'égard du philosophe la même animadversion que tante Bobette. Elle ignorait sans doute que cet homme de bronze avait eu des enfants illégitimes.

Satisfaite, elle reprit l'inspection du paysage. Distrait de non grec, je fis comme elle. Sur la ligne droite du pont du Mont-Blanc, les passants filaient dans les deux sens, entourés des arabesques vives des mouettes. Sur cette base animée, la rade contruisait la géométrie de sa surface bleue, entre ses quais plantés d'arbres, ses jetées et son jardin public. Un beau steamer manœuvrait d'une rive à l'autre, gonflant majestueusement ses tambours sur ses roues à aubes. De place en place, les voilures cédaient à la bise. Au delà des jetées où clignotait, rouge et jaune, un drapeau genevois, le lac scintillait, sous la côte verte, tandis qu'au-dessus des maisons du quai

des Eaux-Vives, le Môle érigeait sa cime comme la pointe d'une pyramide.

Tous trois: l'Anglaise, Rousseau et moi, nous regardions.

On était vraiment bien dans cette île, et j'y aurais volontiers passé ma matinée. Mais les sept coups de sept heures sonnant au temple de la Fusterie, et répercutés au loin par l'écho plus grave de Saint-Pierre, me rappelèrent au grec de Socrate et je dus reprendre mon chemin. Je jetai en passant un regard aux cygnes, qui, le cou dans l'eau et le derrière en l'air, pêchaient leurs insectes dans leurs enclos grillagés. A l'issue du pont, je me retournai ; j'en considérai encore la ligne brisée, le pentagone de l'île en équilibre sur sa passerelle et la ligne droite du pont du Mont-Blanc, au bout de laquelle le beau steamer, accostant le quai en face de l'hôtel de Russie, couronnait d'un chapiteau de fumée légère le fût de sa cheminée noire et ocre. Un cygne s'enleva d'un vol blanc et vint tomber dans le courant du Rhône.

Arrivé dans la cour du Collège, je fus rejoint par mon ami Cachard.

— Eh bien, me dit-il, Pécolas, y vas-tu ?

— Où ça ?

— A Jean-Jacques.

— Il faut bien, puisque le Collège y va.

— Eh bien, moi, mon vieux, me dit-il, j'y vais pas. Ma mère, tu sais, elle veut pas que j'y aille.

— Tu te feras porter malade ?

— Pas besoin, va! Et je serai pas le seul ! Y a d'abord les aristocrates, qu'iront pas.

— Ah! les aristocrates n'iront pas?

— Non, ni Boisseau, ni Fèvre, ni Bourdier, ni Latronche-Pupigny, aucun, quoi! Et les conservateurs non plus n'iront pas. Qu'est-ce qu'il est ton père?

— Il vote avec les conservateurs, dis-je.

— Eh bien, t'iras pas non plus. Ah! ça marchera pas tout droit, leur histoire. Y aura une levée d'opinion. Mon oncle qu'est député, tu sais? Eh bien, y va poser une question en plein Grand Conseil. Y a aussi les pasteurs qui s'en mettent : église nationale, église libre, tous d'accord, Papavert et Babel en tête. Y paraît qu'y vont parler en chaire.

— Et les maîtres ? fis-je.

— Oh ! les maîtres, y sont avec le gouvernement, bien sûr : mais ça les empêche pas de penser ce qu'y pensent !

Il sourit d'un air entendu.

Je demandai alors à Cachard :

— Tu en as lu, toi, du Jean-Jacques ?

— J't'écoute, dit Cachard, en cachette.

Il ouvrit sa serviette de mouton chagriné et en tira mystérieusement un assez fort volume cartonné à l'ancienne, à tranches jaspées. Il me fit voir la page de titre, qui portait ce mot : *Confessions*.

— J'ai chopé ça chez mon oncle, dit-il.

— Eh bien ? questionnai-je intrigué.

— Eh bien, dit Cachard, l'œil émerillonné, eh bien, mon vieux, y a des passages là-dedans... Bref, c'est encore plus dégoûtant que dans la Bible.

La cloche annonçant l'ouverture des classes interrompit ce dialogue. Cachard refourra le livre dans sa serviette et nous nous dirigeâmes du côté de la seconde, où, quelques instants après, nous nous trouvions installés à nos bancs, tandis qu'au milieu d'un murmure grec de conjugaisons hâtivement repassées, Socrate, plus solennel encore que de coutume, avec sa tête barbue de gnome sur son petit corps trapu, faisait doctement son entrée.

Cachard avait raison. Une levée d'opinion se préparait. Elle se manifesta au Collège par des signes non équivoques et qui prirent jour après jour plus d'ampleur. Ce fut Goiset qui, en sa qualité de futur pasteur, assuma, chez nous, le devoir de grouper les hostilités latentes.

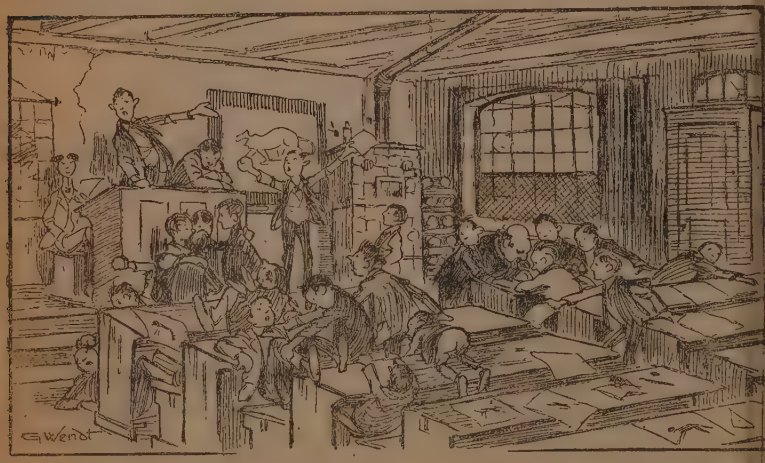
Sous l'œil sévère de Socrate, il n'y avait rien à faire : on était tout au grec, et Goiset le premier, sachant qu'il aurait plus tard à lire le Nouveau Testament dans cette langue. Mais les leçons d'arithmétique, d'allemand et de dessin offraient de bonnes occasions, cette dernière surtout, où, grâce à la prodigieuse incurie du père Pondu, la classe était livrée à la plus complète anarchie.

Lorsqu'il fut avéré, ainsi que Cachard l'avait prévu, que ni Boisseau, ni Fèvre, ni Bourdier, ni Latronche-Pupigny ne figureraient aux fêtes de Rousseau, le prosélytisme de Goiset

qui, toujours en sa qualité de futur pasteur, « grimpionnait », c'est-à-dire courtisait l'aristocratie, ce prosélytisme ne connut plus de bornes. Bien doué pour l'éloquence, notre Jean Bouche-d'Or ne demandait qu'à faire valoir sa parole.

Pendant l'heure de dessin, donc, Goiset, apaisant d'un geste oratoire le charivari ordinaire de la classe, monta sur son pupitre et dit :

— Quels sont les tristes personnages qui osent se réjouir



d'aller encenser celui qu'on appelle Jean-Jacques et qui mériterait bien plutôt, selon moi, le nom de Barrabas?...

— Bravo !... crièrent d'une haleine unanime Boisseau, Bourdier, Fèvre et Latronche-Pupigny, escortés aussitôt d'autres voix bien pensantes.

Cachard, qui, l'œil luisant et la pommette chaude, était plongé dans la lecture des *Confessions*, prit le temps de me souffler :

— Tu vois !...

Goiset continuait ; mais une partie de la classe, celle qui, apparemment, se réjouissait d'aller encenser Barrabas, ne laissait pas d'être récalcitrante. Des cris partaient :

— Espèce d'idoine!

— Petit saint.

— Qu'est-ce qu'il a à débeloter?

— Au lac, le mômier!

C'étaient tous les mécréants, les gogneux, tous les mal tondus de la classe qui donnaient du gosier : Trombert, Plonjon, Machuré, Brisetuile, Zinzin, Chicand, Malpicet, Gougnaud, les deux Pétavin, Gniable et surtout Poilud, le hideux Poilud, l'un des plus déplorables échantillons de la faune collégienne genevoise et que l'on aurait aussi bien pris pour un « pirate » de la rue de la Tour de Boël que pour un élève de la seconde classique ou même que pour le fils du gros marchand de fer de Coutance qu'il était réellement. Tous se soulevaient contre Goiset, brandissant leurs règles à dessin, lançant leurs crayons, leurs gommes, leurs estompes et mâchant leur papier en boulettes qui volaient à travers la salle et allaient s'écraser comme des « fions » contre les murs.

Le vacarme devint tel que le père Pondu lui-même crut devoir s'émouvoir. On vit l'œuf de son crâne surgir du groupe des trois ou quatre élèves dessinateurs, les seuls qui existaient pour lui, et l'on entendit son maigre fausset chevroter entre deux tempêtes :

— Mes petits agneaux, soyez sages, je vous en prie... Je n'entends plus ce que je dis !...

Et le crâne replongea au milieu du petit groupe des dessinateurs, auxquels il exposait les beautés d'un chapiteau corinthien, tandis que Goiset, hors de lui, réprouvant d'un geste d'anathème Poilud et sa bande, glapissait :

— Vous n'êtes que des jeanjacquards !...

Jeanjacquards ! Le terme trouvé par Goiset dans sa colère resta et l'on se divisa bientôt, dans la classe, en jeanjacquards et antijeanjacquards.

Par instinct, par convenance, par sentiment de ce que je me devais à moi-même et de ce que je devais aux miens, ainsi que par considération pour Cachard, dont l'oncle devait poser une question en plein Grand Conseil, beaucoup plus que par admiration pour Goiset, qui ne m'allait qu'à moitié, je me découvris sans grande hésitation une âme d'antijeanjacquard. Tante Bobette était sûrement antijeanjacquarde, forcenée même. Mon père, quoiqu'il ne manifestât pas volontiers ses opinions, en avait cependant assez dit pour montrer qu'il n'était pas jeanjacquard. Je n'aimais pas les aristocrates, mais il faut convenir qu'ils personnifiaient des principes excellents

et que tout ce qu'il y avait de moral et d'honnête dans la ville devait forcément être avec eux. Jean-Jacques pouvait ne pas être, à la rigueur, le dégoûtant personnage que tout jusqu'ici contribuait à me représenter, c'était en tout cas un écrivain dangereux et un homme peu recommandable.

Heureusement qu'il n'y avait qu'une heure de dessin par semaine, sans cela on en fût certainement venu aux mains à l'intérieur de la classe.

Dans la cour et pendant les récréations, l'excitation du champ clos n'existant plus, l'animosité des esprits se détendait avec le sentiment de la liberté. Je dois au respect de la vérité de dire qu'il ne se produisit aucune bataille rangée entre jeanjacquards et antijeanjacquards, et que si un certain nombre de combats singuliers eurent lieu, durant cette période troublée, sur la promenade de la Demi-Lune, cela n'avait rien que d'habituel et il est fort douteux que ces duels à coups de poings et de savates eurent tous Rousseau pour motif.

Cependant, même dans la cour et hors de l'enceinte du Collège, la démarcation subsistait : les jeanjacquards ne jouaient pas avec les antijeanjacquards. De groupes à groupes on se regardait, on s'observait, de la part des jeanjacquards avec une affectation de bravade, de celle des antijeanjacquards avec une nuance marquée de mépris. Les irrésolus et ceux qui ne comprenaient jamais rien à rien formaient un tiers parti; d'abord les plus nombreux, ils finirent peu à peu par s'embrigader. C'était sur eux que s'exerçait naturellement la propagande de Goiset, dont le zèle ne connaissait pas de repos et qui mettait à profit même les récréations.

Toutefois, les jeanjacquards paraissaient l'emporter. L'attrait des fêtes constituait pour eux un gros atout, presque irrésistible pour certaines âmes collégiennes, auxquelles la perspective d'un goûter en plein air, de réjouissances dans la plaine de Planpalais, d'un cortège dans les rues de la ville et de drapeaux claquant à la bise ne laisse pour ainsi dire plus la faculté de penser.

C'est que c'était tentant! On parlait de la grande statue du grand citoyen (une autre que celle de l'île), une statue colossale de quinze pieds de hauteur, en plâtre, due au célèbre sculpteur Salmson, devant laquelle on devait exécuter une grande cantate, *A la Gloire de Rousseau*, due à l'illustre

professeur Kling. On parlait de la retraite aux flambeaux, de l'illumination de la rade, et du splendide feu d'artifice, dont la principale pièce devait représenter le philosophe, tout en feux verts, dans un océan de flammes du Bengale. On parlait enfin, stimulant non négligeable, de la présence de l'Ecole secondaire des jeunes filles, qui devait participer à la fête comme toutes les écoles du canton.

A ces alléchantes perspectives, on avait bien de la peine, en effet, à ne pas se sentir jeanjacquard. Mais, observait Goiset avec juste raison, toutes ces débauches valaient-elles le témoignage d'une bonne conscience?

Quoi qu'il en soit, plus les jours passaient, plus l'inquiétude augmentait. Peu à peu, les familles se prononçaient, et l'on voyait arriver les élèves portant sur la figure des airs de décisions prises et toute la conviction de leur importance. Déjà, on savait qu'en première classique il y avait une forte majorité antijeanjacquarde. La première était la classe la plus aristocratique, parce que beaucoup d'aristocrates, qui suivaient jusque-là un collège privé, venaient y terminer officiellement leurs études secondaires. La première classique était donc antijeanjacquarde. La seconde — notre seconde — paraissait plus douteuse, malgré les efforts de Goiset. Cependant, une belle minorité, une minorité imposante se dessinait. Elle ne pouvait que s'accroître. Deviendrait-elle la majorité? Dans les classes inférieures, où, à mesure qu'on descendait, prédominait l'élément populaire, la lutte se livrait avec des chances diverses ; mais partout le mouvement antijeanjacquard prenait de l'extension. La section commerciale, elle,

était et resterait jeanjacquarde. Mais cela ne tirait pas à conséquence. On savait ce que c'était que les commerciaux, autrement dit les franchiens : des types qui n'apprenaient ni latin, ni grec, et n'étaient destinés qu'à devenir de vulgaires commis de banque ou même de simples « gâpions ».

C'est ainsi que, de la Ville au Collège et du Collège à la Ville, pétrie par mille voix, brassée par d'innombrables commentaires, l'opinion peu à peu se faisait, se malaxait, gonflait. Quand quelques pasteurs eurent pris la parole du haut de la chaire, que l'oncle de Cachard eut fait son interpellation au Grand Conseil et que des salons les plus huppés de la rue des Granges fut descendue sur la ville basse la réprobation des grands Genevois, il ne fut plus permis de douter que l'hostilité jusqu'ici latente des familles ne fût à la veille de se préciser en une manifestation collective imposante.

Le gouvernement lui-même commençait à ne plus se sentir si sûr du terrain. Son désarroi ne tardait pas à se communiquer à la loge de Boru, l'huissier du Collège, où maîtres et régents, avec un empressement inhabituel, tenaient, avant l'ouverture des classes, des conciliabules animés. On les voyait se grouper autour de la haute taille de Tuyau, le principal, et comme la loge de Boru était trop petite pour les contenir tous, il y en avait toujours une douzaine qui bourdonnaient devant la porte, comme des abeilles à l'entrée d'une ruche.

Nous faisions cercle, à distance respectueuse, observant la gymnastique de leurs gestes, cherchant à surprendre la signification de leurs éclats de voix. Les discussions étaient si chaudes que souvent Boru en oubliait de tirer sa cloche et que nous y gagnions quelques minutes de répit.

Il y avait là Leclo, sa barbe jaune, ses tics de pommettes et ses petits yeux gris d'éléphant ; Bouche-à-Beurre, très consulté, parce qu'il était maître de français et se piquait, en conséquence, d'une forte littérature ; Caporal, avec sa tête de bouledogue, farcie de chiffres comme une table de logarithmes ; le vieux Cul-Rouge, mâchonnant d'une dent perplexe son éternel demi-cigare de Vevey ; le maître de chant Carabinier, courtaud, rustique et sa flûte sous le bras ; et jusqu'au poussif Tonneau, d'habitude toujours en retard et qui, pour la circonstance, paraissait avoir recouvré par extraordinaire la notion de l'heure.

Tuyau les dominait tous de sa maigre stature. Long, solennel, interminable, Tuyau laissait tomber du haut de sa mous-

tache blanche des paroles asthmatiques, que notre gnomique Socrate, posé à ses pieds comme une outre, recevait précieusement.

Nous en percevions par instants le lointain clapotis :

— Très ennuyeux... affaire incertaine... parents... collège... prudence... drapeau genevois... politique... pasteurs...

Socrate opinait du chef, les bras arrondis sur le ventre.

Parfois c'était le gros aboi de Caporal qui, mathématique et précis, formulait une équation : « Rousseau... par Genève...

égale France... sur Révolution... » ou le fausset de Carabinier, qui, enseignant la musique chiffrée d'après la méthode de l'auteur du *Devin du Village*, prenait Rousseau pour un mu-

sicien et ne s'expliquait pas pourquoi on faisait tant de tapage autour d'un modeste croque-notes.

Bouche-à-Beurre, lui, pérorait. Il venait de lire tout fraîchement le fameux philosophe, qui, n'étant pas sur les programmes, n'avait pas jusqu'ici requis sa curiosité, et, sans vouloir dissimuler l'admiration que pouvait lui inspirer l'écrivain, il se félicitait hautement de n'avoir jamais prononcé son nom devant les élèves.

Et tandis que Leclo agitait sa barbe jaune et roulait ses petits yeux, que Tonneau soufflait et que Cul-Rouge écoutait Bouche-à-Beurre en tirant sur son demi-cigare, on entendait, à intervalles réguliers, la trituration germanique de Piquant, le maître d'allemand, qui, du pilon de sa tête dure et de son crâne wurtembergeois, broyait :

— Chan-Chagues!... Chan-Chagues!... Ia... dout céla est pien sgapreux!...

II

Tel était l'état des choses, lorsque éclata comme un coup de tonnerre une nouvelle épouvantable. Tout le Collège, et

probablement à peu près tout Genève, car je doute que nos aînés fussent sur ce point, comme sur tant d'autres, beaucoup mieux informés que nous, tout Genève donc, y compris le Collège, fut frappé d'une indicible stupeur à cette effroyable révélation. Quel en fut le divulgateur ? Qui prit sur lui de déchirer publiquement ce dernier voile? Nul ne l'a jamais su. Quoi qu'il en soit, on apprit un beau jour, avec quel frisson d'horreur, on peut se l'imaginer, que l'homme dont on allait célébrer la gloire avait non seulement changé trois fois de religion, non seulement avait écrit des livres immoraux, avait non seulement mené une existence scandaleuse, non seulement avait vécu avec une maîtresse, avait non seulement eu des enfants illégitimes, mais encore que ces malheureux petits êtres, bien innocents, eux, des turpitudes de leur père, il les avait tous mis, oui, tous, les uns après les autres, aux Enfants-Trouvés !.

Lorsque Goiset me raconta cela, je ne voulus pas le croire.

— Je te jure, me dit-il, je te jure, la main sur l'Evangile, que telle est la vérité. D'ailleurs, c'est de l'histoire.

De l'histoire ! c'était de l'histoire !... Et voilà celui que Genève paraissait s'honorer d'avoir vu naître ! voilà celui qu'on

proposait à notre admiration et dont on voulait perpétuer la renommée par la consécration d'une fête nationale ! voilà l'homme qui avait déjà sa rue, son île, son monument, et en l'honneur de qui le célèbre sculpteur Salmson dressait encore, sur la plaine de Plainpalais, une statue haute de quinze mètres ! celui devant lequel allait défiler toute la République, depuis ses plus hauts citoyens jusqu'à ses plus humbles écoliers, au son des cloches, des chœurs et du canon, et dans la magnification d'une apothéose suprême !...

Je n'y comprenais rien. Les notions les plus élémentaires que j'avais reçues au sein de ma famille, au sein de mon collège, au sein de ma ville étaient bouleversées comme par un cataclysme moral sans précédent. On m'eût dit que Dieu était Satan ou que la Création n'avait pas eu lieu en six jours, que je n'en aurais pas été plus remué.

Les jeanjacquards étaient-ils fous ?

Mon émoi, je le constatai tout de suite, ne m'était pas particulier. J'eus la satisfaction de le voir abondamment partagé. On ne rencontrait plus, dans les rues, que des gens effarés ou véhéments, que des visages congestionnés de colère ou pâles d'indignation. Partout, sur la Corraterie, au Molard, dans les Bastions, sous la Treille, à la sortie des temples ou sur le seuil des confiseries, on ne s'abordait que par des :

— C'est infâme !
— Ils en font de belles !
— Nos enfants à cette saturnale !
— Mais, Madame, ce Rousseau était donc un monstre ?
— Je vous dis que c'est une abomination !
— Tout est en cupesse par la ville avec cette histoire !
— On va se marmanger !
— Il faudrait leur rôtir les greubons !
— Ah ! les caïons !
— Tas de couenneux !

Et les têtes se montaient, les chapeaux s'agitaient, les cannes et les ombrelles dansaient, les gants gesticulaient ; on glapissait, on fulminait, on écumait, on n'en revenait pas.

Ce fut presque un soulagement à l'exaspération croissante, lorsqu'on en vit le flot bouillonnant déborder dans la presse. Les journaux religieux, comme il convenait, commencèrent.

Ils dénoncèrent avec éloquence le scandale, flétrirent les idées nouvelles, déplorèrent l'abaissement de la foi. Puis, comme l'efferverscence dépassait de beaucoup les sphères plus strictement pieuses et gagnait tout ce qui, sans autre étiquette, se réclamait de la simple morale, les feuilles politiques, les unes après les autres, sauf celles qui étaient incurablement radicales ou pires, donnèrent à leur tour. La biographie du citoyen de Genève passa de rudes moments entre les mains de ces âpres censeurs.

Et comme si les journaux n'y suffisaient pas, de bons citoyens, n'écoutant que l'impératif de leur devoir, n'hésitèrent pas à dérober à leurs labeurs ou à leurs loisirs de précieux moments et à s'élancer eux aussi, bien que nulle notoriété ou qu'aucune profession publique ne les désignât pour cet effort, dans la lice que leur indiquait le doigt de leur conscience. Tandis que les uns faisaient circuler des adresses de protestation ou organisaient des conférences, d'autres descendaient dans les faubourgs activer de leur présence et de leur parole une saine propagande ou, dans le silence impressionnant de leur cabinet, passaient les nuits à rédiger, d'une plume virulente, d'ardentes brochures.

L'une d'elles eut un grand succès. Elle s'étalait dans tous les kiosques, se criait bruyamment à tous les carrefours. Sur sa couverture jaune, le titre éclatait net et rouge, et j'en vois encore la typographie indignée :

EST-CE POSSIBLE ?

OU JEAN-JACQUES ET LA JEUNESSE

Question posée aux parents

à propos du Centenaire de Rousseau

par un Père de famille

protestant et laïque

Prix : 5 centimes

Que de parents, ainsi interrogés par un des leurs, et que n'avaient pu émouvoir jusqu'ici les objurgations des pasteurs ou le charivari des gazettes, à la lecture de ces pages décisives répondirent énergiquement : Non !

C'est que, plus on y réfléchissait, plus on pesait scrupuleusement le pour et le contre, plus aussi l'on se rendait compte qu'en effet, selon le mot de ce père de famille protestant et laïque, CE N'ÉTAIT PAS POSSIBLE.

Mais, le grand organe genevois, le seul, pourrait-on dire, tant il surpassait les autres en importance et en gravité, celui dont on attendait les sentences avec anxiété et les oracles avec recueillement, *le Journal de Genève* n'avait pas encore parlé.

Sa position n'était pas facile. C'est que si Genève était un verre d'eau où sévissait à cette heure une furieuse tempête, cette tempête s'en irait, avec lui, déferler bien au delà des rives du verre. Elle gronderait sur la Suisse entière et les éclats en seraient portés jusqu'à l'étranger, auquel il ne fallait pourtant pas, par ce spectacle, prêter à crier, ni bien moins encore à rire. Mais s'il se devait d'éviter d'étaler trop publiquement nos discordes, « le Journal » ne pouvait non plus laisser désemparés ses fidèles lecteurs genevois. Leurs lettres affolées lui enjoignaient de s'exprimer. Il s'y décida donc. Il le fit sur un ton digne et mesuré, bien qu'avec toute la fermeté nécessaire. Entre ses lignes pondérées, son public rassuré comprendrait et le gouvernement saurait à quoi s'en tenir.

Nous étions à table, lorsque le numéro arriva. Mon père le déploya comme de coutume, au dessert, en suçant son petit verre de schnick et après avoir ajusté ses lunettes, tandis que tante Bobette, la bouche satisfaite, trempait des biscaumes dans sa tasse de chicorée au lait. Comme de coutume aussi, mon père commença par faire à haute voix la lecture de la liste des morts. Car les événements les plus sensationnels se fussent-ils produits, la guerre eût-elle éclaté, le pape se fût-il converti au protestantisme, la moitié du monde se fût-elle écroulée ou la Confédération suisse eût-elle changé une fois de plus de président, le premier devoir d'un Genevois de la ville de Genève qui ouvre son journal, c'est de déguster posément, de la première ligne à la dernière, la colonne des annonces mortuaires.

Ce rite quotidien une fois accompli, au milieu des incidentes impressionnées de tante Bobette, mon père retourna d'un geste le journal, afin de passer civiquement à la politique. Il tomba aussitôt en arrêt. Son œil s'arrondit, son nez s'immobilisa et il jeta d'une voix tonnante, en abattant son poing sur la nappe de toile cirée :

— Non d'un canard! C'est pas trop tôt !

— Mon Té ! sursauta tante Bobette toute époulaillée, qu'est-ce qu'il y a ?

— Voilà le Journal qui dit son mot !

— Sur ce centenaire ?

— Sur le centenaire !

Tante Bobette, qui était généralement peu curieuse de ce qui se passait en première page du Journal, demanda en trempant un nouveau biscaume :

— Et que dit-il, cet article ?

Mon père prit une gorgée de schnick, toussa largement, assura ses lunettes et se disposa à nous lire le morceau. Mais comme, après en avoir d'abord parcouru silencieusement quelques lignes, il préludait par un : « Bigre ! ça m'a l'air joliment aligné ! » tante Bobette, prise de peur, s'écria :

— Est-ce que Nicolas peut entendre ?

— *Le Journal de Genève !...* Voyons, Bobette, tu es folle !

— C'est qu'avec ce Rousseau, on ne sait jamais !...

Si je pouvais entendre !... J'étais tout oreilles.

Alors, dans notre vieille salle à manger, tandis que les pendules tictaquaient aux murailles, que le soleil faisait jouer les poussières de la fenêtre et qu'en bas coulait le Rhône profondément bleu devant les pilotis des maisons de l'Ile, mon père, l'horloger Ami Pécolas, de sa voix lente où manquaient des notes, nous donna lecture de l'article du *Journal de Genève.*

Dans cette affaire si épineuse du centenaire de Jean-Jacques et si mal conduite jusqu'ici par le gouvernement radical, la question des écoles avait pris le pas sur toutes les autres, observait d'abord, avec un grand sens de la situation, l'organe conservateur.

« Ces enfants, disait-il, ces enfants que l'on va conduire devant la statue du philosophe genevois pour la couronner de fleurs ne savent pas sans doute ce que fut ce Jean-Jacques auquel s'adressent leurs innocents hommages et peut-être n'est-il pas nécessaire qu'ils le sachent... »

— Je t'assure, Ami, que Nicolas ne peut pas entendre ! s'agita tante Bobette.

— Bah ! fit mon père, il est maintenant assez grand pour se faire une opinion.

« Il y a dans cette existence agitée, continuait savamment le Journal, assez de grandeur et de noblesse native pour qu'on

puisse consentir à fermer un instant les yeux sur les faiblesses de l'homme et sur les erreurs de l'écrivain... »

Tante Bobette soupira d'un air résigné.

« Il ne faudrait pourtant pas laisser croire à cette jeune génération que l'homme dont elle va célébrer la fête fut un modèle irréprochable. Ce serait un mensonge indigne de celui qui n'a pas reculé devant les confessions les plus étranges et qui a poussé l'amour de la franchise jusqu'à la brutalité... »

— Mon Té ! mon Té ! gémissait tante Bobette.

« Il n'est pas bon non plus d'accréditer dans ces jeunes têtes l'idée que le génie couvre toutes les fautes et tient lieu de toutes les vertus. »

— Ça, c'est ce qui s'appelle amené ! approuva mon père.

« Cet homme aux passions vives... »

— Je t'en supplie, Ami !

« ... qui fut toute sa vie dominé par les ardeurs de son tempérament... »

— Quelle horreur !

« ... qui se montra si accessible à toutes les séductions... »

— On n'a pas idée !...

« ... qui changea deux fois de religion... »

— Trois fois, on a dit !

— Trois fois, en effet. Le Journal exagère en moins. Enfin, deux fois ou trois fois, c'est toujours beaucoup trop.

« ... cet homme n'était point un sage. »

— C'était un coquin ! éclata tante Bobette.

« Ce sont là les ombres du portrait d'un grand homme. L'existence de ces ombres explique et justifie la résistance que l'idée de consacrer à la mémoire de Rousseau une fête *nationale* a rencontrée chez beaucoup de nos concitoyens. »

— Nous y voilà ! fit mon père. Et maintenant que la cause est entendue, j'espère que Nicolas sera de ceux qui résisteront.

— Certes! fis-je, absolument convaincu.

Cet article du *Journal de Genève*, qui, après une série d'autres considérations non moins éloquentes, concluait en déclarant que l'on pouvait être un excellent Genevois sans éprouver pour cela le besoin de se joindre à la manifestation qui se préparait, produisit, comme bien on pense, un effet considérable.

Il fut lu et relu, cité, colporté, abondamment commenté.

On en loua généralement les termes heureux, qui, sans forcer la note ni se départir d'une parfaite distinction, disaient cependant ce qu'il fallait et allaient droit au but. On le jugea définitif et péremptoire.

— Ah ! ah ! faisait-on, ça va leur couper la chique, à l'Hôtel-de-Ville !

— Il n'y a rien à repiper !

— Qu'ils bisquent ou qu'ils rônent, leur beurre n'en vaudra pas plus cher au marché !

— Ils ont reçu leur poche-l'œil !

— Voilà leur bugne cabolé !

Bref, chacun fut d'accord pour dire :

— Il n'y a plus à barguigner, il va leur falloir trouver autre chose.

Et, en effet, il n'y avait plus à barguigner. Ce qu'on trouva n'était pas très malin, mais encore fallait-il y penser. On s'a-

visa donc, à l'Hôtel-de-Ville, que puisque toute une partie de la population se montrait décidément réfractaire à l'idée de célébrer Jean-Jacques et plus encore à l'audacieux projet de faire participer la jeunesse à l'éclat de ce centenaire déplorable, on s'avisa que ce qu'il y avait de plus sage était de laisser les parents décider eux-mêmes de l'attitude de leur progéniture en cette affaire. Les fêtes n'auraient plus rien d'officiel pour les écoles. Libre serait d'y assister qui voudrait, libre de s'y soustraire qui le jugerait bon. Des ordres furent donnés en conséquence. Il fut enjoint à tous les maîtres, régents, ins-

tituteurs et institutrices des divers établissements scolaires du canton d'avoir à prévenir leurs élèves des nouvelles instructions gouvernementales et de dresser la liste, par appel nominal, de ceux d'entre eux qui auraient reçu de leurs parents la permission d'honorer de leur présence le jubilé du trop illustre enfant de Genève.

Cette heureuse mesure fit beaucoup pour ramener un peu d'apaisement dans les esprits ; et bien que bon nombre des excellents citoyens dont parlait *le Journal de Genève* persistassent à trouver que l'innommable Rousseau était indigne de toute espèce de célébration, on estima assez communément que le côté le plus scandaleux du caractère de ces fêtes était désormais écarté.

— Enfin, dit Goiset, cette honte nous sera épargnée ! Il ne reste plus qu'à espérer que le Collège de Genève et la seconde classique de Socrate seront à la hauteur de leur responsabilité.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

CVI. — Funérailles.

M. DESMAISONS. — Avez-vous du goût pour la crémation ?

M. DELARUE. — Du goût ?...

M. DESM. — Oui. Cela vous agrée-t-il ?

M. DEL. — Mais...

M. DESM. — Enfin que pensez-vous de ce mode de disparaître ?

M. DEL. — Celui-là ou un autre !

M. DESM. — C'est que le choix est restreint. Pensez à le faire.

M. DEL. — Je ne pense jamais à la mort.

M. DESM. — Même en la suivant ?

M. DEL. — Non, on cause de choses variées, on retrouve d'anciens amis. La mort ne me fait penser qu'à la vie.

M. DEL. — Cela engage tout de même à de certaines réflexions.

M. DESM. — Je ne dis pas, mais si brèves.

M. DESM. — Ah! Vous êtes difficile à remuer. Moi, j'aime à me livrer à toute la fureur des émotions présentes. Vous entendez bien que fureur veut dire excès, ou du moins plénitude. Il faut que cela aille aux larmes, ou ce n'est rien. Eh bien, la crémation m'a donné cela.

M. DEL. — Vous me surprenez.

M. DESM. — C'était aux funérailles de Moréas, où vous n'étiez pas.

M. DEL. — En effet.

M. DESM. — Je ne pus entrer, car la foule était grande, dans ce qu'ils appellent, assez vilainement, le four crématoire et, au lieu de regarder ces murs et la porte close, je m'éloignai aux environs. Or, savez-vous ce que je vis, en levant les yeux ? La fumée, une fumée noire... Comprenez-vous ?

M. DEL. — Oui.

M. DESM. — Cette fumée est une des choses émouvantes que j'aie vues dans ma vie. Elle monte vite, en flocons qui se tordent avant de se dissiper dans l'air. Je l'ai regardée longtemps, puis j'ai voulu faire partager mon émotion, une jeune femme s'est approchée et nous avons contemplé ce néant qui s'enroulait autour de rien. Elle me

disait les illusions qui restent attachées au corps qui semble demeurer intact, mais pour si peu de temps, dans la terre et quelle vue cruelle ce serait pour le survivant que cette fumée noire dans le ciel. La fumée, épaisse et lourde d'abord, se fit peu à peu plus légère et plus claire. A ce moment surtout, j'aurais bien pleuré, si j'avais été seul, mais je préférais ne pas être seul.

M. DEL. — Mais on ne voit jamais cela.

M. DESM. — C'est pourtant ce qu'il faut voir. Comme impression, cela est supérieur à la descente au fond du trou, plus funèbre et moins matériel. Mais, comme vous le dites, cela ne se voit jamais, parce que l'organisation de la cérémonie est médiocre. Quel discours vaut cette cheminée d'usine par où sort un peu de fumée! Ce qu'on ne voit pas finit par être vu, et alors on s'aperçoit que c'est ce qu'on ne voyait pas qu'il faut voir. Il en est de même en bien des choses. Cette fumée n'est rien, et elle est tout. Elle est le symbole de notre vie même qui est en soi bien peu de chose et qui doit être tout pour nous, puisqu'elle est unique.

M. DEL. — Vous aussi, vous montez en fumée et en volutes.

M. DESM. — Que voulez-vous, j'ai été ému, donc excité, mais ce que je vous dis là de la vie ne sort pas de l'émotion ; c'est le fond même de toute sagesse sur le monde. La vie est tout cependant qu'elle dure et rien après qu'elle a duré. Je ne trouve rien de beau comme ces morts sans vaines espérances. Quelle poésie profonde dans le néant! Des imbéciles, l'autre jour, parlaient de renaissance du spiritualisme. Cette sucrerie n'est donc pas fondue, on distribue toujours aux hommes des bâtons de sucre de pomme! Après une vie qui n'a peut-être été que singulière, Moréas a donné par sa mort une belle leçon et qui frappera beaucoup d'esprits inaccessibles au raisonnement philosophique. Ferme et conscient jusqu'au bout, il n'a pas été troublé un instant par la vision de l'Hadès et il n'a pas accepté sur sa langue l'obole à Caron qui se donne par les curés sous d'autres espèces. Il savait, lui, que le mot mort est la négation du mot vie, et c'est une grande science. Ensuite l'incinération antique. C'est bien.

M. DEL. — Tout va en se simplifiant, même les funérailles.

M. DESM. — Avec bien des retours de l'ancien culte. Vous savez que les cendres se mettent dans une boîte oblongue que l'on insère dans un trou de colombier, qu'ils appellent *columbarium*, car le latin confère encore aux choses comme une noblesse ; eh bien, ce *columbarium*, qui est un mur divisé en petits carrés, est diapré de couronnes jaunes, de fleurs dans des porte-bouquets, de colombes, de photographies, toute une défroque chrétienne qui n'a changé que de forme et de dimension. D'ailleurs, le *columbarium* n'a l'air que d'un pis-aller économique, puisque les cendres de Moréas ont été déposées au fond d'une tombe, à la mode ancienne.

M. DEL. — Mais on se passe des pompes de l'Eglise.

M. DESM. — Malgré leur beauté, elles ne sont plus à la mode, et je crois bien qu'elles n'émeuvent plus guère les incroyants que j'y ai vus encore sensibles. Le *Dies iræ* est devenu un tonnerre de théâtre. La colère de Dieu ! C'est nous qui sommes en colère contre lui. L'heure est venue non de son tribunal, mais du nôtre, avec notre justice dressée contre son injustice. La vengeance du Dieu vengeur est venue s'agenouiller au pied de notre ironie et c'est à lui maintenant d'écouter nos sarcasmes.

M. DEL. — Je veux bien, quoique cela me laisse dans une profonde indifférence. Pourtant, je trouve que votre crémation...

M. DESM. — Un peu de patience !

M. DEL. — Tant que vous voudrez. Eh bien, cela manque de musique, de grandes orgues.

M. DESM. — Vous croyez donc que l'Eglise distribue son plain-chant et ses orgues au premier croquant venu ! C'est un luxe qui se paie très cher. Avez-vous assisté à un enterrement de pauvre dans une chapelle latérale? Une vieille dame veut plus de cérémonies pour enterrer son chien. On jette la boîte sur un tréteau, à peine recouvert d'un drap pisseux, deux cierges au pétrole brûlent, un curé à tout faire psalmodie d'une voix sourde, lasse, ennuyée, et voilà les pompes de la religion. Ah! le peuple les connaît, allez, ces liturgies bon marché et je serais bien étonné qu'elles lui tiennent beaucoup au cœur. Il faut avoir vu cela pour en ressentir toute l'ignominie. La grande consolatrice a une manière de vous consoler, quand on n'a pas de rentes, qui vous fait d'abord sentir que vous êtes chez elle un intrus.

M. DEL. — Il s'agit de morts. Cela leur est bien égal.

M. DESM. — Mais les vivants, qui ne font qu'un corps avec eux, n'en ressentent pas moins l'injure.

M. DEL. — Vous, vous sentez cela ?

M. DESM. — Pas quand je réfléchis. Savez-vous mon idéal en fait de funérailles? Un fourgon au galop et au bout de la course le four ou la chaux vive ou encore tel mélange chimique. J'ai lu autrefois un article excellent de Paul Adam sur ce sujet et qui vous expédiait les défunts avec célérité. Vraiment, on ne devrait pas s'occuper des morts.

M. DEL. — Je suis bien de votre avis. Cessons donc, s'il vous plaît, cette conversation fâcheuse.

M. DESM. — Je vois bien que vous n'aimez pas les émotions.

M. DEL. — Eh ! cela dépend.

M. DESM. — Vous n'aimez pas les émotions fortes. C'est peut-être sage. Souhaitons-nous l'apoplexie foudroyante et allons nous promener. Ah ! nous ne savons plus goûter la mort, comme un Sénèque,

comme un Pétrone. Sommes-nous assez amollis par le christianisme ! Mais c'est irréparable, peut-être aussi une question de race...

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Marcel Mirtil : *Les Jardins d'Académus;* Lemerre, 3 fr. — Jean-Marc Bernard : *Quelques essais;* Nouvelle librairie nationale. — René Bizet : *Une histoire;* Editions des « Actes des Poètes ». — Francis Latouche : *Sonnets païens;* Londres, Sugle, Hill and Cᵉ. — Jean de Servières : *Aigles, Violettes et Abeilles;* Société des publications littéraires illustrées, 3 fr. 50. — Pierre Tantare : *Les Révoltes;* Edition du « Mousquetaire ».

Les Jardins d'Académus. — M. Marcel Mirtil publiait, il n'y a pas bien longtemps, une curieuse plaquette, *l'Orangerie*, qui aurait pu aussi bien être intitulée « de Weimar à Moret-sur-Loing » ; dans son nouveau livre il erre d'Athènes aux paysages du Valois aimés de Gérard de Nerval ; partout il a vu la vie et la pensée triompher sur les ruines des temples et des dieux ; Zeus et Jahveh sont morts ; mais la curiosité des hommes subsiste après leur disparition et curieux de tout M. Marcel Mirtil, redevenu enfant pour mieux comprendre les contes de Perrault, se plaira tout autant à parcourir les musées et à feuilleter un album de gravures françaises en évoquant les faces pâlies des filles nobles enfermées au couvent et le ventre confortable du bonhomme Chrysale. Cependant, à part une ou deux brèves incursions vers d'autres pays, c'est aux illustres terres méditerranéennes : Grèce, Italie, France, que retournent toujours ses plus fidèles souvenirs ; mais si fort qu'il admire Athènes, Rome ou Florence, il ne se montre vraiment ému que lorsqu'il célèbre l'attrait souverain du sol natal :

C'est l'apparition de formes disparues,
C'est l'amical frisson des souvenirs d'enfant
Dans le calme apaisé d'un midi triomphant,
Entre deux vieux palais au carrefour des rues ;

C'est l'espoir de l'été, c'est un peu d'infini,
C'est le premier rayon qui frappe la prunelle,
C'est la voix des tombeaux puissante et paternelle,
C'est le premier baiser pris en catimini ;

Ta beauté d'aujourd'hui, ta grâce qui n'est plus,
O France, je les aime à l'égal d'une femme ;
J'aime tes bois discrets dans l'ombre qui s'enflamme
Et tes soirs solennels où chante l'Angelus.

M. Marcel Mirtil est un poète délicat, mais un peu froid.

Quelques essais. — Psyché cherchant à travers la forêt d'où vient le chant mystérieux qui prolonge son rêve ne rencontrerait qu'un chèvre-pieds cornu dont les doigts se crispent sur les roseaux

de la flûte; en vain M. Henri de Régnier réhabilita Marsyas, vainqueur d'Apollon, parce que la syrinx du satyre répétait magnifiquement la voix universelle de la nature et de la terre; et quoi qu'en ait dit Henri Heine, qui était un mécréant, le chevalier de Tannhaeuser ne reprit pas sans regret, pour toujours, les chaînes de Vénus, la bonne déesse, plus forte que tous les anathèmes de Rome : lorsqu'il revint du château enchanté, son âme était définitivement empoisonnée par le remords. M. Jean-Marc Bernard, désormais épris de la règle et de la discipline, ne veut plus qu'abominer toutes les hérésies romantiques; il invoque Minerve et la pure raison, puis, doutant qu'elle l'approuve entièrement de continuer à composer, malgré elle, des poèmes qui ne seraient pas parfaits, il fait serment de se taire et de rentrer dans la foule anonyme, écrasé sous les ruines d'un rêve trop vaste : les serments des poètes ne sont pas beaucoup plus valables que ceux des ivrognes; il n'est guère à croire que M. Jean-Marc Bernard doive à l'avenir se plaire uniquement à la satire et travailler à la restauration de toutes les vertus traditionnelles ou proclamées telles par d'étranges prophètes qui regardent seulement vers le passé; les présents essais, si l'on veut bien ne pas se laisser déconcerter par le ton doctoral et péremptoire de certaines strophes, font pressentir un grave et sévère aède que n'annonçait pas l'aimable églogue de *la Mort de Narcisse* et peut-être celui-ci, sans se départir de la fière attitude qu'il a prise, écoutera-t-il plutôt que les voix funèbres des tombeaux les paroles de *la Pleureuse tanagréenne :*

Oublions! oublions les choses qui sont mortes :
Sur les tombeaux il faut fermer de lourdes portes,
Pour que n'en sortent plus les morts inconsolés.

Je veux quitter le deuil de veuve que je porte
Et, puisqu'il est encor d'autres soirs étoilés,
Répandre mes cheveux sur une épaule forte.

Une Histoire. — Les *Vœux* de M. René Bizet ne sont pas d'une outrecuidante ambition; il ne prétend pas

..... chanter
La vie unanime et la beauté
De tous les grands efforts des hommes...

Il se contenterait de redire à M. Francis Jammes, très simplement, ce qu'il a vu dans la ville, dans les campagnes, avec quelque tendresse secrète pour les moins glorieux des objets et des êtres :

..... Je crois
Que les grands mots et les grands cris pour la souffrance
Ne valent pas la plus vieillotte des chansons
Et c'est pourquoi, très simplement, comme le font
Ceux qui disent la paix des champs et des villages

En vers naïfs et colorés comme de belles images
Qui réjouissent l'esprit des bons et grands enfants
Je dirai tout ce qu'aima mon cœur d'adolescent,
Une amie et la ville où j'ai vécu, tout humblement,
Sans phrases comme on en lit dans les livres,
Je dirai la douceur et la douleur de vivre.

Et tandis que des petites filles dansent des rondes près de la pièce d'eau, il songe à la vieille dame qui les regarde et se souvient, à les regarder, de son enfance et de sa jeunesse; et, à travers Paris, il est l'ami des chalands abandonnés, qui ne deviendront jamais des bateaux ivres; il est l'observateur exact des cafés divers où s'échouent des âmes en détresse, exact jusqu'à une grossièreté inattendue et chez lui d'une truculence verbale toute volontaire, assez déplaisante (cf. le second *Café*, p. 29); mais *les Variations sur trois vieux thèmes* et les *Sonnets* sont d'une inspiration toute différente : M. René Bizet ne s'y montre point ennemi de « la littérature »; il saurait aussi bien qu'homme de France transposer des refrains familiers et orner d'étoffes aux plis harmonieux et symétriques d'agréables allégories.

Sonnets païens. — M. Raymond Latouche, dans une lettre adressée au *Mercure de France*, tenait à déclarer que lui et son frère Francis Latouche restaient fidèles, par delà la mort, à leur amitié pour Paul Roba, tué rue Servandoni et de qui la première œuvre, *Au rythme des heures*, fut ici même appréciée avec sympathie. Les trois jeunes gens étaient unis, dit-il, par un amour des lettres poussé jusqu'à la folie : les *Sonnets païens* de M. Francis de Latouche l'attestent; ils viennent de la terre anglaise, où Algernon Charles Swinburne et Oscar Wilde chantèrent des hymnes peu conformistes, d'une passion douloureuse et désespérée; des petites filles aux mollets nus et d'inquiétants éphèbes, au bord des mers laiteuses du Nord, dans Cintra chaude de soleil et humide du ruissellement des cascatelles ou sous les arbres de Quiliez ombrageant des fleurs, Dominique, Joao, Charlie, et ressuscité de l'ombre virgilienne, Alexis, cher à Corydon, promènent nonchalamment la beauté de leurs corps ambigus; malgré l'apparat des mots et le faste un peu lourd des images, les fillettes et les adolescents dissimulent mal déjà la blessure cachée de cœurs qui désirent l'impossible, un amer frisson d'angoisse crispe leurs lèvres affolées; et sur tous pèse le regard d'un très vieux roi qui s'ennuie, sans que rien le puisse distraire de son incurable mélancolie :

Et j'imagine alors, appesanti sur toi,
Le silence effrayant de quelque très vieux roi
Qui te verrait danser ruisselant de lumière.

On aimerait que M. Francis Latouche, qui a reçu le don de poésie,

s'évadât définitivement d'un songe anachronique et maladif, qui ne le hante pas toujours : *Convalescence* et *Evening* ne valent pas moins que *l'Androgyne* ou *la Chanson du Bien Aimé* et ne donnent point prise à la malignité des jugements humains et l'Indolente eut bien raison d'accepter volontiers la caresse d'un Eros point anormal :

La Nuit penche vers toi son odorant visage ;
Tu tressailles soudain au bruit dans les feuillages ;
Car voici que paraît l'adolescent vainqueur.

Et tu t'offres joyeuse au beau chasseur antique,
A l'Eros dédaigneux des flottantes tuniques
Dont une flèche ardente a transpercé ton cœur.

Il ne serait pas autrement fâcheux qu'Alexis à son tour repoussât Iollas et poursuivît sous les saules Amaryllis ou Galathée.

Aigles, violettes et abeilles. A part quelques rares privilégiés, comme M. Maurice Barrès et M. Edouard Drumont, nul n'est honoré d'une dédicace par M. Jean de Servières hormis qu'il soit ou ait été militaire, empereur, roi ou tout au moins comte ou baron d'empire et décoré de la Légion d'honneur ; même la table des matières se présente sous une forme martiale : elle s'appelle « Parade des titres ». Ce n'est pas une lyre que fait vibrer M. Jean de Servières, mais la peau sonore d'un tambour ; l'appréciation de cette musique glorieuse échappe à notre faible entendement ; encore nous semble-t-il que le devoir d'un bon patriote serait de respecter toujours la langue française qui est assez maltraitée en des tercets comme ceux-ci, *Sur le Petit Chapeau offert par Gérôme au Musée de Chantilly :*

Chantilly ! chez Condé Napoléon s'arrête ;
Autrefois l'Institut a vu sa jeune tête
Fixer d'un œil ardent les savants recueillis.

Il ajoute aujourd'hui — par quelle déférence
Au drapeau de Rocroy le chapeau d'Austerlitz,
Rayons du *Nec pluribus impar* de la France.

Les Révoltés.— M. Pierre Tantare vitupère avec une louable indignation les vices et les crimes de son temps ; il en célèbre néanmoins les plus récentes découvertes :

Vole, aéroplane, vole
Parmi les cieux grands ouverts
De la campagne espagnole
Jusqu'aux fjords toujours verts.

Roule, automobile, roule,

. . . . . .

Vogue, grand paquebot, vogue.

Mais ce n'est pas pour enfler le vain orgueil des hommes; c'est à fin de constater une fois de plus que le mal est en eux et qu'ils ne le peuvent fuir même en empruntant les ailes des oiseaux : M. Pierre Tantare est un moraliste qui n'innove guère; il est douteux que ce soit un poète, bien qu'il écrive des lignes d'inégale longueur.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Alia Berzeff : *Tamara*, « Mercure de France », 3.5o. — Marcelle Tinayre *L'Ombre de l'amour*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Resclauze de Bermont : *Le Lien*, Plon, 3.5o. — Jean de Foville : *Eros*, Plon, 3.5o. — André Delcamp : *Princesse de rêve*, Pierre Douville, 3.5o.— Roger-Régis Lamotte : *Mam'selle H. P.*, Ambert, 3.5o. — T. Trilby : *La Petiote*, Monde illustré, 3.5o.— Charles Val : *Petite Perle*, Méricant, 3.5o. — Charles Laurent : *Le Valet de Crillon*, Ollendorff, 3.5o. — Edouard Pontié : *Madelinette*, Ollendorff, 3.5o. — Prosper d'Or, *La Roche Tarpéienne*, Messein, 3.5o. — Léon Frapié : *Contes imprévus*, Librairie universelle, 3.5o.

Tamara, par Alia Berzeff. Nous voici consolées, ô femmes de France ! Nous ne détenons plus le record de l'adultère... au moins dans le roman. Les héroïnes russes sont décidément beaucoup plus fortes que nous... au moins en imaginations dévergondées, et il nous faut renoncer à les suivre sur le terrain glissant du flagrant délit. Tamara, c'est l'âme slave dans toute sa beauté, ou sa hideur, comme on voudra. Chez nous, on appellerait ça une hystérique, mais chez nous il y a un tas de médecins qui, sous prétexte de cas de cliniques, empêchent les gens de danser en rond et surtout d'aimer à tort et à travers. Tamara représente la double face d'une déité bizarre de glace et de feu à volonté; elle peut devenir aussi naturellement une sainte, une martyre, la farouche nihiliste qui tue le préfet de police, un être de renoncement, de dévouement, ou la capricieuse grande dame dont le désordre et l'oisiveté engendrent tous les vices, une jeune bacchante ivre des vins nouveaux de tous les pressoirs. Je crois même que Tamara, certains soirs de déceptions, se met à boire, sans aucune allégorie, le vieux cru qui lui tombe sous la main, *à la cosaque*. Il y a pourtant un médecin russe, dans cette histoire folle, plein de bon sens. Il appelle la maladie de Tamara : *la maladie des seigneurs*, c'est-à-dire le manque d'occupations forcées, maladie jointe à un époux des plus insignifiants. Et Tamara s'ennuie. Les amants successifs n'arrivent pas à la distraire, ni, ce qui est plus grave, à la mater. L'un d'eux la roulera vainement dans un buisson de roses où elle se piquera de tous les côtés sans apaiser le genre d'urticaire morale qui la démange. Elle damnerait son confesseur. Son beau-frère ayant entrepris sa conversion n'a que juste le temps de fuir devant ses tentations infernales. Cette pauvre démente parle d'ailleurs la langue des poètes italiens (ne leur faisons pas de réclame !)

pour se convaincre de ses droits à la volupté. Elle veut vivre d'une façon excessive, parce qu'elle est belle. Sa sœur, la nihiliste, l'autre face de cette figure de slave, veut respirer dans l'opprobre et la misère, autre genre de revendication sociale. Elles ont, ces deux femmes, le sang brûlé par toute une génération d'hommes oisifs, ivres de bon matin, car ils n'eurent jamais soif! Et Tamara tombe folle ou morte en apprenant le supplice de sa sœur, Goïka, qu'on a arrêtée après le meurtre du préfet de police. Ce roman un peu sauvage, trop civilisé par la forme et pas assez par le fond, nous donne à réfléchir au sujet de l'émancipation féminine. Si réellement la liberté entière d'une belle intelligence la conduit aux pires animalités, on ne voit pas bien ce qui sortira du féminisme russe. Tuer le préfet de police n'est que vétille en comparaison d'un état d'adultère permanent. Je pense qu'il faudrait surtout empêcher les femmes ardentes de lire... aussi bien les livres de d'Annunzio que le roman de M$_{me}$ Alia Berzeff, et en unissant ces deux noms, le connu et l'inconnu, je déclare bien haut vouloir faire un compliment à l'un comme à l'autre.

L'Ombre de l'amour, par Marcelle Tinayre. L'auteur étant une personne qui sait ce qu'elle fait en littérature, je m'étonne de l'entendre plaider la cause du grand renoncement catholique : « Vous aimerez les déshérités de ce monde en souvenir de moi. » Est-ce que par hasard M^{me} Tinayre serait proche de l'Académie? Cette Denise, femme forte de l'écriture, si saine, si rurale, si pleine de raison de vivre harmonieusement, semble briser toute sa ligne de conduite pour aboutir à l'échec piteux de la névrose, à son amour maladif pour un malade. A quoi donc servent les belles résolutions des filles bien élevées et comment un corps et un esprit purs peuvent-ils en arriver à préférer la malpropreté à la propreté? Quand donc essayera-t-on de détruire cette idée de pitié qui fait tant de victimes chez les femmes sentimentales? Il ne faut pas s'y tromper ni leurrer les voisins : un amour greffé sur une maladie, né de la charité, n'est jamais qu'une tare. Or l'amour devrait, au contraire, procéder par les plus farouches sélections. Ce n'est pas pour rien que les mâles, dans la nature inférieure, se battent et se disputent la femelle, c'est pour que la loi du plus fort triomphe dans le droit à la reproduction. Cette malheureuse Denise, ayant choisi le plus faible, n'a même pas la consolation de garder un enfant viable. Mais je m'imagine que l'auteur a voulu donner une leçon aux jeunes filles encore tentées par le démon du renoncement, et si elle a voulu son héroïne aussi normale dès le début de l'œuvre, c'est pour mieux démontrer son erreur de la fin et la sévérité du châtiment qui est toute la morale de cette poignante histoire.

Le Lien, par Resclauze de Bermont. Une corde pour se pendre est le divorce chez les gens honnêtes, a dit un juriste dont je ne me

ppelle plus le nom, mais, en revanche, le lien, l'attache éternelle rait une croyance sérieuse dans un monde meilleur où la femme ugirait de se rencontrer entre ses deux maris. Viviane de Landières ssède un époux noceur qui laisse traîner ses lettres. Elle-même isse, paraît-il, traîner son cœur puisqu'elle aime un mondain très mable, seulement très préoccupé des biens terrestres. Viviane ne se nnera une seconde fois qu'en légitime mariage. L'amoureux qui e veut pas s'aliéner les faveurs testamentaires d'une tante million- aire se retire devant la menace d'une relative pauvreté. Alors, se écouvre le grand dévouement d'un ami jusque-là dédaigné qu'on ousera peut-être un jour après la mort, survenue à point, du mari plage. Le roman se tire des griffes de l'adultère et pour cela on lui it le respect malgré sa.... religiosité.

Eros, par Jean de Foville. Petit dieu de marbre qui a l'air de ennuyer ferme dans les jardins de la villa Moriani. Heureusement ue la vie est de plus en plus un voyage et que les automobiles ont triste habitude de se retourner... contre les classes dirigeantes ! loriani, Sandro, pour les dames, ramasse trois voyageurs un jour de endange comme il allait visiter ses vignes. Ecrasées, telles des rappes mûres, deux jeunes personnes tombent sur les bras de Sandro ui ne sait plus à quelle coupe s'enivrer. Cela finit par un joli sacre- ent après avoir passé par une série de petits péchés et des détails ttéraires à souhait.

Princesse de rêve, par André Delcamp. Ce jeune roi, un peu iais, se marie comme un collégien et sa princesse de rêve demande raiment trop à la vie puisqu'elle veut prolonger le temps de la lune e miel même au plein soleil de la couronne. Sa mort est cependant ouchante et on y retrouve le drame tout moderne, encore présent ans toutes les mémoires, où l'on vit sombrer deux héros au lieu d'un our l'exigence de la raison d'état.

Mam'selle H. P., par Roger-Régis-Lamotte. Cette demoiselle, ussi mal élevée qu'un chauffeur et qui vire à gauche tout le temps, iet ses caprices au vent de sa course sans jamais ralentir aux pas- ages dangereux. Considérable avance à l'allumage, beaucoup d'es- ence, la carrosserie la plus soignée, mais n'évite pas la fâcheuse anne du mariage d'argent. Tout finit d'ailleurs sans panache et dans n bon petit traintrain de machine en arrière. Rien ne sert de cou- r...

La Petiote, par T. Trilby. Une jeune mère accouche en passant ans un village. Elle abandonne sa petite fille aux mains des paysans ui l'ont recueillie, puis, un jour, quand la gamine a 18 ans, qu'elle t amoureuse, naturellement, de son frère adoptif, le paysan marin, on vrai père, la réclame. Après un normal chapitre de tribulations,

elle revient au bercail où l'attendent toutes les félicités de l'existenc des humbles.

Petite Perle, par Charles Val. Ce roman est amusant en c sens qu'il est fait d'après une méthode burlesque des plus anciennes M. Saumâtre est toujours de mauvaise humeur, M. Renhnardt, l'éd teur, ne parle jamais qu'en proverbes, le joyeux peintre fait perpé tuellement les farces de rapins, et la femme de lettres est le bourrea de la situation. C'est là un procédé ingénieux qui ne permet pas au lecteurs de s'y tromper. La petite perle est une jeune fille des plu naïves, l'ingénue dans toute la force du terme, laquelle, avant d s'unir au héros poète de cette histoire, dit pas mal de choses risquées bien entendu, sans le savoir.

Le Valet de Crillon, par Charles Laurent. Nous sommes a temps où Henri III revenait de Pologne... ce qui ne nous rajeun pas! Crillon, Bussy d'Amboise, avec leurs valets Blondin et le Noirau font assaut de générosité et de galanterie autour d'une sympathiqu jeune fille qu'on tue plusieurs fois, mais qui revient toujours heure sement à la vie. Et comme ce feuilleton est écrit comme un honnê roman historique, il n'y a rien à y reprendre.

Madelinette, par Edouard Pontié. Complications psychologiqu des plus simples autour d'un cousin âgé qui ne veut pas croire l'amour d'une petite fille et lui préférerait peut-être quelques joli femmes faites... mais tout s'arrange, car la petite fille se déclare, c âge étant généralement sans pitié pour les hommes.

La Roche tarpéienne, par Prosper d'Or. Oh! quelle vilai histoire que *la Souillure!* Elle a peut-être l'excuse de ne pas êt possible.

Contes imprévus, par Léon Frapié. L'auteur possède u imagination diabolique, oui, je dis bien, diabolique (témoin le con de la Joueuse), qui lui fait pardonner tous les petits anges qui s sortent pour notre plus grande édification.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

L'Hystoyre et plaisante chronicque du Petit Jehan de Saintré et de la jeu Dame des Belles Cousines, par Antoine de la Sale, transposée littéralement français moderne avec avertissement et notice, par Louis Haugmard, 1. vol. in- 3.5o, Sansot.—*Les Belles Prières, recueillies et publiées*, par Annie de Pène, 1. v in-18. 3. 5o, Messein. — Albert de Bersaucourt : *Francis Jammes, poète ch tien*, 1. vol. in-16, Falque. — E. Cazes : *Pensées et Maximes pour la Pratiq de la Vie*, 1. vol. in-12, Delagrave. — G. Walch : *Nouvelles Pages Antholo ques*, 1. vol. in-18, 4 fr., H. Le Soudier.

L'Hystoyre et plaisante chronicque du Petit Jeha de Saintré et de la jeune dame des Belles Cous nes, par Antoine de la Sale, est une des œuvres les plus gracieus

u Moyen-Age; c'est aussi le premier roman psychologique de notre ttérature et son épilogue est d'une profonde amertume. Antoine e la Sale est un psychologue et un moraliste digne de La Rochefou-auld; il n'a pas à sa disposition une langue aussi souple et aussi uancée, son vocabulaire est même assez pauvre, mais cependant, omme l'a très bien vu M. Louis Haugmard, qui nous donne une dition transposée en français moderne de ce roman, l'œuvre 'A. de la Sale a déjà des symptômes de modernité appréciables :

Tout ce qui est menées féminines est parfaitement reproduit. Tels états e l'âme sont indiqués d'une touche brève et juste, qui saisit : ainsi la joyeuse détresse » des amoureux qui attendent leur rendez-vous, etc.

Ce petit roman célèbre nous fait vivre à la cour de Charles VI, ux derniers temps de la chevalerie; et on s'est demandé si, dans ces escriptions détaillées des tournois et des divers combats et cérémo-ies des chevaliers, il n'y avait pas un peu de raillerie, et si A. de la ale ne serait pas un discret Cervantès de notre chevalerie expirante. Non, répond M. Haugmard, loin d'avoir bafoué la chevalerie, l'auteur u Jehan de Saintré a voulu « la magnifier, la poétiser avant la mort ». t vraiment dans ce bréviaire du parfait chevalier, on ne devine ucune ironie; le romancier semble même rempli d'admiration pour s fastueux décors qu'il décrit avec complaisance. Le côté didacti-ue de ce petit livre a son intérêt, il nous renseigne sur les mœurs e l'époque, et nous fait assister à toutes les péripéties d'un tournoi. Mais ce qui demeure vivant dans cet ouvrage, c'est le roman psycho-ogique : l'amour de la Dame des Belles Cousines pour le petit aintré : elle fait de lui à la fois son amant et le plus chaleureux hevalier de la Cour. Mais, lors d'une dernière expédition de Saintré, Madame, retirée à la campagne, fait la connaissance d'un Abbé hysiquement robuste et moralement épais qui lui fait oublier son entil chevalier. La page où Saintré, inquiet, au retour de la croi-ade, accourt vers sa dame qui ne le reconnaît pas et se rit de sa eine, est d'une observation admirable.

§

Mme Annie de Pène, qui a déjà recueilli pour nous les plus jolies ttres d'amour, publie aujourd'hui **les Belles Prières**. Elle 'a voulu faire ni un livre de piété ni une œuvre littéraire, mais seu-ment, dit-elle, réunir « les plus belles paroles qu'ait jamais inspi-ées aux hommes le sentiment religieux ». Ce livre est trop modeste our être jugé comme un ouvrage d'érudition : acceptons donc le hoix de Mme de Pène, tel qu'elle nous l'offre, et récitons ces orai-ons ferventes à des dieux mystérieux. Voici, parmi les formules des nciennes religions orientales, une prière à Auromazd, qui fut, me emble-t-il, le modèle de notre *Pater* et de notre *Credo :*

Au nom de Dieu.

Je vous invoque et je célèbre votre grandeur, Auromazd, juste juge éclatant de gloire et de lumière qui savez tout et qui agissez sans cesse seigneur des seigneurs, roi élevé sur tous les rois ; créateur qui donnez aux créatures leur nourriture quotidienne nécessaire ; roi grand et fort qui exis tez dès le commencement ; miséricordieux, libéral, bon, puissant, sage, pur conservateur des êtres ! Monarque juste, que votre règne subsiste san résolution.....

Je me repens devant vous de tous mes péchés et j'y renonce ; je renonc à tout ce que j'ai pensé, ou dit, ou cherché à faire de mal. Ces péchés d pensée, de paroles et d'actions, j'y renonce, je m'en repens. O Dieu, aye pitié de mon corps et de mon âme dans ce monde et dans l'autre !

Avec quelques retouches, cette prière deviendrait tout à fait ortho doxe. Quel chrétien ne consentirait à la réciter le matin, à son réveil ? Les litanies d'Isis sont encore toutes semblables aux litanies de la Vierge Marie :

Mère universelle,
Vierge génératrice,
... Reine des cieux,
Mère de Dieu,
Modèle des Mères.
Beauté céleste,
Mère mystérieuse du monde,
Ame de l'Univers,
Reine de justice.
Miroir de Vérité
Effroi des méchants.

Voici une amusante *prière chinoise à un Dieu domestique*. Le Chinois, en gens pratiques, ne veulent pas prier en vain :

Il y a tant d'années que nous t'adorons ; nous avons brûlé devant ton aute tant de livres d'encens ; nous t'avons fait chaque jour tel nombre de proste nations ; la dépense que nous nous sommes imposée pour te plaire est énorme et cependant ton culte ne nous a pas rendu un sapèque. Sache donc qu nous n'attendons plus rien de toi, et que nous renonçons désormais à te faveurs. Trouve, si tu peux, des adorateurs aussi dévoués ; pour nous, nou allons chercher des divinités plus généreuses. Toutefois, pour nous quitte en bons amis, nous t'adressons un dernier hommage.

Les prières occidentales nous sont plus connues. Mme Annie d Pène en a fait un choix parmi les hymnes orphiques et homériques les œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Théocrite, et D'autres hymnes sont extraits du bréviaire et des auteurs chrétien poètes et prosateurs, de Rutebeuf à Verlaine : Marot, Racine, Co neille, Lamartine, Hugo, Vigny, Baudelaire ; Bossuet, Fénelo Pascal, Chateaubriand, etc. Le livre se termine par la prière de Sa lammbo et la prière sur l'Acropole. Mme de Pène aurait pu joindre

es pages la *Prière pour aller au Paradis avec les ânes*, de Francis ammes, et quelques-unes des *quatorze belles prières*, de ce poète hrétien, comme l'appelle M. Albert de Bersaucourt.

§

M. E. Cazes, inspecteur général de l'Instruction publique, nous lonne un choix de **Pensées et Maximes pour la Pratique de la Vie**. Ce recueil, affirme-t-il dans son introduction, rendra ervice à ceux qui sont persuadés que la vie n'est vraiment bonne que ar la connaissance bien nette et la pratique du devoir. Ce n'est as très gai, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire, sous prétexte l'éducation, de tromper ainsi les jeunes gens, avec des mots vides de ens. Le grand devoir de la vie est d'en extraire le plus de plaisir ossible. L'auteur, de parti-pris, a écarté de ce recueil toute pensée « capable de porter au scepticisme, au découragement, au pessimisme ».

Il a écarté aussi toutes pensées ou maximes capables d'éveiller d'autres passions que les passions calmes, comme l'amitié, le travail, les joies de la famille et du citoyen. Voici, en effet, quelques pensées de nos plus grands hommes d'état qui nous disent les bienfaits du suffrage universel, le devoir électoral et le devoir militaire. D'après les maximes qu'il cite, on devine que M. Cazes voudrait associer les deux idées de guerre et de justice : « la guerre, pour être honorable, doit être défensive », dit Bonald.

Et Fénelon, qui faillit gouverner la France, écrit cette naïveté : « Tout ce qui est pris par conquête est donc pris très injustement et doit être restitué : tout ce qui est pris dans une guerre entreprise sur un mauvais fondement est de même. » Cet honnête homme eût été un bien dangereux premier ministre.

§

En lisant ces **Nouvelles Pages Anthologiques** de poètes contemporains qu'a réunies M. Walch, si on admire la richesse de notre production poétique, on s'aperçoit aussi que les grands poètes sont rares. Parmi ceux qui se trouvent rassemblés ici, il n'en est guère qui retiennent l'attention et dont on puisse avec plaisir relire quelque poème. A part Jean Lorrain, Saint-Pol Roux, Jules Tellier, et quelques autres qui eussent mérité une autre place que dans ces dernières glanes de M. Walch, ces petits poètes ne me semblent avoir qu'une qualité commune, et qui fait l'unité de ce volume : l'ignorance presque complète de leur langue et de leur métier. Il y a là des poèmes entiers que Jean Moréas eût résumés en un vers, et peut-être ne l'eût-il pas fixé. En vérité, il y a plus de vraie poésie dans les *Stances* du Maître que nous venons de perdre que dans ces trois cents volumes que représente cette anthologie. En souvenir

du poète, récitons comme une prière ces vers qu'il aimait à réciter lui-même et qu'il considérait comme des plus parfaits qu'il ait écrits :

Par ce soir pluvieux, es-tu quelque présage,
Un secret avertissement,
O feuille, qui me viens effleurer le visage
Avec ce doux frémissement ?

L'Automne t'a flétrie et voici que tu tombes,
Trop lourde d'une goutte d'eau ;
Tu tombes sur mon front que courbent vers les tombes
Les jours amassés en fardeau.

Ah ! passe avec le vent, mélancolique feuille
Qui donnais ton ombre au jardin !
Le songe où maintenant mon âme se recueille
Ouvre les portes du destin.

J'entends encore, et j'entendrai toujours la voix du poète, accentuant encore la lourdeur de cette goutte d'eau, s'appesantissant sur cette feuille morte et sur son cœur.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Emile Magne : *Le Plaisant Abbé de Boisrobert, fondateur de l'Académie Française, 1595-1663* ; « Société du Mercure de France », 3.50. — Jean Lemoine et André Lichtenberger : *Trois Familiers du Grand Condé* ; Champion, 5 fr. — Théodore Blancard : *Les Mavroyéni, histoire d'Orient de 1700 à nos jours* ; Ernest Leroux, 2 vol. 15 fr.

Le Plaisant abbé de Boisrobert, par Emile Magne. — Avec M. Emile Magne, au moins, il y a cette ressource, c'est que, s'il nous submerge d'érudition, il nous revaut cela : un texte pittoresque nous dédommage de l'appareil documentaire, dédommagement qui n'est point commun, par le temps qui court. En Histoire, M. Magne a rêvé cette entreprise, de fonder un texte qui fût très libre sur des références qui fussent très rigoureuses (nous croyons même qu'il s'astreint à plus de rigueur qu'il ne serait nécessaire), et, grâce à quelque invention du côté du texte, échapper à l'inconvénient de la littérature érudite : l'ennui.

Cette recherche avisée aboutit assez curieusement, avec M. Magne, à des pages d'expression généralement picaresque, il nous semble ; et ceci, non seulement pour la couleur verbale, mais parce qu'en fait les personnages qui s'y silhouettent ont tous, plus ou moins, quelque touche de « coquinerie », en entendant ce mot d'une façon très large et multiple, en y impliquant aussi le malicieux, le matamoresque, l'extravagant, le bizarre, le bachique, le bouffon, le pédant, et aussi le précieux, le galant, sans oublier la paillardise. Dans les galeries

de l'Histoire, M. Magne met ainsi des sûretés d'érudit au service d'un faire impressionniste.

Que cet impressionnisme, dans l'époque où il se complaît et qui comprend la partie « pittoresque » du XVIIe siècle, celle du style Louis XIII, dans cette époque d'où, jadis, Théophile Gautier rapporta une première collection de « Grotesques », corresponde bien exactement, en son expression généralement picaresque, comme nous disons, aux mœurs, aux caractères de ce temps-là, c'est ce que nous ne nous chargerons pas d'élucider. En tous cas, nous aurions des réserves à faire sur le Richelieu de M. Emile Magne. Nous nous souvenons d'un petit ouvrage où un amateur, d'ailleurs assez inexpérimenté, d'érudition piquante, M. Emile Roca, cherchait à nous faire connaître un Richelieu chansonné et digne de l'être. Nous récririons presque, à propos du Richelieu de M. Magne, qui est aussi un Richelieu vu par le petit bout de la lorgnette, les phrases, sans doute un peu bien tragiques, mais après tout de mise à propos d'un homme d'une telle indéniable grandeur, où nous induisit le désir de réduire à leur juste valeur les chansons du petit livre de M. Roca. Certes, le Richelieu qui danse devant Anne d'Autriche en costume de caballero, ou encore le Richelieu à éclipses de caractère qui défaille devant la menace de disgrâce, ou enfin le Richelieu pathologique aux terribles crises nerveuses, qui, surmené probablement de tension cérébrale, devient frénétique et halluciné, se croit un cheval, galope autour de son billard, hennissant, et détachant de furieuses ruades contre les serviteurs accourus : ce névropathe, souvent lamentable, et fauteur de bien d'autres choses ridicules encore, nul ne le nie. Mais il faudrait voir d'où cela venait ; il faudrait, dans le moment où on nous montre cela, ne pas oublier tout à fait l'immense homme d'Etat, et que la constance, le poids formidable des desseins de cet homme d'Etat, c'était parfois plus que la chair n'en pouvait supporter. Puis aussi, c'est très bien de dire : « Inquiet, impatient, chagrin, brutal, autoritaire, c'est un atrabilaire qui veut régner. L'orgueil, l'ambition, l'égoïsme dont il est pétri dirigent en lui des amitiés condescendantes ou des haines sans limites. Protecteur-né des policiers et des espions, il n'utilise pour étouffer les inimitiés qui l'environnent ou les puissances qui l'offusquent que trois procédés efficaces : l'échafaud, l'exil ou l'assassinat. » Mais (en écartant l'accusation d'assassinat, qui n'est pas sérieuse) (1) il faudrait nous montrer aussi quelle meute de carnassiers rôdait sans cesse autour de la curée possible. M. Magne déclarait, au début, s'en tenir, en ce qui concernait Richelieu, à la manière de voir de M. Gabriel Hanotaux

(1) Le prétendu empoisonnement du Cardinal de La Valette est une fable dont on sent toute l'absurdité quand on a lu l'ouvrage de M. de Noailles sur cet ami de Richelieu.

en son grand ouvrage. Il a évidemment oublié ce premier point de vue, qui embrassait un large horizon.

Au reste, pour qu'il le prît ailleurs, le point de vue, et demeurât, en somme, dans le style du livre qu'il lui fallait écrire, il y avait le protagoniste même de ce livre : François Le Metel, sieur de Boisrobert. Celui-ci, qui passa de l'antichambre du Cardinal jusqu'à son cabinet, par la vertu d'un heureux caractère, la grâce de ses louanges rimées et une dextérité admirable à flatter la marotte littéraire du lamentable rimailleur de *Mirame*, ne connut rien, et n'eut rien à connaître, des grands côtés de la vie et de l'esprit de Richelieu. D'ailleurs, rendons cette justice à M. Magne : qui est-ce qui en connut quelque chose, parmi les contemporains du grand homme; nous voulons dire, qui se sentit, à cet égard, une sympathie consciente et raisonnée? La Valette? son adulation était bien subalterne. Mme d'Aiguillon? cette nièce dévouée, jusqu'à l'inceste prétend-on, n'eut rien d'ailleurs d'une Egérie. Le Père Joseph, peut-être? En tous cas, Boisrobert moins que tout autre. Secrétaire littéraire de Richelieu, ce fut là pour lui plutôt une manière d'être dans le secret des petits côtés du grand homme.

Quant à Boisrobert lui-même, cette situation fit de lui dans son temps un personnage énorme. Ce petit avocat de Rouen, venu sans sou ni maille à Paris, où, muni de bonnes recommandations et surtout d' « un penchant instinctif vers la domesticité dorée », il fit ses premières sollicitations dans l'antichambre du Cardinal Du Perron, pour passer de là dans celle de Marie de Médicis, puis enfin dans celle du Cardinal de Richelieu, qui ne l'y laissa pas se morfondre, se trouva, dès qu'il fut devenu le familier de l'Eminentissime, une des puissances du jour. Point de nom qu'on rencontre plus souvent dans la chronique de l'époque. Mais point de nom, en même temps, à qui l'on pût moins attacher, semble-t-il, une idée précise, représentative, pour ce qui est des œuvres. Benserade est déjà beaucoup plus évocateur, à cet égard. Jusqu'ici Boisrobert était resté pour nous une de ces personnalités, vagues quant au talent, mais très en place, très officielles, très influentes, qui paraissent naturellement faites pour l'emploi de grande utilité. En nous montrant par le menu à quoi tenait la large circulation littéraire et mondaine de ce nom d'aimable homme, à la Cour et à la Ville, — ceci, parmi un kaléidoscope d'historiques scènes où se détache le mariage d'Henriette de France et de Charles Ier d'Angleterre, et un défilé pressé de portraits du temps, princes, grands seigneurs, précieuses, auteurs (portraits où M. Magne est passé maître et qu'il accentue généralement dans le sens drôlatique), — le biographe du plaisant abbé de Boisrobert a nettifié littérairement cette figure et relevé en tous sens son mérite. Et il s'est trouvé, du même coup, — M. de Boisrobert, par la triple

prérogative de sa place, de son active bonté et, souligne M. Magne, de son talent, ayant été peu ou prou mêlé à tous les cercles fameux de la capitale, — faire l'histoire, la chronique des mœurs du temps et d'une bonne part de ses affaires.

La moins curieuse de ces affaires ne fut pas la fondation de l'Académie française. M. Magne y donne à Boisrobert le rôle principal, et cela, il faut bien le dire, ne semble pas fait pour jeter un lustre bien grand sur les origines de la Compagnie. Si, par hasard, la légende du Grand Cardinal protecteur éclairé des Lettres et, par pur amour d'elles, les promouvant dans l'Etat à une haute situation, si cette légende durait encore, on ne sait ce qui pourrait en rester après le chapitre très documenté, très bien déduit de M. Magne à ce sujet. La façon dont cet historien présente ici les choses s'autorise (sans parler des références topiques) de l'idée qu'il s'est logiquement faite de la situation de Boisrobert chez Richelieu. Boisrobert, entre autres fonctions de sa charge de secrétaire littéraire, avait à préserver l'Eminentissime des atteintes d'une guerre de plume qui se poursuivait sans répit. Se garer des coups d'un pamphlétaire tel que Mathieu de Morgues, par exemple, n'était point petite affaire. Une Compagnie dûment et officiellement patentée de gens de lettres, que son Eminence, comme dit Chapelain, « connût ses serviteurs », pouvait être très utile. De là l'Académie, à laquelle Richelieu personnellement ne pensait pas trop, jusqu'au jour où l'avisé secrétaire littéraire, soucieux de bien faire son métier et de gagner de grosses abbayes, remontra à son patron quel intérêt celui-ci avait à pouvoir disposer d' « écrivains gagés ». En ce sens, la principale part dans la fondation de l'Académie revient à Boisrobert; bien plus qu'à Valentin Conrart, qui ne fit que fournir le premier local, et qu'à Chapelain, rédacteur des statuts.

Et voilà ce qu'il fit, et ce qu'il devint d'influent, de considérable, cet agréable Boisrobert, pour avoir jadis, au temps difficile des débuts et des rebuffades, nettement signifié son parasitisme au d'abord peu consentant Richelieu, en cette invite directe : « Vous laissez bien manger aux chiens les miettes qui tombent de votre table! Ne vaux-je pas bien un chien? » Contenté des miettes d'abord, il put bientôt en avoir pour sa faim, qui était grosse, reçut des abbayes, collectionna les bénéfices, très aimable homme de Cour et ecclésiastique de fantaisie à Paris, mais solide abbé commendataire en province. Voilà où mène un heureux caractère, l'acceptation des nécessaires portes basses : « Ne vaux-je pas bien un chien ? » Pas plus, mais pas moins. Cette estimation nous suffit pour le moment. Le tout est d'entrer. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que Boisrobert sut parfaitement bien faire oublier la misère de ce statut fondamental, qui est, en somme, le fonds commun des recettes courantes de la cui-

sine humaine. Ce n'était pas un grimaud sordide à la Chapelain. M. Magne vante sa générosité, sa bonté, le sincère contentement qu'il eut à pouvoir soulager, avec l'or cardinalice, tant de confrères malheureux ; et enfin toutes les élégances, morales et extérieures, qu'il sut apporter dans sa situation. Il vante aussi l'écrivain, excellent, assure-t-il, comme auteur de comédies. Souhaitons qu'on y aille voir. On lui savait surtout une réputation de conteur, de diseur de bons mots et de rimeur de circonstance. Mais ceci est de la littérature, et nous n'avons pas à y insister ici. Retenons ce qu'avant tout il y a dans le nouvel ouvrage de M. Emile Magne : une étude de mœurs sur la Société de la première moitié du XVIIe siècle ; un tableau de la Cour et de la Ville, vu des fenêtres du Palais-Cardinal, — du haut de ces fenêtres sévères aux solennelles draperies, et par où, cependant, à notre surprise et à notre amusement, passe le plus souvent un bruit de calembredaines. Le tout, mouvementé, coloré, spirituel, avec, avons-nous dit, quelque accentuation picaresque.

Trois Familiers du Grand Condé, par Jean Lemoine et André Lichtenberger. — S'ils n'eurent pas la célébrité et s'ils ne gardent pas, dans l'histoire des mœurs, l'importance du familier de Richelieu, ces trois familiers du grand Condé, l'Abbé Bourdelot, le Père Talon et le Père Tixier, sont pourtant trois figures à retenir.

Non que, par eux-mêmes, ces personnages, surtout le premier, eussent bien valu la peine d'être tirés de l'oubli. L'Abbé Bourdelot, jadis médecin de Christine de Suède (un diable de tempérament dont avait charge là le maître-myre !) et demeuré médecin fort en vogue, était un homme fort poltron, vaniteux, avec cela intrigant, cupide, usant de tous les moyens pour se pousser, d'ailleurs louable pour son zèle scientifique ; le P. Talon, aumônier des prisons, écrivain hagiographe, prédicateur baroque et controversiste donnant dans le plus terrible galimatias théologique, n'aurait guère rien qui pût tenter l'historien, si ce n'est qu'il entrebâilla aux Jésuites la porte du Grand Condé ; le Père Tixier, enfin, n'offrait pas beaucoup plus que la mine d'un bon bénédictin à l'esprit modéré, qui ne prétendait point réformer les abus du siècle et qui, de fait, « promenait son froc à la toilette de Mme de Montespan », honnête homme au demeurant, et, par ailleurs, témoin à consulter sur la Fronde, pendant laquelle il sauva l'Abbaye de Saint-Denis de la torche des Frondeurs comme de celle des Mazarinistes, et sur la Révocation de l'Edit de Nantes, dont il vit les effets tristement négatifs en Normandie.

Mais leur titre au souvenir de l'Histoire est d'avoir vécu dans la maison du Grand Condé et de s'être trouvés en situation de nous renseigner sur cet intérieur princier. Cela même ne suffirait pas à tirer des limbes un commensal assez subalterne comme l'abbé Bourdelot ;

mais l'histoire du séjour du P. Talon ajoute un curieux chapitre à celle même de la Compagnie de Jésus, dont les lettres du Père nous montrent la main-mise sur le Prince de Condé. D'autre part, le Père Tixier, qui fut mêlé à l'affaire assez mystérieuse de l'internement à Châteauroux de la femme du Grand Condé, nous apporte quelques éclaircissements sur ce côté obscur de l'existence du Prince : il nous donne son témoignage, qui concorde, en les complétant, avec d'autres (notamment avec ceux qu'ont recueillis MM. Octave Homberg et Fernand Jousselin dans leur ouvrage sur *la Femme du Grand Condé*), touchant les raisons sérieuses qu'avait Condé d'être peu satisfait de son épouse, qui, du reste, avait le cerveau dérangé. Rien de curieux et de sûr comme les renseignements des bons Religieux sur les Maisons où ils ont un pied. Ces deux-ci nous font un peu de verre l'hôtel Condé. C'est de quoi se sont avisés, spirituels érudits, MM. Jean Lemoine et André Lichtenberger, qui ont su retrouver la plupart de ces témoignages, avec diverses autres curiosités, dans les archives de Chantilly.

Les Mavroyéni, par Théodore Blancard. — Il faudrait réunir la double compétence, historique et linguistique, de Louis Léger et d'Emile Legrand, relativement aux choses du moderne Orient gréco-turc, pour pouvoir bien apprécier ces deux énormes tomes (en tout deux mille pages in-octavo), où M. Théodore Blancard a donné à la biographie de Nicolas Mavroyéni, hospodar de Valachie, et des personnes de sa descendance, des développements tels que cette biographie est devenue une Histoire d'Orient de 1700 à nos jours.

Ce pourrait bien être, en tous cas, une intéressante Histoire des Grecs Fanariotes. On sait que ces Grecs, issus des Grecs restés à Constantinople après la conquête turque, et appelés « Fanariotes » du nom du quartier qu'ils habitaient (le Phanar, fanal), furent employés par la Porte, qui utilisa leur expérience, leur savoir, leurs richesses. Par la suite, les Grecs Fanariotes s'élevèrent à de hautes situations dans l'empire, jusqu'à fournir des hospadars à la Moldavie et à la Valachie à partir de 1710, lorsque les sultans déléguèrent directement leur pouvoir à ces hospodars.

Les Fanariotes furent ainsi la souche d'une aristocratie qui dure encore. En Nicolas Mavroyéni se trouve le type achevé du Grec Fanariote. Originaire de l'Archipel, il dut à l'appui du Capitan-pacha Dschézaerli-Hassan, son protecteur, d'être nommé prince de Valachie. Il le dut aussi à ses propres mérites, et à une fidélité, envers le Commandeur des Croyants, dont les Fanariotes ne donnèrent pas toujours l'exemple, les Mavrocordato, les Hypsilanti, les Ghika, pour ne nommer que ceux-là, ne s'étant point fait scrupule de passer, au moment décisif, dans le camp russe ou autrichien. Cela n'empêcha

pas, d'ailleurs, Nicolas Mavroyéni d'être mis à mort par le gouvernement turc.

Ses descendants continuèrent néanmoins d'occuper, jusqu'à nos jours, des charges dans l'état ottoman. Ceux mêmes qui ne trouvèrent pas rang officiel ont toujours eu une situation distinguée en Orient. Les 800 pages du tome deuxième leur sont consacrées, ce qui est tout de même excessif pour des principicules gréco-turcs, ou même de simples fonctionnaires. Il y a de nombreuses gravures, en général bonnes et intéressantes. Les documents, employés d'une manière, semble-t-il, pas très critique, surtout dans le tome deuxième, où l'on en produit d'assez oiseux simplement en manière de certificats, d'attestations, pourront être utiles à l'historien des guerres austro-turques et à celui de la Roumanie. Tout l'ouvrage, d'ailleurs, est rempli de choses utiles sur l'Orient chrétien et turc ; et nous souhaitons à M. Théodore Blancard d'avoir les lecteurs avisés que son labeur mérite.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Eugène Fournière : *La Sociocratie*, Giard et Brière, 2 fr. 50. — Henri Chantavoine : *L'Education joyeuse*, Hachette, 3.50. — Dr Louis Fiaux : *L'Intégrité intersexuelle des peuples et les gouvernements*, Alcan, 12 fr. — *Pour la R.P.*, Plon, 0.60 — William Fontalirant : *L'Absurde souverain, étude critique du système électoral actuel*, Giard et Brière, 1 fr. — Parodi : *Traditionalisme et démocratie*, A. Colin, 3.50. — N. Ariès : *Le Sillon et le mouvement démocratique*, Nouvelle librairie nationale, 3.50. — Dr Maurice Boigey : *Ateliers de travaux publics et détenus militaires*, Maloine, 4 fr. — Memento.

Dans la « Collection des doctrines économiques », que M. A. Mater dirige, M. Eugène Fournière nous expose la sienne propre, qui est la **Sociocratie**. Le mot est neuf, la chose est vieille. Poser le principe sociocratique, c'est, paraît-il, « s'orienter vers le gouvernement de la société par elle-même, vers une démocratie libérée de la loi du nombre massif et incompétent, et formée désormais par les associations ». Ce n'est pas trop tôt qu'on s'aperçoive, dans les milieux socialistes intelligents, que la démocratie pure et le socialisme classique sont « insuffisants ». La sociocratie que prône M. Fournière se flatte de remédier à ces insuffisances en remplaçant le gouvernement des partis politiques par celui des associations libres, variées, sérieuses, puissantes, et en substituant à l'ancien idéal « Chambardons d'abord et empiffrons-nous ensuite ! » une vue plus réaliste des choses, une conquête du capital par les producteurs au moyen des associations économiques. Oui, oui ; mais il faudrait plus d'un volume pour apprécier ceci ! Je me borne, puisque M. Fournière est le plus loyal des sociologues et le plus ouvert d'esprit des socialistes, à lui soumettre quelques doutes : Est-il exact que les ouvriers organisés en coopéra-

tives de production pourront un jour éliminer complètement le capitaliste, le directeur d'industrie, l'inventeur ? Ne se substitueront-ils pas plutôt à eux, et alors leur succès ne sera-t-il pas lié à la possession de ces qualités qui font les grands inventeurs et les grands patrons ? Jusqu'ici les coopératives de production, même en France, où l'artisan est pourtant plus habile et plus hardi qu'ailleurs, n'ont donné que des résultats insignifiants. D'ailleurs, quand on va au fond des choses, on voit que le capital et le travail, ces antagonistes opiniâtres et myopes, sont également dans la dépendance du génie scientifique et du génie commercial, celui-ci d'essence inférieure à celui-là, mais exigeant des vues mondiales (voir *le Trust* de Paul Adam) que de maigres et hargneuses coopératives d'ouvriers n'auront jamais. Autre doute : le virus politicien n'empoisonnera-t-il pas ces associations économiques, comme il a infecté la grande société nationale ? Dès qu'il y a élection de représentants, il y a brigue, intrigue, esprit de parti, haine et rancune. La sociocratie de M. Fournière n'arriverait qu'à politicianiser les syndicats, les coopératives et les associations quelconques, d'ailleurs comme l'idée chère à M. Charles Benoist, de faire élire le Sénat par les délégués professionnels ; mieux vaut, certes, les délégués municipaux d'aujourd'hui, qui sont déjà syphilisés. Pour ma part je pense, avec M. Fournière, que le politicianisme c'est l'ennemi, et j'ajoute que le seul moyen de le combattre c'est de réduire la part de l'élection représentative. Non pas que j'aie proposé précisément, comme le dit l'auteur, de tirer au sort les députés ; mais j'ai indiqué bien des points où l'on pourrait recourir à ce mode d'élection qui ne donne pas de mauvais résultats pour le jury ; par exemple pour former dans les grandes villes des comités de quartier de douze membres s'occupant de matières communales précises ; ou pour composer dans la haute administration des commissions ayant quelque autorité ; trois magistrats ou officiers tirés au sort parmi leurs collègues peuvent avoir une opinion personnelle, trois magistrats ou officiers désignés par leurs ministres ne seront que ses porte-paroles. Pourquoi de même, dans les syndicats professionnels, le conseil de direction ne serait-il pas tiré au sort ? Il n'y a que les Patauds qui y perdraient.

§

L'**Education joyeuse**, que nous prône fort sagement M. Henri Chantavoine, a pour sous-titres *En vacances* et *En famille*, ce qui fait vraiment bien regretter l'absence du dernier tiers *Au collège ;* c'est là surtout qu'il importerait que l'éducation ne fût pas morose, et l'excellent professeur qu'est M. Chantavoine aurait pu nous donner ici de précieux conseils. Ce qu'il dit n'est d'ailleurs pas à dédaigner ; il y a tant de gens qui trouvent moyen de rendre odieux à

leurs enfants même le temps des vacances et de leur faire préférer l'internat au séjour familial ! Et pourtant les pères de famille ont à peu près complètement renoncé à l'ancien appareil d'autorité revêche et tyrannique ! Ici, je pense, comme l'auteur, que le véritable respect n'y a rien perdu, et que l'affection et la confiance réciproques y ont fort gagné. Dieu ! comme on devait être mal au foyer d'ancien régime, et comme on comprend les cadets (et parfois les aînés, Mirabeau en était un, si je ne fais erreur) d'avoir fui à tous les diables la maison paternelle. J'oserais même penser que, dans certains cas, quand le fils est timide, par exemple, le père devrait aller jusqu'à la camaraderie, pas jusqu'au compagnonnage d'ailleurs, ce qui aurait du moins cet avantage d'empêcher le grand garçon de cacher sournoisement ses bêtises, ses tristesses et ses affections dans tous les sens du mot, le bobo que l'on soigne est à moitié guéri, a dit je ne sais plus quel grand poète, mettons Ricord.

§

Justement, voici le docteur Louis Fiaux qui, sous le titre **l'Intégrité intersexuelle des peuples et les Gouvernements**, nous conte les travaux de la conférence internationale de Bruxelles pour diminuer la clientèle des successeurs dudit Ricord. Sur le fond même du livre, qui est un plaidoyer en faveur de l'abolition de la police des mœurs, je renvoie à l'article de Saint-Alban à paraître dans un prochain numéro ; on y voit suffisamment combien les statistiques sont contradictoires et combien il est difficile de se faire une opinion sur l'efficacité prophylactique des maisons closes. Admettons avec lui que la faute en soit aux défauts de la surveillance médicale et regrettons amèrement qu'on ait interrompu les liquidations de M. Duez juste au moment où cet excellent philanthrope allait commanditer de 300.000 fr. une maison pourvue de tous les raffinements de la civilisation ! L'argent devait assurément venir de l'ordre solidement réputé des Carmes. Ah ! comme on se rend peu compte des contre-coups des grands événements politiques !

§

L'approche de la période électorale actualise les livres comme le recueil des discours de députés partisans de la représentation proportionnelle, que l'éditeur Plon publie sous le titre **Pour la R. P.**, et l'*étude critique du système électoral actuel* que M. William Fontalirant dénomme irrespectueusement **l'Absurde souverain**. Le premier est fastidieux à lire, comme tous les discours ; l'insuccès de la R. P. était d'ailleurs à prévoir ; elle a pour elle tous les gens intelligents et contre elle tous les imbéciles, son sort était donc réglé d'avance. Quant au système de M. Fontalirant, sorte de R. P. aussi, qui repose sur l'obligation du vote et sur la répartition

préalable des électeurs entre les partis, il soulève une difficulté prohibitive, c'est que les étiquettes ne répondent à rien ; parmi les royalistes, par exemple, il peut y avoir des cléricaux et des anticléricaux, comme parmi les impérialistes des décentralisateurs et des autoritaires. De plus, il y a des étiquettes qui sont irrésistibles pour les moutons de Panurge ; aujourd'hui qui oserait se dire aristocrate et qui oserait ne pas se dire socialiste ? On arrivera alors tout droit aux guerres d'orthodoxie : c'est nous qui sommes les vrais socialistes ! Et de simples philanthropes sentimentaux se trouveront colloqués sectaires du souverain pontife marxiste.

§

Même si l'on osait se dire aristocrate, cela ne prouverait rien du tout. Il faut admirer vraiment les personnes qui, comme M. Parodi, écrivent 300 pages sur **Traditionalisme et démocratie** pour concasser les scepticismes, les hérésies et les schismes de Brunetière, Bourget, Barrès, Vaugeois et Lasserre. Il serait si facile de montrer qu'à la base des théories de ces cinq messieurs il y a un vrai sentiment de démocratie profonde, est-ce que pour un chrétien toutes les âmes humaines ne sont pas rachetées par le même sang divin ? Et qu'au fond des plaidoyers égalitaires de leurs ennemis politiques il y a le plus intraitable et d'ailleurs le plus insupportable des aristocratismes, celui qui tire vanité de diplômes scolaires et voudrait régenter la société comme une classe de potaches. Vraiment, à lire les bavardages prétentieux de tous ces agrégés de philosophie, on finirait par prendre en horreur la démocratie et les démocrates, si heureusement certains messieurs de la maison d'en face ne venaient à leur tour nous chanter les louanges de leur aristocratie, tel M. Ariès qui, dans son livre sur **le Sillon et le mouvement démocratique**, ne fait à M. Marc Sangnier d'autre reproche que de ne pas se jeter à plat ventre quand un monsignor quelconque plisse imperceptiblement la lèvre. Oui, au fond, tout au fond, il serait facile de s'entendre, même entre nietzschéens et tolstoïsants, même entre platonisants et aristotéliciens, mais il faudrait ne pas avoir à compter avec les petites passions humaines, fiels ecclésiastiques, vanités universitaires, rancunes collectives, antipathies personnelles. Laissons cela et contentons-nous de nous demander pourquoi 300 pages de discussions autour de la démocratie politique sont si ennuyeuses, alors que 300 pages de controverses autour de la démocratie religieuse sont si intéressantes, malgré tout...

§

Enfin, voici un livre avec des faits, des chiffres et même des images, de curieux tatouages d'omoplates : **Ateliers de travaux publics et détenus militaires**, de M. Maurice Boigey. Il fait

honneur à la bibliothèque de criminologie dirigée par M. le professeur Lacassagne. Chacun a entendu parler de *Biribi :* travaux forcés effroyables, punitions cruelles, etc. Eh bien, le livre du docteur Boigey nous révèle que, dans les ateliers de travaux publics militaires, on dort 10 et 11 heures, et qu'on travaille si peu que l'oisiveté finit par être fastidieuse et que les détenus demandent à grands cris à aller travailler sur les chantiers du sud algérien ; quant aux faits de sévérité disciplinaire blâmable, l'auteur en cite un seul et par ouï dire : trois condamnés aux fers et laissés sans eau par le surveillant. Il propose à ce sujet que les ateliers dont il s'agit soient ailleurs que dans les pays chauds où le climat est déprimant et détraquant (Madagascar serait, paraît-il, tout à fait indiqué) et il voudrait séparer les détenus pour crimes militaires des criminels de droit commun. Tout cela est approuvable. J'ajoute quelques détails : il y a actuellement trois ateliers (Orléansville, Bougie, Téboursouk) avec, dans chacun, environ 200 détenus, fort tristes spécimens de l'espèce humaine et qui ne valent pas l'abus qu'on en a fait en littérature ; pourtant sur certains points leurs vices sont excusables ; ainsi chez eux l'inversion est un pis-aller, si on en juge par les tatouages d'omoplates dont je parlais et qui représentent tous des têtes de moukères. Les ateliers de travaux publics ne doivent être confondus ni avec les pénitenciers militaires, au nombre de 6, dont 4 en Afrique, où les soldats condamnés de 1 an à 5 ans de prison purgent leur peine, ni *a fortiori* avec les prisons militaires pour condamnés à moins d'un an. Il y a encore, on le sait, les sections d'exclus et les bataillons d'Afrique. Tout à fait à part sont les compagnies de discipline, qui n'ont rien de déshonorant.

Memento. — Dr Emile Reich : *La Vanité allemande* (Germany's swelled head), traduit de l'anglais par Henri Mansvic. Flammarion, 3. 50. Exhortations aux Anglais à se tenir en garde contre les Allemands. Ce livre a fait grand bruit outre-Manche. Par exemple, il n'est pas flatteur pour la vanité française : il paraîtrait que nous ne comptons plus guère en Europe. Voire, voire, comme disait Panurge... — Joseph Dautremer : *L'Empire Japonais et sa vie économique*, Guilmoto, 6. Et la vanité japonaise, qu'en fait-on ? Ce livre, très sérieux, met au point bien des exagérations : il n'y a guère que sous le rapport du courage militaire que ce peuple n'a pas été surfait ; je ne cite qu'un exemple amusant : l'exquise propreté des Japonais n'empêche pas que là-bas la servante n'essuie votre assiette avec le linge qui vient de lui servir pour le vase de nuit. Autre détail un peu à côté, mais à retenir : il paraît que si la clientèle riche abandonne nos beaux paquebots des Messageries maritimes, c'est que l'Etat français les encombre de ses fonctionnaires et militaires ; les « payants » n'aiment pas les « gratuits ». — *Le Revers de la Révolution*, édition du journal russe Golos Pravdy, Saint-Pétersbourg. Bref, mais suggestif article disant que l'insurrection en Russie a été armée aux frais du Japon. Tout est possible ; le Japon n'est pas riche,

mais ce n'aurait pas été de l'argent jeté par les fenêtres. Il y a des fac-imile d'autographes : un achat pour 23.000 livres sterling d'un yacht et le 14.500 fusils. Mais ne tombons pas dans les questions d'expertise d'écritures, nous sommes payés pour savoir ce qu'il en cuit. — Samuel Doczi : *Les Expositions borgnes*, Giard, et Brière. Des commerçants hongrois ont eu à se plaindre d'ingénieux organisateurs de pseudo-expositions, à Madrid notamment (l'escroquerie au Trésor de Barcelone commençait à être usée en effet) et cherchent à prémunir le public contre cette exploitation.—Edouard Bergely : *Bulletin officiel de l'Union internationale contre le duel*, Budapest. La France est représentée dans l'Union par M. Joseph du Bourg, 54, rue de Seine. Il y aurait un moyen très simple de prévenir la presque totalité des duels, ce serait d'en interdire les comptes-rendus. Ne se battraient désormais que ceux qui veulent sérieusement en découdre, c'est-à-dire, neuf fois sur dix, des fous ou des enragés. Les duels pour la galerie, toujours sots, souvent grotesques et parfois dangereux, disparaîtraient.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Genève : son nouveau musée ; ses collections ethnographiques et la nécessité de les centraliser et de les exposer convenablement. — Plombières : les chaînes de mer enfouies et l'utilité de fouilles systématiques.

Pendant un séjour récent de quelques semaines à Genève, j'ai eu la chance de pouvoir examiner deux collections ethnographiques ; je dis bien « la chance », car si l'on veut voir quelque chose à Genève en ce moment, en fait de musées et de collections, on tombe mal. Un citoyen, avare autant que riche de son vivant, avait légué sa fortune, plusieurs millions, je crois, à la ville, qui en a profité pour faire construire un énorme musée, où doivent être centralisées un certain nombre de collections jusque-là réparties entre divers bâtiments. Ce musée présente les défauts du genre ordinaire de bâtisses de cet ordre : une façade prétentieuse, des escaliers intérieurs monumentaux et une répartition des salles qui conviendrait aussi bien à un hôpital, à une caserne, à un petit séminaire, à un hôtel de ville, etc. Il est vraiment curieux de constater comment, pour les musées, la fonction a peu créé l'organe ou, plutôt avec quel entêtement les architectes et les commissions officielles vénèrent la routine.

Si je parle de l'intérieur du nouveau musée genevois, encore vide, ce n'est pas par ouï-dire, mais pour y avoir poursuivi, de salle en salle et d'étage en étage, un concierge duquel je désirais savoir si un coin de la bâtisse serait réservé à l'ethnographie. Je n'ai pas trouvé le concierge, mais j'ai appris d'autre part que l'ethnographie à Genève était regardée comme une quantité négligeable, cependant que les murs s'orneront de croûtes nombreuses et que les vastes espaces du Musée abriteront, à défaut de chefs-d'œuvre, des sculpteurs indigènes, ceux des sculpteurs d'ailleurs.

Si encore Genève ne possédait, en fait d'objets ethnographiques, que des non-valeurs, des « curiosités » rapportées de partout par des Suisses, race vagabonde, il n'y aurait que demi-mal. Mais c'est tout le contraire : par hasard j'ai déniché, au Musée d'Horlogerie, une bonne série d'objets du Haut Nil, région difficile d'accès et dont les civilisations sont mal connues. Il y a là une tente et une centaine d'objets de toute sorte, empilés tant bien que mal, et déparés par des vulgarités égyptologiques, de ces oushebti dont on a déterré déjà quelques centaines de mille. L'amusant, c'est que cette collection semble à peu près ignorée des Genevois mêmes.

Plus connues sont les séries du musée Plantamour, à Mon Repos. L'affable gardien a bien voulu ouvrir les volets à mon intention, car ce musée est fermé tout l'hiver parce qu'on ne peut le chauffer. C'est l'ancienne villa du donateur, lequel se chauffait avec des bûches ; on le voit peint sur toile par une demoiselle, qui tient son pinceau avec son pied ; sa peinture n'en est que plus exacte, et comme le gardien me l'a fait remarquer avec émotion, on pourrait compter les poils de la barbe de ce bon M. Joseph Plantamour, ainsi que les plis de son pantalon.

L'ancienne villa a fait un musée vaille que vaille. Un tas de choses quelconques sont bien vues et des raretés sont dissimulées dans les coins. Remarquables, et dignes d'une place d'honneur, sont quelques pelleteries de l'Amérique du Nord, des os sculptés esquimaux, la belle série de l'Afrique du Sud donnée par des missionnaires et des objets de fouille chinois. Il y a là mieux qu'un cabinet de curiosités, mais le noyau d'une collection d'étude et d'enseignement remarquable. Il est donc honteux, et d'ailleurs maladroit, étant donnée leur valeur commerciale (Berlin donnerait certes une bonne somme pour les séries indiquées), de laisser ces objets hors d'atteinte pour le public et difficiles d'accès pour les savants.

En réunissant la collection du Musée d'Horlogerie à celles de la villa Plantamour, on aurait de quoi faire quelques belles salles. Et dès qu'une exposition convenable serait instituée, le musée ethnographique supposé s'enrichirait vite. Il y a en effet à Genève, chez des particuliers, beaucoup d'objets que leurs possesseurs auraient à cœur de donner ou de prêter à la ville ; on m'a aussi parlé de séries scientifiquement recueillies par des missionnaires, des commerçants de quelques villes de la Suisse romande, qu'on pourrait alors aisément faire venir à Genève.

Bref, ayant autant d'éléments, dont beaucoup de premier ordre, sous la main, il est regrettable que les pouvoirs constitués de la ville et du canton ne s'arrangent pas pour en tirer parti au mieux des intérêts de tous : intérêt scientifique pour les spécialistes, intérêt pédagogique pour les professeurs de géographie et les instituteurs,

intérêt pratique pour les conférenciers sur les races humaines, l'histoire de l'industrie, celle de l'art, etc. Que Genève ici prenne exemple, non sur la France, mais sur l'Allemagne, où les visites des enfants aux musées ethnographiques, sous la conduite des instituteurs et des spécialistes ont été inscrites aux programmes comme obligatoires. Les Suisses ont assez d'intérêts dans toutes les régions du globe pour pouvoir comprendre la portée pratique de l'ethnographie.

§

J'ai reçu de M. le Dr H.-J. Drouet, de Paris, l'intéressante communication suivante, qui se rapporte à un rite très curieux dont j'ai étudié ailleurs diverses formes.

On sait que l'empereur Napoléon III allait chaque année faire une cure à Plombières ; aussi la Compagnie des Eaux voulut-elle développer l'importance de cette station. Elle décida donc d'entreprendre des travaux dans la zone d'émergence des sources afin d'améliorer les conditions de captage et d'augmenter le débit : c'était pendant une des dernières années de l'empire.

On creusa d'abord une tranchée assez longue et profonde de plusieurs mètres, puis des tranchées secondaires partant de la première et rayonnant autour d'elle. Mais quelle ne fut pas la surprise des ouvriers lorsqu'ils tombèrent dans l'une de ces tranchées sur un *amas énorme de chaînes en fer*, amas qui eût constitué, paraît-il, la charge d'une dizaine de tombereaux, c'est-à-dire pesant plusieurs tonnes. Ces chaînes étaient fort grosses et *nul autre objet en fer* ne se rencontra à côté d'elles.

L'entrepreneur des travaux (1) signala aussitôt la découverte aux ingénieurs : et il y eut un bel émoi parmi eux. Aussi bien, pour couper court aux bavardages plus ou moins bienveillants qui ne pouvaient manquer de se produire au détriment de la réputation des eaux de Plombières, la Compagnie renonça à pousser plus loin les travaux, les tranchées furent comblées en l'espace d'une nuit, et on recouvrit les chaînes de fer laissées à leur place. Puis on recommanda la discrétion aux ouvriers et le silence se fit sur l'incident.

Le fait même de la trouvaille de chaînes en fer n'étant pas niable, quelle explication acceptable peut-on en donner?

Il n'y a pas lieu de prendre au sérieux l'opinion saugrenue qui prétendait que l'enfouissement de cette masse métallique est la preuve d'une supercherie destinée à charger les eaux de Plombières de traces d'oxyde de fer qu'elles contiennent en effet : car pourquoi n'aurait-on enfoui que des chaînes et pas un seul autre objet en fer? L'idée de chaîne semble donc bien être ici caractéristique.

Autre point : ces chaînes mises bout à bout devaient présenter une longueur assez grande, vu le gros amoncellement qu'elles faisaient.

Dans son 1er volume de « Religions, mœurs et légendes », M. Van Gen-

(1) Celui-ci, mort actuellement, était le beau-père d'un grand industriel de la région parisienne, M. Jougla. C'est ce dernier qui m'a rapporté le fait, très peu connu, même dans la région de Plombières.

nep, le savant ethnographe a publié un article au sujet des *ceintures de l'église*, article qui pourrait bien permettre d'élucider le problème. Il cite des faits, recueillis par Andree, concernant les dédicaces d'objets et de chaînes en fer dans certaines églises du Tyrol, de la Bavière, de la Carniole de la Carinthie, de la Styrie, du Wurtemberg (or les Vosges ne sont pas bien loin de ce dernier pays). Il rappelle aussi que M. Sebillot a cité dans le pays de Guingamp, des églises « ceinturées » par un rat de cave et que Goudard a vu certaines populations catholiques du Liban, lors d'une calamité quelconque, fabriquer avec des tissus une immense torsade et la fixer à mi-hauteur tout autour de l'église *pour lier le mal*.

En France, en Allemagne, comme en Syrie, Van Gennep reconnaît dans ces pratiques un véritable *rite collectif*, soit de familles, de villages, soit d'associations, de confréries, rite dont le point de départ, situé dans une haute antiquité, est l'idée de lier un mal ou encore l'église et ses habitants sacrés.

A Plombières, ces chaînes sont-elles le vestige palpable d'un rite analogue : entouraient-elles une église située sur l'emplacement des sources auprès desquelles les malades joignaient les pratiques religieuses à celles du traitement thermal ? la chapelle ayant disparu, les chaînes auraient été enfouies près de l'endroit où elles avaient été dédiées. Peut-être. En tous cas, il faut noter que, dans certaines campagnes françaises, le port continu d'une chaînette en fer autour de la partie malade est recommandé à ceux qui souffrent de douleurs rhumatismales ou de troubles circulatoires d'origine veineuse : or, à Plombières, on soigne les rhumatismes.

La présence de ces chaînes remonte peut-être aussi à une époque préchrétienne : il faudrait alors y voir une offrande à une divinité des eaux dont le culte se perdrait, à l'origine, dans la nuit des temps préhistoriques.

De toutes manières, et quelle que soit l'interprétation qu'il convienne d'admettre, il serait fort intéressant de faire entreprendre des fouilles systématiques à Plombières. La Compagnie des Eaux ne pourrait en somme qu'y gagner et je rappelle que les fouilles entreprises à Saint-Moritz et en diverses villes d'eaux ont contribué, par l'intérêt de curiosité générale éveillé grâce à des découvertes inattendues, à augmenter l'affluence des baigneurs.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

F. de Fossa : *Le Château historique de Vincennes*, H. Daragon, 2 vol., 50 fr. — Baron et baronne Conrad de Meyendorff : *L'Empire du Soleil*, Hachette, 15 fr. — Achille Segard : *La Sicile*, Plon, 3 fr. 50. — Anonyme : *Peary contre Cook*, édit. Nilsson, 1 fr. 25. — Octave Beauchamp : *L'Ile-de-France*, Collection du « Tour de France », 14, rue du Bac d'Asnières, Clichy, 35 fr.

Sur le **Château historique de Vincennes**, — dont le donjon garde une silhouette familière à tous les Parisiens qui s'égarent assez facilement de ce côté dans leurs promenades du dimanche — M. de Fossa a donné un ouvrage soigneusement documenté, illustré

de plans et de gravures nombreuses, et qui est certainement le travail le plus complet sur le sujet qui ait été publié jusqu'alors. — L'histoire de Vincennes, pourrait-on dire, nous reporte à Jules César, — ou à peu près, — mais le plus ancien édifice bâti à l'emplacement du château actuel paraît avoir été l'œuvre de saint Louis, — toutefois qu'il y ait eu là, bien antérieurement, des constructions, sans doute un rendez-vous de chasse et divers bâtiments pouvant remonter à Philippe-Auguste ou même à Louis VII, — soit au XII^e siècle. Avec les besoins de sa cour fastueuse, Louis IX, toujours est-il, fit abattre l'ancien manoir et en éleva un nouveau qui posséda deux chapelles, — l'une dédiée à saint Martin et qui ne disparut que vers 1552 ; les derniers vestiges du manoir de saint Louis ne furent du reste sacrifiés que dans les travaux de 1808 ; de Louis XI à la Révolution, ils avaient été utilisés pour servir de communs ou même d'habitation aux membres du chapitre; un plan de Le Vau (1654), que reproduit l'ouvrage de M. de Fossa, indique quel était à ce moment l'état des anciennes constructions qui subsistaient : — au N. E. de la grande cour actuelle, des tours rondes, des bâtiments irréguliers, un donjon carré, etc... Le château que nous connaissons fut commencé par Philippe VI, qui éleva en partie le donjon, et terminé par Charles V (1373) ; en même temps, on avait réparé le manoir de saint Louis qui se trouvait englobé dans la masse des constructions nouvelles. On sait que le Roi habitait volontiers le donjon de Vincennes, dont M. de Fossa décrit, d'après les documents, la décoration fastueuse d'alors. Jusqu'à Louis XIV et avec des vicissitudes diverses, Vincennes servit d'ailleurs de résidence royale aux portes de Paris ; il ne fut définitivement abandonné qu'en 1668 et lors de la création de Versailles. — Quant au village qui en porta le nom, il s'appela d'abord La Pissotte ; il ne fut érigé en paroisse qu'en 1667. — C'est à Vincennes que moururent Charles IX et plus tard le Cardinal Mazarin ; c'est là qu'eurent lieu les fêtes du mariage de Marie-Thérèse d'Espagne, et que se déroula le roman de Louise de La Vallière. — Le donjon avait été depuis longtemps utilisé comme prison et la liste de tous ceux y furent détenus depuis l'époque de Louis XI serait interminable. Mais la grande page de l'histoire de Vincennes est la défense de 1814, organisée par le général Daumesnil; les Alliés, qui occupaient Paris, n'osèrent pas dépasser cette tourelle de Saint-Mandé qu'une municipalité imbécile vient de faire abattre sous des prétextes d'alignement, et qui était un dernier souvenir du couvent des Minimes. — A ce moment déjà, le château de Vincennes avait été très transformé ; il avait abrité, aux derniers temps de l'ancien régime, une fabrique de porcelaine, une école militaire ; sous Louis XVI, on avait installé dans le donjon une boulangerie et une manufacture de plaquettes de fusil ; des parti-

culiers s'étaient installés dans le manoir de Charles V et leurs logements formaient dans la cour et les bâtiments du Grand Siècle « une espèce de petite ville de province » ; les fossés avaient été transformés en jardins ; les glacis furent utilisés comme potagers. La Révolution survint, et le château servit de prison ; la chapelle vit s'installer un club ; le donjon fut saccagé ; on mit dans les constructions « des femmes de mauvaise vie ». L'Empire reprit enfin le vieux fort qui servit d'arsenal ; mais il en rasa les tours à mi-hauteur sauf le donjon et la Tour du village, qui sert d'entrée et demeura à peu près intacte. — Il n'est pas inutile de rappeler que c'est dans les fossés de Vincennes qu'on fusilla le 21 mars 1804 le duc d'Enghien, car la chapelle du château conserve dans une petite pièce annexe le monument monstrueux que lui éleva Louis XVIII. Comme la chapelle expiatoire du Boulevard Haussman, ou la grande salle de l'archevêché de Reims, dont la restauration est de la même époque, ce monument mérite de demeurer ; c'est le témoignage du mauvais goût du temps.

La chapelle de Vincennes, commencée en 1379 et qui ne fut terminée que sous Henri II (1537), contient de très curieux vitraux, attribués par plusieurs à Jean Cousin, mais qui, malheureusement, ont été très abîmés, et trop restaurés. C'est là que se tenaient les assemblées de l'ordre de Saint Michel depuis 1555; en 1728, on les transféra aux Cordeliers de Paris et le chapitre fut supprimé définitivement en 1784. Dévastée à la Révolution, cette chapelle possédait autrefois une flèche qui a été détruite (au XVII^e^ siècle dit une première fois M. de Fossa (p. 305, note 2) et plus loin, sous Napoléon I^er^ (p. 325). — Il y a plusieurs exemples de ces contradictions de dates dans l'ouvrage qui pourrait avantageusement être revu pour une prochaine édition. — Mais en racontant l'histoire de la forteresse et, entre temps, de ses prisonniers, l'auteur a surtout essayé d'en donner une restitution à l'époque féodale et les indications qu'il fournit à ce propos sont infiniment précieuses. Les chapitres du tome deuxième se rapportant au donjon, — qui possédait des communications secrètes entres les étages, et dans la cour une chapelle de l'ordre de Jérusalem depuis longtemps détruite ; ceux qui parlent des bâtiments du Roi et de la Reine, dont la décoration a été saccagée avec le temps, et chose pire restaurée en partie à l'époque de Louis-Philippe ; des diverses tours de l'enceinte et de la légende des souterrains qui reliaient autrefois, dit-on, le château et la Bastille, sont surtout d'une lecture attachante.

C'est en somme un véritable monument qu'a élevé M. de Fossa au *château historique de Vincennes.* On me rapporte qu'il y a consacré nombres d'années, ce qui est une circonstance plutôt favorable, car, sans le secours du temps, on ne fait rien qui vaille. J'ajouterai

que ses recherches ont été souvent heureuses, — particulièrement en ce qui concerne la documentation iconographique, qui a bien son importance dans un travail de ce genre. Mais si le sujet méritait de retenir l'attention on ne peut que féliciter M. de Fossa, entreprenant un ouvrage de si longue haleine, d'y avoir, en somme et malgré tout, si bien réussi.

§

L'Empire du Soleil, par le baron et la baronne Conrad de Meyendorff, est un voyage par les terres de la Bolivie et du Pérou, qui furent jadis les territoires des Incas. L'ouvrage est précédé d'une longue introduction historique qui résume de précieuses indications sur les anciens peuples du pays, subjugués et détruits autrefois par une poignée de vauriens espagnols qui ne cherchaient qu'à leur arracher de l'or et derrière eux ne laissèrent que des ruines. C'est une des plus tristes pages de ce qu'on appelle, par euphémisme, sans doute, les conquêtes de la civilisation. Mais l'ancien empire des Incas était un état communiste, — cet idéal de tous les nigauds du socialisme actuel ; sans doute, les souverains étaient considérés comme de race divine et l'état social du pays se trouvait très supérieur à celui de l'Europe conquérante de la même époque, — tout en gardant des légendes, des croyances, des usages qui nous reportent aux âges perdus de l'antiquité occidentale : feu sacré ; jugement posthume des Egyptiens, etc. L'empire cependant était sapé par le communisme ; les anciens Péruviens pensèrent n'avoir rien à perdre qui leur fût propre lorsque vint la conquête espagnole. La supériorité des armes, l'audace des Conquistadores firent le reste, comme au Mexique. — Aujourd'hui il n'y a guère de ce côté que des pays galeux et pauvres, dont les maisons apparaissent de misérables cabanes, toutefois qu'il y ait, par endroits, des régions paradisiaques ; dans la plupart des villages on ne trouve que de tristes bourgades, rongées par la vermine et où vaguent des chiens faméliques ; certains sont construits avec des traverses du chemin de fer et du côté de Calame, d'Antafagosta ce sont des terres mortes, désertiques ; l'eau même s'est retirée et il n'est resté que des pierres sèches. Sur cela des séries de volcans, des lacs de borax, la chaîne des Andes, — une splendeur minéralogique presque fabuleuse ; mais il faut arriver à La Paz, à Cuzco pour rencontrer des villes, — et la trace des civilisations anciennes. C'est Tiahuanaco, où subsistent des ruines préincasiques, le lac Titicaca, le temple de Huiracocha, Cuzco, où la ville espagnole a été bâtie sur les décombres de la ville péruvienne, la forteresse d'Ollantay-Tambo, etc. D'ailleurs ces ruines, même, peu à peu disparaissent, devenues des carrières où l'on prend des pierres toutes taillées pour édifier de stupides bâtisses. — L'ouvrage de

M. et Mme de Meyendorff apporte nombre de détails précieux sur les mœurs ; des peintures bien venues des sites et des paysages ; des recherches abondantes sur les antiquités et les monuments, — et entre autres un excellent chapitre sur l'ancien art péruvien. C'est une contribution précieuse à l'histoire encore si mal connue des civilisations de la vieille Amérique.

§

M. Achille Segard est un intéressant et lucide esprit. Si j'avais à lui faire un compliment au lieu de donner une critique de son livre, **la Sicile**, je dirais volontiers : c'est l'intelligence, le raisonnement logique et la compréhension, et il est intéressant de le suivre dans ses promenades, car il montre les monuments et les œuvres, et les traces précieuses des civilisations disparues sous des aspects que de suite on sent véritables. — J'ai dit que son livre sur *la Sicile* est une œuvre de pensée et de déduction ; mais je dois ajouter qu'il y a même là, sans lui en faire un reproche, trop de pensées et trop de déductions. C'est le livre d'un raisonneur, qui s'écoute et se note, parfois avec trop de complaisance ; qui philosophe à propos de tout, et, enthousiaste d'abord, voit surtout avec les yeux de la foi ; qui ne recherche que rarement le détail typique, amusant ou pittoresque, mais le sens des édifices et des paysages. Il n'y a là, après tout, qu'une forme spéciale de l'esprit et de la critique, pensant surtout par abstractions et toujours prêts à s'évader en déductions philosophiques. Cependant on aurait tort de voir un blâme dans ces constatations simplement faites ; M. Achille Segard montre une grande admiration pour la civilisation et la pensée grecques ; il les a recherchées et comprises ; il a noté de délicieux paysages et su écrire, par exemple à propos des Rois Normands et de la civilisation composite de la Sicile au Moyen-Age, des pages attachantes et probes, pleines d'aperçus ingénieux et de justes critiques. — C'est assez dire que son livre vaut d'être lu, et mérite d'être gardé.

§

Une bonne histoire, ces derniers mois, fut la querelle de **Peary contre Cook**, se disputant pour savoir qui serait arrivé le premier au Pôle Nord. — L'intérêt d'une telle chicane, à la vérité, peut surprendre les gens pratiques, car les « quelques arpents de neige » qui, selon le mot dédaigneux de Voltaire, peuvent constituer les régions boréales ont une valeur à peu près nulle ; on n'y pêche même plus la baleine, qui a été à peu près exterminée par la sauvagerie de l'homme. Il ne peut donc y avoir là qu'un point d'honneur, un *record*, selon le jargon à la mode. Cook arrivé bon premier a été accueilli avec des transports d'enthousiasme par les pays scandinaves ;

mais ensuite Peary survint, ou plutôt revint ; on voulut examiner les papiers de Cook et il fallut bien convenir qu'il s'était moqué du monde. — Fureur là-dessus des honnêtes Danois. Mais pour s'étonner il fallait bien mal connaître le caractère des Américains ; ce sont eux qui ont inventé le *bluff*, et ils en usent.

La brochure publiée par la librairie Nilsson, toute d'actualité, relate les dires des concurrents, donne l'avis de plusieurs explorateurs polaires et fait un court historique des explorations précédentes, — parmi lesquelles se trouve même comptée celle de l'Amiral Dumont d'Urville, qui cependant n'explora jamais que les murs du Sud. C'est une publication hâtive, mais qui donne entre temps quelques détails curieux sur les habitants de ces régions déshéritées, — les Esquimaux, — auxquels on ferait faire « 30 milles pour un paquet de boules de gomme » et dont les femmes se débarbouillent avec leur urine, dont elles adorent le parfum (*sic*). — Quant à savoir qui de Cook ou de Peary peut être considéré comme le vainqueur du Pôle, c'est assez secondaire. Le premier déjà semble disqualifié ; mais j'ai bien dans l'idée qu'on finira par s'apercevoir qu'ils n'y sont allés ni l'un ni l'autre.

§

Je ne veux pas terminer cet article enfin, sans présenter le nouveau « Tour de France », dont M. Octave Beauchamp, après un assez long repos, reprend la publication intéressante. La nouvelle série doit comprendre une suite méthodique de volumes traitant des différentes régions françaises, — mais sans faire double emploi avec la précédente série. Le tome actuel est consacré à **l'Ile de France** et décrit toute la région comprise autrefois sous le nom de *France* et qui s'étend au nord de la Seine, depuis le confluent de l'Oise et l'ancienne abbaye de Maubuisson jusqu'à la forêt de Chantilly, — comprenant Royaumont, Luzarches, la Goile, la région de Montmorency et Ecouen, Saint-Denis et Vincennes. Il n'y a pas là du reste qu'une sèche nomenclature géographique, mais à côté de notices décrivant les diverses régions de l'Ile de France, des chapitres sont spécialement consacrés à *la Préhistoire*, par M. Marcel Baudouin ; aux *Routes du Pays la France*, par H. Allorge ; à la *Race et la langue*, par Henri Hinzelin ; aux *Eaux* (*fleuve*, *rivières*, *lacs*, *étangs*) de la région, par Emile Sedeyn ; aux *Forêts*, par R. de Souza, etc... Une illustration abondante, des cartes nombreuses agrémentent ce volume, dont l'impression d'ailleurs est de toute beauté.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Le Spectateur : Mlle G. Renauld sur « La Valeur du Présent ». — *La Revue :* « le modelé et le mouvement dans l'art », propos de M. Auguste Rodin recueillis

par M. P. Gsell.— *La Revue des lettres et des arts :* quelques mots sur Jean Moréas et un article de M. C. Delhonny sur « Henri Heine, poète allemand, esprit français ».— Memento.

Mlle G. Renauld traite, dans **le Spectateur** (mars), de « La Valeur du Présent » :

On s'amuse à faire du présent un pur néant, un mot qui s'efforce en vain d'enfermer une réalité qui nous échappe. Chacun connaît, et répète à l'occasion, le vers de Boileau :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Il suffit, en somme, d'une sensation vive pour démontrer individuellement l'existence du présent. C'est un moyen de preuve un peu brutal. Celui qu'a choisi Mlle G. Renauld est fin et persuasif :

Au cours d'une conversation, je porte quelque jugement, je dispar exemple qu'il n'est pas vrai que la valeur des œuvres soit indépendante de celle des hommes. Tant que la conversation continue sur ce sujet, ou sur d'autres tout proches, et tant que je reste attachée à cette opinion, avec le sens que j'ai donné à chaque mot, je puis dire que le « moment où j'ai parlé », pour moi, dure toujours. Il s'en faut bien qu'il soit loin de moi, puisque je suis encore lui. La durée réelle et sentie de ce présent peut être mesurée objectivement par la marche de l'aiguille sur la pendule. Bien entendu, cette mesure est secondaire, c'est le sentiment intime qui est l'essentiel ; mais ces deux mesures ne s'opposent pas l'une à l'autre. J'ai même très bien, à la fois le sentiment de la permanence de mon *moi* et celui de l'écoulement du temps, manifesté mécaniquement par la marche de l'aiguille, sensible intérieurement par la succession des paroles différentes prononcées autour de moi. Ainsi, sans incohérence, se forme l'impression d'un *présent durable.*

Il est assez rare qu'une femme qui écrit raisonne. C'est beaucoup pourquoi nous avons reproduit ces lignes de Mlle G. Renauld.

§

M. Paul Gsell poursuit, dans **la Revue** (15 mars), la publication de conversations qu'il eut avec le maître Auguste Rodin. Cette fois, il rapporte les propos de ce grand homme sur « le Modelé et le Mouvement dans l'Art ». Voici qui pourra servir à la compréhension de l'œuvre de M. Auguste Rodin :

— Je vais vous confier un grand secret, reprit-il avec un air de mystère. L'impression de vie réelle que nous venons d'éprouver devant cette Vénus, savez-vous par quoi elle est produite ?

Par la science du modelé !

Ces mots vous semblent une banalité, mais vous allez en mesurer toute l'importance.

La science du modelé me fut enseignée par un certain Constant qui travaillait dans l'atelier de décoration où je fis mes débuts de sculpteur.

Un jour, me regardant façonner dans la glaise un chapiteau orné de feuillage :

— Rodin, me dit-il, tu t'y prends mal. Toutes tes feuilles se présentent à plat. Voilà pourquoi elles ne paraissent pas réelles. Fais-en donc qui dardent leur pointe vers toi, de sorte qu'en les voyant on ait la sensation de la profondeur.

Je suivis son conseil et je fus émerveillé du résultat que j'obtins.

— Souviens-toi bien de ce que je vais te dire, reprit Constant. Quand tu sculpteras désormais, ne vois jamais les formes en étendue, mais toujours en profondeur... Ne considère jamais une surface que comme l'extrémité d'un volume, comme la pointe plus ou moins large qu'il dirige vers toi. C'est ainsi que tu acquerras la science du modelé.

Ce principe fut pour moi d'une étonnante fécondité.

Je l'appliquai à l'exécution des figures. Au lieu d'imaginer les différentes parties du corps comme des surfaces plus ou moins planes, je me les représentai comme les saillies des volumes intérieurs. Je m'efforçai de faire sentir dans chaque renflement du torse ou des membres l'affleurement d'un muscle ou d'un os qui se développait en profondeur sous la peau.

Et ainsi la vérité de mes figures, au lieu d'être superficielle, sembla s'épanouir du dedans du dehors comme la vie même...

Or, j'ai découvert que les Anciens pratiquaient précisément cette méthode de modelé. Et c'est certainement à cette technique que leurs œuvres doivent leur vigueur et leur souplesse frémissante.

Au sujet du « mouvement » dans une œuvre d'art, M. Auguste Rodin s'exprime en ces termes :

Notez d'abord que *le mouvement est la transition d'une attitude à une autre.*

Cette simple remarque, qui a l'air d'un truisme, est, à vrai dire, la clé du mystère.

Vous avez lu certainement dans Ovide comment Daphné est transformée en laurier et Progné en hirondelle. Le charmant écrivain montre le corps de l'une se couvrant d'écorce et de feuilles, les membres de l'autre se revêtant de plumes, de sorte qu'en chacune d'elles on voit encore la femme qu'elle va cesser d'être et l'arbuste ou l'oiseau qu'elle va devenir. Vous vous rappelez aussi, dans *l'Enfer* du Dante, comme un serpent se plaquant contre le corps d'un damné se convertit lui-même en homme, tandis que l'homme se change en reptile. Le grand poète décrit si ingénieusement cette scène qu'en chacun des deux êtres, l'on suit la lutte des deux natures qui s'envahissent progressivement et se suppléent l'une l'autre.

C'est en somme une métamorphose de ce genre qu'exécute le peintre ou le sculpteur en faisant mouvoir ses personnages. Il figure le passage d'une pose à une autre : il indique comment, insensiblement, la première glisse à la seconde. Dans son œuvre, on discerne encore une partie de ce qui fut et l'on découvre en partie ce qui va être.

Un exemple vous éclairera mieux.

Vous avez cité tout à l'heure *le Maréchal Ney*, de Rude. Vous rappelez-vous suffisamment cette figure ?

— Oui, lui dis-je. Le héros lève son épée et, à tue-tête, il crie : *En avant !* à ses troupes.

— C'est juste ! Eh bien ! quand vous passerez devant cette statue, regardez-la mieux encore.

Vous remarquerez alors ceci : les jambes du maréchal et la main qui tient le fourreau du sabre sont placées dans l'attitude qu'elles avaient quand il a dégaîné : la jambe gauche s'est effacée afin que l'arme s'offrît plus facilement à la main droite qui venait la tirer et, quant à la main gauche, elle est restée un peu en l'air comme si elle présentait encore le fourreau.

Maintenant considérez le torse. Il devait être légèrement incliné vers la gauche au moment où s'exécutait le geste que je viens de décrire ; mais le voilà qui se redresse, voilà que la poitrine se bombe, voilà que la tête se tournant vers les soldats rugit l'ordre d'attaquer, voilà qu'enfin le bras droit se lève et brandit le sabre.

Ainsi, vous avez bien là une vérification de ce que je vous disais : le mouvement de cette statue n'est que la métamorphose d'une première attitude, celle que le maréchal avait en dégaînant, en une autre, celle qu'il a quand il se précipite vers l'ennemi, l'arme haute.

C'est là tout le secret des gestes que l'art interprète. La statuaire contraint, pour ainsi dire, le spectateur à suivre le développement d'un acte à travers un personnage. Dans l'exemple que nous avons choisi, les yeux remontent forcément des jambes au bras levé et comme, durant le chemin qu'ils font, ils trouvent les différentes parties de la statue représentées à des moments successifs, ils ont l'illusion de voir le mouvement s'accomplir.

§

Ce matin, les journaux annoncent la mort de Jean Moréas. C'est une grande pitié que les meilleurs par la noblesse du cerveau et la sublimité de leurs moyens pour en répandre les œuvres parmi les hommes nous quittent si tôt. Des témoins attesteront que les derniers jours de Jean Moréas furent d'un sage sans reproche, nullement troublé d'entendre la mort venir pour lui. Il acceptait d'avance le signe dont elle toucherait son front serein. Quelqu'un de ses plus fidèles amis dira les suprêmes heures de ce grand poète, lucide autant qu'un Socrate. Il avait bu, petit à petit, la ciguë à quoi ce siècle féroce condamne les poètes qui le dépassent. Ainsi, il s'était habitué à ne considérer que son œuvre, au-dessus de tous les petits faits dont l'enchaînement est la trame d'une vie. Et il s'en est allé de nous, certain de la durée de ses vers admirables et de sa prose ferme, éloquente, « spirituelle » à la façon du style de Pascal. Je lui souhaite une critique digne de son altière muse. Quand la Comédie-Française jouera son *Iphigénie*, ce sera un éblouissement des cœurs et des intelligences ; — car, *maintenant qu'il est mort*, vous verrez qu'on jouera l'*Iphigénie* de Jean Moréas, « pieusement », « respectueusement », comme on eût dû s'honorer de le faire sous sa direction.

Si je m'abandonne à parler, ici, de Jean Moréas, je le justifierai par ce titre : « Henri Heine, poète allemand, esprit français », d'un

excellent article que M. C. Delhonny a publié dans **La Revue des Lettres et des Arts** (1er mars).

L'éducation allemande aurait retenu Moréas, s'il n'avait reconnu, sous le ciel de Paris, l'air léger qui convenait à sa poitrine trop vaste pour la Grèce trop petite où il est né. Il a divinement chanté l'atmosphère fine au-dessus de la Seine, avec une simplicité magnifique interdite à François Coppée, par exemple, qui tenait à notre capitale par tous ses jours, depuis ceux de l'enfance. « Esprit français », on peut le dire de Moréas ; et ce nom glorieux servira victorieusement contre les théories étroites qui tendent à anéantir l'individu dans une race, pour le bénéfice de leurs stériles protagonistes. C'est une supériorité de l'homme sur les plantes et les bêtes, qu'il puisse choisir son sol, c'est-à-dire celui qui le nourrira le mieux, l'ambiance où, son esprit alimenté à son goût, il développera cet esprit assez richement pour le répandre, comme une manne, parmi les compatriotes dont il augmentera le patrimoine d'art.

Ah ! dites-moi, est-ce Louis Racine, le vrai fils de Jean Racine, plutôt que notre cher grand Jean Moréas ! Et lui, né là-bas, dont le génie a produit les succulents et pleins fruits français que sont ses vers et sa prose, de quels fils, imbus d'ordre français et de clarté française, ne prépare-t-il pas la venue aux Lettres françaises, par ses *Stances* immortelles et ses *Contes de la vieille France* ?

Dans la conversation de Moréas, on retrouvait l'égal du charme, mais très personnel, que dégagent les improvisations de Heine dans *Lutèce*. Sur l'ironie du poète de l'*Intermezzo*, M. C. Delhonny écrit très justement, dessous cette citation :

« Quand toute la belle défroque du bonheur est mise en pièces par la « main du sort et gît, en lambeaux, à nos pieds — et quand, dans notre « sein, notre cœur est brisé, tailladé, transpercé, — alors il nous reste « encore le beau rire qui sonne clair. »

Ce rire, Heine s'efforce de le garder pour se rendre invulnérable à ses tristes pensées : il veut rire en ses larmes, et se compose alors ce masque d'ironie qui nous le rend si reconnaissable.

Ironie dans les termes, ironie dans la pensée — mais ce n'est pas là l'ironie romantique qui fait de la poésie un « jeu esthétique ». Heine s'est élevé bien au-dessus. C'est bien plutôt une façon de se tromper lui-même et de nous étonner, de nous laisser indécis entre cette vraie douleur et cette fausse gaieté, c'est un scrupule tardif de dévoiler sa souffrance, un instinct de critique de lui-même, lui qui sut tant critiquer les autres.

Si la pointe de cette ironie perce parfois seulement sous la caresse de sa poésie, ses œuvres en prose sont hérissées de ces pointes, toujours aiguës, pas toujours fines, qui égratignent sans pitié tout ce qui le gêne et tout ce qui le choque, conventions surannées, mesquineries, lourdeurs, sottises ou vanités, tout ce qu'il a souffert de rencontrer, à chaque pas, de l'autre côté du Rhin, entre 1800 et 1830. Raisonneur, indépendant, frondeur comme

un vrai Français, il en a l'esprit facile, disons-le, parfois trop facile. Mais s'il insiste un peu lourdement sur quelques plaisanteries, n'est-ce point par peur de n'être assez vite compris? C'est peu flatteur pour le lecteur, mais ce serait une excuse, et d'ailleurs, son défaut lui passera, à Paris. Quoi qu'il en soit, même un peu lourdes, ou de bon goût, ses railleries traduisent un esprit tout différent de celui de ses compatriotes d'autrefois — et d'aujourd'hui.

Plus loin, M. C. Delhonny remarque, et c'est la conclusion de son article :

Passionné pour les lettres et le goût français, il rêve de servir de trait d'union entre la France et l'Allemagne et de faire passer chez les siens un peu de ce qu'il trouve chez nous et qui leur manque. « C'est, *dit-il*, la littérature de nos voisins au delà du Rhin qu'il faut comparer avec la nôtre si l'on veut sentir le vide et l'insignifiance de notre vie de bagatelles. »

Comme il nous juge différents de ceux qu'il a fuis, comme il se reconnaît en nous, en ces Parisiens de 1839 qu'il fréquente avec tant de plaisir! — Mais n'avons-nous pas dit quels contrastes le caractérisent : le voilà qui, Français, presque, et Parisien, ne cache pas son horreur profonde pour la poésie française! *L'hexamètre français, ce hoquet rimé, est pour moi une abomination. — Mourir pour la France, oui, mais faire des vers français, jamais!* — Il fallait bien s'attendre avec lui à une surprise quelconque, mais celle-ci est un peu forte. Avouons-le, tout n'est pas de sa faute, et il y a, à l'origine, de terribles souvenirs d'enfance. Tant vaut l'élève, et si Heine qui « apprit » Napoléon avec le tambour Le Grand sut l'admirer avec enthousiasme, c'est de l'abbé d'Aulnoi, nous raconte-t-il, qu'il apprit « l'art de peindre par des images ». Excusons-le et songeons qu'il lui fallut, pauvre enfant, muni de cette définition, traduire en alexandrins français les hexamètres de la Messiade de Klopstock!

Donc, que cette erreur, cette grande erreur d'un homme de goût n'atteigne pas notre conclusion. Elle vient, au contraire, prouver encore qu'il y a en Heine deux hommes bien différents — parfois plusieurs — qui s'unissent pour faire des chefs-d'œuvre, des chefs-d'œuvre uniques, inimitables parce qu'ils sont l'éclatant résultat du travail de deux races, les produits précieux, fondus au même creuset, du génie français et du génie allemand.

§

Memento. — *La Phalange* (20 mars). — M. Jean Royère écrit « Sur la Poésie actuelle », mais M. Emile Verhaeren donne *Heures de Soir*, d'admirables poèmes. De M. S.-Charles Leconte : *La Lampe*. Pour M. Henr Hertz, « Notre Charles d'Orléans » est le prince Charles-Adolphe Cantacuzène. De M. Jean Florence : « Du charme scandinave et de Selma Lagerlœf. » De M. L. Bazalgette : « Une rencontre de Walt Whitman et d'Emerson. » Le compte-rendu d'un banquet de *la Phalange* permet de lire un fort beau discours de M. Aman Jean, le peintre.

Le Centaure (mars), qui publie son premier numéro et se propose de paraître chaque mois, contient une « Odelette à Bouhélier », de M. Michel Abadie, et commence une « Petite histoire du naturisme », de M. Andriès de Rosa.

Les Argonautes (janvier-février-mars). — Poèmes, de MM. F. Mazade, J. Bois, F. Carco, etc.

Les Marges (mars). — « La Mort du ruisseau », poème de M. G. Delaw. — « Remy de Gourmont », par M. Guillaume Apollinaire. Une très curieuse histoire : « Triste sort de plusieurs marins hollandais. »

La Revue hebdomadaire (12 mars).—« Rose de Launay », par M. Funck-Brentano. « Poésies », par M. F. Gregh. Et la 8e partie de l'étude de M. Jules Lemaître sur Fénelon.

La Revue de Paris (15 mars). —« Sur le naufrage du *Général-Chanzy* », par un anonyme.

La Revue (15 mars). — « Gengis-Khan qui dispose du télégraphe », par le comte Léon Tolstoï.

La Grande Revue (10 mars). — « Lettre à la fille de George Sand », par Frédéric Chopin.

La Femme contemporaine (mars). — « Les Mystères du Temple », par M. Boissy d'Anglas.

La Revue du mois (10 mars). — « La Sociologie de J.-H. Rosny aîné », par M. Jules Sageret.

Les Pages modernes (mars) donnent trois articles sur le Syndicalisme, dont l'un, de M. M.-C. Poinsot, traite de « J.-H. Rosny et le Syndicalisme».

La Nouvelle revue (15 mars). — M. Henri Mazel : « La Défense sociale contre le crime. » — M. P. de Bouchaud : « Michel-Ange et le Platonisme ».

Revue bleue (19 mars). —« De l'androgyne », par M. Péladan. — M. E. Seillière : « Barbey d'Aurevilly et le Dandysme romantique. » — M. Gomez Carrillo : « Psychologie de la mode. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Mort de Moréas (*Le Matin*, 31 mars. *Le Temps*, 3 avril). — Les Excessivistes (*L'Eclair*, 27 mars).

Pour montrer quels furent les sentiments du monde littéraire devant la mort de Moréas, nous choisissons la notice de M. de Gourmont, dans **le Matin**, et le discours que prononça à ses funérailles M. Barrès (d'après **le Temps**).

L'article :

Il y a quelque trente-cinq ans, Jean Moréas s'en vint d'Athènes en France pour être poète français, et persévérant dans son dessein, il conquit en effet une belle place dans la patrie de Ronsard et de Verlaine. Ses débuts coïncidèrent avec le mouvement symboliste, dont il ne tarda pas à devenir un des guides. Il avait de grands espoirs ; ils se sont réalisés. Il disait volontiers, de sa voix très accentuée et un peu impertinente :

— Je suis un Baudelaire, avec plus de couleur.

Il n'a pas été un Baudelaire : il a été Jean Moréas.

Sa popularité succéda, au quartier latin, à celle de Verlaine, et comme lui, il s'entoura, à la terrasse des cafés, d'une cour de jeunes gens avides de sa parole et fiers de sa familiarité.

La situation d'un jeune homme qui veut devenir un écrivain français, malgré son origine étrangère, est assez délicate. La langue française s'apprend, comme toutes les langues ; mais qui l'a apprise ne la sait jamais aussi bien que l'enfant qui a fait des pâtés de sable aux Tuileries, sous les gronderies et les caresses d'une mère française. Moréas sentit cela très vite et il résolut, en compensation de ce qu'il n'avait pu acquérir, de se donner une éducation linguistique telle qu'aucun enfant de France n'en a probablement jamais reçu. Il lut et étudia patiemment tous nos poètes et bonne partie de nos prosateurs, depuis les origines jusqu'à la fin du dix-septième siècle, et il eut le bonheur de perfectionner son langage sans rien sacrifier de sa native originalité. L'érudition en effet n'est une charge que pour les sots ; les hommes d'esprit et de goût n'en sont nullement incommodés, et y gagnent, s'ils parlent de ces matières, de savoir ce qu'ils disent, ce qui est infiniment rare. D'ailleurs, qu'on le sache, tous les grands poètes furent de grands grammairiens, qu'ils se soient appelés Dante, Ronsard, Gœthe ou Victor Hugo.

Maintenant je dois dire aussi que c'est de l'érudition de Moréas que sont nées quelques-unes des folies du symbolisme, l'emploi de mots anciens ou rares, où les bons critiques se cassaient la tête, les inversions singulières, les tournures de phrase à la mode au temps de Thibaut de Champagne. Moréas s'amusait. Avec la complicité de M. Paul Adam, il rédigea un recueil de contes, *le Thé chez Miranda*, tout fleuri de vocables qui ressemblent à des mots français comme des orchidées ressemblent à des roses.

Bientôt le vrai poète se révéla par *les Syrtes*, *les Cantilènes*, *le Pèlerin passionné*. A ce dernier recueil on s'aperçut que Moréas commençait de délaisser le moyen âge et qu'il s'attachait à Ronsard, qui devait rester la grande admiration de sa vie et le hanter jusque sur son lit de mort. Ainsi peu à peu, sous le poète curieux, commençait à percer le grand poète, celui des *Stances* et celui d'*Iphigénie*, que la Comédie-Française monte en ce moment et qu'il n'aura pas eu le bonheur de voir à la scène.

Moréas, dans *les Stances*, nous montre une poésie égale en pureté et en précision aux œuvres les plus achevées de la Renaissance. On retrouve le ton des sonnets si parfaits de Ronsard et de du Bellay, sans qu'il y ait imitation, car la langue dont il se sert est bien la sienne, celle qu'il a forgée patiemment au feu de la forge classique, avec un métal particulier : le métal Moréas. Elle est hardie, cette langue, neuve, exacte. L'art y corrige l'ingénuité, et l'originalité s'y soumet au joug du goût. Le Moréas des *Stances* peut être entièrement senti et compris par une jeune fille habituée au romances et aux chansons ; il sèmera en elle des désirs, des amours, des regrets, des espoirs ; il mettra dans ses mains et approchera de son cœur de simples fleurs aux parfums pénétrants, aux couleurs un peu mélancoliques. *Les Stances* sont des poésies d'automne :

> Et le cœur plein d'amour, je prendrai dans mes mains,
> Au pied des peupliers, les feuilles de l'automne.

Ces poèmes presque tous parfaits ont eu leur influence sur la poésie française, et une influence heureuse. Nous avions besoin d'une riche simplicité. C'est l'art suprême. Elle nous y a conduits peu à peu. Mais on n'y est arrivé, comme Moréas lui-même, qu'après mille détours. Il n'est pas inutile pour écrire *les Stances* d'avoir écrit *les Cantilènes*. Les extravagances du symbo

lisme ont peut-être été avant tout des expériences. Un poète qui n'a pas abusé de sa jeunesse, c'est un cheval de sang qui n'est jamais sorti de l'écurie. La caverne du centaure est un lieu pour naître et peut-être pour mourir; ce n'est pas un lieu pour vivre. Il faut avoir senti la domination de la lumière; il faut pouvoir dire un jour, comme le centaure à qui je songe : « L'usage de ma jeunesse fut rapide et rempli d'agitation. Je vivais de mouvement et ne connaissais pas de bornes à mes pas. »

Le discours :

J'apporte à Jean Moréas l'adieu des compagnons de sa jeunesse. Je l'ai connu il y a plus d'un quart de siècle. Nous avons passé côte à côte plusieurs années au quartier latin, et depuis, que de fois ne suis-je pas venu, par de beaux après-midi, le retrouver dans le jardin du Luxembourg et causer avec lui de littérature, comme nous avons fait encore ces jours derniers, paisiblement, affectueusement, dans cette chambre où il attendait la mort avec une si calme fierté.

A vingt ans, j'ai entendu Moréas scander ses premiers poèmes, du même accent dont il me disait, il y a peu, les plus beaux fragments de l'*Ajax* et du *Philoctète* que la mort vient d'interrompre. Ainsi la vie de notre ami est tout au clair dans ma mémoire, depuis le jour qu'il nous vint d'Athènes, chargé d'une mission qu'il ne connaissait pas encore, jusqu'à ces jours glorieux où, par l'unanime désignation des poètes, il tenait l'emploi d'un drapeau.

Je me rappelle la charmante arrogance de sa jeunesse, sa mise brillante toute vernissée et chaque jour fleurie, légèrement exotique, un jeune étranger fort galant, un peu bretteur, adorné d'un monocle, et qui caressait infatigablement sa moustache d'un noir bleuâtre, tout en jugeant d'un mot saisissant comme une invective les maîtres. De ce beau cavalier rimeur, de toute cette fringance, nos jeunes gens n'ont plus guère connu que l'accent un peu rauque avec lequel Moréas a formulé jusqu'à la fin des jugements esthétiques inattendus, concis et le plus souvent fort sages.

Que ces temps sont lointains ! C'était dans les années 1882 ou 1883, quand Moréas préparait *les Syrtes*. Nous allions parfois, le soir, dans le haut de la rue de Rome, écouter Stéphane Mallarmé, et parfois encore, d'une voix basse et rapide, Villiers de l'Isle-Adam essayait sur nous ses histoires les plus insolites. J'ai vu Moréas marcher aux côtés de Verlaine. Mais déjà il se mettait en mesure de rejoindre Ronsard, Villon et Rutebœuf.

Cet Hellène n'a jamais accepté l'ignorance où il nous voyait de notre propre langue. Il aimait à raconter que dans la maison de son père, à Athènes, il y avait une bibliothèque de deux mille volumes de nos poètes et qu'avant d'avoir atteint sa dixième année, il s'était déjà promis de chanter sur une lyre française. A Paris, et dans une vie qui semblait indolente, comment trouva-t-il le moyen d'approfondir toutes les époques de notre littérature ? Comment put-il acquérir cette érudition vaste et sûre qui étonnait les philologues professionnels ? Ce sont là des secrets de poète. Mais cette science n'était pour lui qu'un apprentissage, un travail d'approche de la beauté. Quand il eut amassé son trésor, il se dépouilla ; il mit au-dessus de tout la simplicité de Sophocle et de Racine. Il surpassa le précieux poème qui demeure le plus à mon goût, et qu'il avait écrit pour excuser et plaindre

la coupable *Ériphyle ;* il composa *les Stances*, où la netteté si fière des contours s'adoucit en rêverie charmante, puis son *Iphigénie*, d'une grâce pathétique et familière, que reçurent avec des transports ceux qui savent goûter les purs plaisirs de la tragédie. Et c'est alors que l'on vit clairement que ce poète était venu d'Athènes à Paris pour ramener les turbulents rimeurs dans les voies de l'humanisme.

Je crois que j'ai recueilli le testament littéraire de Moréas. C'était il y a peu de jours, dans cette chambre où nous venons pieusement de lever son corps. Il avait demandé qu'on nous laissât tout seuls, et la garde elle-même s'éloigna. Nous avons causé de ce qui lui tenait le plus au cœur, de littérature, et il m'a dit : « Il n'y a pas de classiques et de romantiques... C'est des bêtises... Je regrette de n'être pas mieux portant pour t'expliquer... » Nous ne saurons jamais quels arguments se réservait de me donner Moréas, mais je suis de son avis ; je crois qu'un sentiment dit romantique, s'il est mené à un degré supérieur de culture, prend un caractère classique. J'ai vu Moréas passer de l'une à l'autre esthétique, à mesure qu'il s'ennoblissait moralement, et je me rends compte qu'il a trouvé ses perfectionnements d'art dans son cœur assagi.

Ce bon ordre, cette économie souveraine qui règne dans ses poèmes, c'est la simplicité qu'il mettait dans sa vie si digne et si claire ; son lyrisme concentré, c'est une mâle pudeur ; ses raccourcis, son style énergique, ses belles inversions, c'est de la bravoure ; sa grâce fière, c'est la loyauté que nous aimions dans toutes ses mœurs.

Devenir classique, Messieurs, c'est décidément détester toute surcharge, c'est atteindre à une délicatesse d'âme qui rejette les mensonges, si aimables qu'ils se fassent et ne peut goûter que le vrai ; c'est en un mot devenir plus honnête.

Moréas a vécu ses dernières années comme un sage. Il était complètement détaché de la vie ; toutes ses paroles et toutes ses manières sur son lit de mort nous l'ont bien prouvé ; et pourtant, il n'a jamais offert au destin un visage morose. Cet incroyant gardait le culte des petites divinités. Il donnait un corps, une âme, un visage à toutes les minutes aimables. Il semblait mener l'existence insouciante d'un vieux poète qui n'a rien changé au train de sa vingt-cinquième année. Mais derrière ces apparences, j'en appelle à ses intimes, quelle profondeur et quelle force de désabusement ! Quel personnage solitaire il faisait, notre ami (et d'une manière presque douloureuse), au milieu de ces jeunes gens qui le saluaient avec déférence, mais dont les visages joyeux lui rappelaient à chaque minute les approches de la vieillesse !

En vain possédait-il une confiance absolue dans la valeur de son œuvre ; en vain ne se lassait-il jamais d'entonner l'*Exegi monumentum :* il dénombrait avec sympathie la troupe de ses admirateurs et se souciait peu d'entendre leurs raisons ; il prévoyait que sa gloire lui donnerait bientôt de beaux fruits et n'en avait guère l'appétit. Il a regardé sa jeunesse s'éloigner sans avoir même une grande envie de la retenir.

Douloureuse indifférence et dont lui-même n'a peut-être pas distingué toutes les causes. Pour moi, quand je me rappelle son regard distrait, son manque absolu de curiosité, son parti pris de ne s'intéresser qu'à certains sommets de la poésie, je crois comprendre qu'à son insu il avait toujours

on cœur dans les villages au pied du Taygète et près des vieilles fontaines urques sous les platanes. Notre ami, Messieurs, était en même temps qu'un rand poète français un vieux gentilhomme du Péloponèse. C'est le secret e sa position exceptionnelle dans notre poésie.

La vanité de la gloire, la solitude, la vieillesse, une nostalgie mystéieuse, voilà les thèmes de ses ouvrages les plus parfaits. Dans la forme la lus brève et la mieux cadencée, il nous donnait l'essentiel de son expéience de la vie. J'ai souvent pensé que sa place véritable se trouvait entre elle d'Horace et celle de Saadi ou d'Hafiz. Un sentiment peu large, mais xquis, de la nature lui sert pour exprimer, avec un singulier mélange de douceur et de négation amère, qu'il faut jouir de la minute qui passe ; mais n même temps il nous détourne de cette réalité et de toutes les espérances our nous anéantir dans une sorte d'acceptation orientale.

Messieurs, les poètes de l'avenir auront toute liberté d'étudier Jean Moréas et de peser les services que cet Hellène nous a rendus. Ses œuvres arleront éternellement. Mais nous tous, qui sommes rassemblés ici, nous levions témoigner qu'il eut un cœur simple et affectueux, la plus vraie ignité dans une vie, qui, pour ne s'astreindre à aucune règle bourgeoise, ejetait cependant tout ce qui peut déconcerter la mesure. Je suis assuré de raduire vos sentiments de la façon la plus vraie en disant que le caractère le celui que nous accompagnons présentait la même beauté brave et fière ue son génie.

Adieu, Jean Moréas ! Adieu, grand poète des *Stances* et d'*Iphigénie !* Le bûcher, comme tu l'as voulu, va consumer ta dépouille mortelle. Reçois e dernier salut des écrivains français qui t'entourent avec la plus affecueuse tristesse. Notre patrie n'oubliera jamais que tu voulus être l'un de es fils ; elle s'apprête à recueillir ta fille glorieuse, Iphigénie, qu'une rande artiste, à ton chevet, t'a promis de conduire sur la scène où déjà Euripide et Racine ont fait paraître la vierge sacrifiée. Chacun pressent ue de la minute où tu sembles t'anéantir, ta gloire va s'élancer plus haut. Et quand nous te voyons roulé dans ton linceul, le beau mot d'Hésiode evient à notre esprit : « Enveloppant de voiles blancs son corps, il est allé e joindre à la famille des immortels. »

§

Tous les journaux ont conté l'histoire de Boronali, chef de l'école excessiviste, telle qu'élaborée par l'amusant magazine *Fantasio*. En voici le récit fait dans *l'Eclair* par M. Sérieyx :

Un communiqué « futuriste » nous apprend que, s'élançant sur les traces lu signor Marinetti, « de jeunes artistes turbulents et audacieux sont en rain de bouleverser l'Italie, où ils viennent de lancer le manifeste des peinres futuristes, aussi violent et révolutionnaire que celui des poètes ».

Et voilà qui m'amène tout naturellement à parler d'un autre manifeste xtravagant, celui des « Peintres Excessivistes », dont s'est fortement égayée es jours derniers toute la presse parisienne. Il était signé par l'illustrissime nconnu Boronali, chef de l'*Ecole Excessiviste* et auteur d'un tableau xposé au Salon des Indépendants sous le titre : « Et le soleil s'endormit ur l'Adriatique... »

Boronali s'exprimait ainsi :

« Posons les grands principes de la peinture de demain. Sa formule est l'Excessivisme... L'excès en tout est une force, la seule force... Piétinons les routines infâmes. Vivent l'écarlate, la pourpre, les gemmes coruscantes, reflet véritable du sublime prisme solaire : Vive l'Excès! ... »

Quel était donc ce Boronali ?

Le mot de l'énigme nous est révélé aujourd'hui.

Boronali, anagramme d'*Aliboron*, désigne l'âne *Lolo*, célèbre à Montmartre, où il gîte au cabaret du Lapin Agile... L'Excessivisme, en effet, est une simple mystification, hautement philosophique, imaginée par un de nos fantaisistes confrères qui a voulu prouver qu'avec un nom « bien italien », un bon pinceau et une queue d'âne, on peut arriver à « épater » le gogo moderne. Ayant donc baptisé Lolo « Boronali », il entreprit de lui faire peindre un tableau... avec sa queue, préalablement munie d'un pinceau. L'opération fut accomplie en présence d'un huissier, dont voici l'hilarant constat, publié par *Fantasio :*

« ... Nous nous sommes transporté au cabaret du Lapin Agile, sis à Paris, rue des Saules, où, étant devant cet établissement, M. X... a disposé, sur une chaise faisant office de chevalet, une toile à peindre à l'état de neuf. En ma présence, des peintures de couleur bleue, verte, jaune et rouge ont été délayées et un pinceau fut attaché à l'extrémité caudale d'un âne appartenant au propriétaire du cabaret... L'âne fut amené et tourné devant la toile, et M. X..., maintenant le pinceau et la queue de l'animal, le laissa par ses mouvements barbouiller la toile en tous sens, prenant seulement le soin de changer la couleur du pinceau... J'ai constaté que cette toile présentait alors des tons divers passant du bleu au vert et du jaune au rouge sans avoir aucun ensemble et ne ressemblant à rien... »

Ne ressemblant à rien ! j'ai vu le tableau, il est bien dans le genre « indépendant » et ne dépare aucunement l'exposition. Ce qui fait tache, au contraire, ce sont les toiles de trois ou quatre peintres de talent, égarés là.

REMY DE GOURMONT.

MUSIQUE

Claude Debussy : *Iberia* et *Rondes de Printemps*. — Le rythme et la musique espagnole. — La *Société musicale indépendante*.

Depuis *la Mer*, l'auteur de Pelléas semblait se confiner nonchalamment dans un mutisme relatif dont, insoucieux de ses raisons secrètes et de la gestation probable qu'il trahit, l'égoïsme de notre impatiente admiration n'était pas loin de lui faire un grief. Il a rompu enfin ce silence par une œuvre orchestrale assez considérable, un triptyque d'*Images* duquel nous connûmes d'abord au Châtelet le panneau central, **Iberia**, tandis que les concerts Durand conservaient le dernier tableau, **Rondes de printemps**, pour une audition postérieure ; l'autre pièce, *Gigue triste*, demeurant encore inédite. L'ac-

uiescement du compositeur à ce morcellement interdit de le discuter
paraît impliquer qu'il soit inoffensif. Il s'agit donc ici d'un ouvrage
ort différent de *Nocturnes*, d'une suite de morceaux musicalement
énués d'unité essentielle, thématique ou autre. En ses trois mouve-
ents dont les derniers s'enchaînent, (*Par les rues et les chemins*,
s *Parfums de la nuit*, *le Matin d'un jour de fête*), *Iberia* d'ail-
urs forme un ensemble homogène, visiblement complet en soi et de
plus exquise ou étincelante beauté. Jamais certes le musicien lui-
ême ni personne ne dépassa cette maîtrise, la verve, la souplesse
lée de cet art infiniment simple et subtil en l'eurythmie complexe
e ses nuances, suprêmement harmonieux jusqu'en les plus crus dis-
arates dont s'enchevêtre le réseau de son chatoyant pittoresque. Après
ne si longue attente, ce fut un régal savoureux et doux au cœur
omme un retour, une quasi-pascale agape où la présente joie com-
nuniait avec les souvenirs passés et réveillait d'autres « images ».
ulle, à vrai dire, ne pâlissait devant la nouvelle arrivée, et certaines
emblaient gagner singulièrement à la comparaison. Il serait vain de
issimuler que, parmi l'œuvre de Claude Debussy, cette prestigieuse
béria apparaît plus peut-être un délassement du génie qu'un acte
riginal, et la cause en est avant tout qu'ici l'inspiration du musicien
présente à nous déguisée, et affublée précisément du manteau
inquant le plus lourd à la personnalité musicale. Succédant de près
la *Rapsodie Espagnole* de Ravel, *Iberia* exciterait volontiers
uelque irrésistible agacement à l'égard d'une espagnomanie qui de-
ient encombrante et un tel engouement pour les rythmes transpy-
énéens justifierait de plausibles appréhensions. La musique espa-
nole est vantée pour ses rythmes, mais ce qui fait sa gloire est aussi
disgrâce et pour autrui peut-être son danger.

Avant comme depuis Wagner, mais surtout depuis, d'innombrables
sthéticiens ont proclamé *le rythme* l'élément générateur et primordial
e la musique. « Au commencement était le Rythme », disent-ils en
arodiant l'Ecriture. Le mot a fait fortune, et on n'est pas surpris que
Espagne plus que quiconque en puisse profiter. Il faudrait s'entendre.
ue le rythme ait donné naissance à l'art sonore, donc à la *sensibilité*
usicale, c'est une hypothèse gratuite qui, à la réflexion, se divul-
ue aisément paradoxale. En revanche, on peut soutenir que, s'il
'engendra point la musique, le rythme en est et fut l'inséparable
ompagnon, et constitua dès l'origine, en ses combinaisons rudimen-
ires, l'inévitable truchement du plus primitif empirisme instru-
ental ou vocal. Elément inéluctable, mais non essentiel, primaire
'abord plutôt que primordial et, en somme, extra-musical en prin-
pe, le rythme s'atteste d'autre part un moyen d'expression au
axime degré caractéristique et, en cette qualité, son évolution dans
otre art est significative. Il y a en effet rythme et rythme, et il a

fallu bien des siècles pour que, dérivé de la marche et de la danse, puis fruit de spéculations plus ou moins abstraitement intellectuelles, le rythme fût avec quelque spontanéité désinvolte capable de traduire le sentiment dans les combinaisons sonores ou d'aider le chant des paroles à l'exprimer. Les deux catégories fondamentales du Geste et du Verbe se sont peu à peu pénétrées, enrichies d'apports réciproques, encore que parfois d'un bienfait reconnu contestable à l'usage. Notre symphonie s'éloigne si délibérément du type « musique de danse » dont Wagner lui voulut infliger l'épithète, que tels des susdits esthéticiens rythmophiles, M. V. d'Indy, par exemple, dénoncent la stérilité et déplorent la tyrannie d'une uniformité métrique instaurée par la barre de mesure, et de quoi la polyphonie d'un Josquin était indemne. Alors que la prédominance d'un rythme stéréotypé jusqu'en sa complexité éventuelle apparaît spécifique à un art *monodique* et s'est perpétuée surtout dans la musique de ce genre, comme chez les Arabes et les Persans, léguée par un passé séculaire, il est remarquable et notoire que, spécialement depuis *Tristan*, devancé par maintes pages de Liszt, notre art *harmonique* tend d'instinct à s'affranchir du joug d'une symétrie imposée, à priori subie, pour aboutir dans le domaine du rythme à une libération totale. Et de cette inconsciente et féconde impulsion, s'ensuit un graduel accroissement des ressources expressives propre à une vérité d'accent à la fois plus nuancée, plus stricte, plus profonde et, partant, de plus en plus apte à l'objectivation de la sensibilité créatrice. Désormais le rythme innombrable, en marche vers une absolue licence intuitive, est devenu essentiellement un moyen d'expression spontanée au service de cette sensibilité. A l'extrême opposite de ce dénouement dont l'essentiel « individualisme », seul idoine à la manifestation du génie, paraît nécessiter une longue hérédité de culture, nous trouvons au contraire une sensibilité obtuse ou inculte hypnotisée par un rythme brutalement stéréotypé, mais de prépondérance indiscutée. La musique des Nègres ou des Sauvages d'Amérique est ainsi faite à peu près exclusivement de rythmes martelant l'unisson de monodies embryonnaires. C'est de souche identique et d'une élaboration analogue que provient, en réalité, où que ce soit parmi les civilisations plus avancées ou supérieures, la musique de danse, au rythme préalable obligatoire, d'extraction généralement populaire et revêtant, en la diversité de ses aspects, un caractère autochtone particulièrement représentatif. Expression stéréotypée d'une sensibilité multiple, commune donc anonyme, le rythme encore ici règne et gouverne en autocrate. Le contenu tout entier de l'œuvre musicale est sous sa dépendance, il détermine la structure et la portée de l'arabesque mélodique ; le mètre issu de lui prescrit modulations et cadences dans les compartiments d'une forme subalterne, ancillaire, soumettant à ses lois par

sinon l'intégrale substance, du moins l'enchaînement tonal et les virtualités expressives de l'harmonie elle-même. Le champ de la création individuelle, aux prises avec un tel schéma, apparaît singulièrement rétréci ; l'originalité de l'artiste y est musicalement plus ou moins serve, parfois réduite à l'accessoire, à quelque alambiquée recherche du détail et au brio de la parure extérieure, acculée à la virtuosité superficielle. Sans doute, il y a des degrés dans cette incompatibilité principielle. Rythme, mètre et forme sont les termes d'une progression qui en jalonne la mesure et la décroissance insensible. Il est clair que la priorité du dernier comporte la plus large latitude. Certaines formes de danse ont fourni d'emblée l'armature de leurs compositions aux clavecinistes de jadis, sans perceptible ou grave détriment pour leur personnalité distincte, et on en reconnaît chez Couperin la norme asservie et transfigurée par la musicalité la plus profonde, la sensibilité la plus originale. Pareillement, avec le rondo, le menuet, telle alternante symétrie de coupe ou précise carrure métrique put survivre dans la symphonie pour une assimilation évolutive, mais, guidée par un inconscient instinct, l'inspiration individuelle se détourna toujours plus nettement, et jusqu'à l'abandon définitif, des formes où l'importance du rythme s'accusait la plus forte, la plus caractéristique, et avant tout de celles où, comme dans la gigue, la sicilienne et la bourrée, l'action de ce rythme affectait plus ostensiblement la ligne mélodique, et frisait, pour ainsi parler, de tout près le « mélisme ». Le mélisme, élément par excellence monodique, est le stade suprême de la prépondérance oppressive du rythme, régissant ici en despote l'essence même de la matière purement musicale, et l'association du mélisme au rythme stéréotypé condamne fatalement un art à l'extériorité la plus stérile, le fige irrémédiablement en une inamovible encore qu'éventuellement savoureuse inertie, dépourvu désormais de quelque efficace prétexte d'évolution, puisque constitutivement incompatible avec la libre fantaisie créatrice autant qu'inapte à l'expression de la sensibilité individuelle. C'est le cas de tout art monodique en général et, même en notre Europe, plus ou moins celui de la plupart des danses populaires, mais surtout de tels arts « nationaux » ou régionaux caractéristiques où se constate une influence orientale due, soit à la proximité de l'Asie ou à la filiation des peuples, ainsi que chez les Russes et Scandinaves, soit, comme chez les Hongrois, aux Tsiganes. C'est, à la plus haute puissance, le cas de la musique espagnole qui ne consiste, au fond, qu'en rythmes et mélismes, et en rythmes les plus stéréotypés, mélismes les plus caractérisés qui soient. Additionnant en son agrégat bariolé les Maures et les Gitanes, tarée de monodisme indélébile, elle stagne depuis des siècles en une sorte d'hypnose indolente, accagnardée dans l'esclavage de ses rythmes capricants ou

languides, de ses mélismes capiteux, hors de quoi elle n'existe pas, et auxquels toute appréciable altération apportée la défigure. On en peut concevoir pourquoi, si l'Espagne possède une musique « nationale », — et même parce qu'elle en possède une et celle-là, — elle resta stérile en musiciens créateurs. A moins, comme chez le palestrinien Vittoria, de se déraciner de fond en comble, la sensibilité indigène est impuissante à féconder d'infécondables impressions natives et quotidiennes, à dominer l'envoûtement d'une ambiance intangible où, parmi le frétillement des guitares, la clameur des « *Olle!* » et le fracas des castagnettes, elle gît et somnole, amusée, en marge de toute culture, à l'écart d'une évolution dont les individualités géniales sont à la fois les conséquences et les facteurs. A moins de ne plus être espagnole, la musique espagnole est vouée à l'avortement monodique du mélisme accouplé au rythme stéréotypé, sans que même la substitution d'une harmonie postiche à son accompagnement simpliste entame pour si peu que ce soit ce caractère. On s'en expliquerait assez qu'en dépit de la séduction que de prime abord il exerce, du plaisir qu'on y prend quelque temps, on se puisse lasser bientôt de ce papillotant rabâchage, où l'harmonie est aussi désarmée qu'entravée et annihilée la sensibilité individuelle, où la verve et la fantaisie originales n'ont loisir de se déployer qu'en décor, dans la dextérité de facture, le ragoût pittoresque des timbres, l'orfèvrerie de variations superficielles, au risque du chichi de menus fignolages. On ne s'étonne pas non plus que, de même que la *Rapsodie Espagnole* de Ravel, l'*Iberia* de Claude Debussy apparaisse la composition la plus extérieure et la moins personnelle de l'auteur. Le thème ne pouvait prêter qu'à une enluminure, au jeu d'un piquant intermède où se délasse une activité créatrice, et si, bien mieux que son excuse, l'exceptionnelle qualité du résultat de part et d'autre en est assurément la justification péremptoire, on ne peut se tenir pourtant de quelque inquiète réflexion sur la tendance que semble déceler une telle rencontre. Les plus rarement doués de nos artistes éprouvent-ils vraiment tant de joie à colorier des livres d'images, à peinturlurer des décalques ? N'ont-ils donc rien à nous dire d'eux-mêmes et dans leur langage, qu'il leur faille emprunter une âme et un idiome étrangers ? La musique allemande mourut d'incontinence subjective ; la nôtre serait plutôt menacée par un excès contraire. Notre tempérament sociable, le sentiment inné du ridicule, notre goût, où certaine pudeur intervient, favorisent en nous une objectivité aisément circonspecte, nous dissuadent de nous livrer, et à notre insu nous induisent en un culte de la beauté plastique de quoi notre mentalité lucide se satisfait trop volontiers peut-être. L'écueil de l'impassibilité, voire olympienne, est la virtuosité oiseuse. Redoutons-en la conclusion décevante. Rien n'y pourrait mener plus sûrement que, non seulement la phobie du

pathos, la méfiance de l'enthousiasme et le mépris hautain des confidences, mais le renoncement ultime à sa sensibilité propre qui quasi-logiquement s'en déduit, *Les Rondes de Printemps* démontraient combien est superflu celui-ci pour la splendeur d'une maîtrise énonçant ici librement un émoi personnel et magnifiant son expression sonore. Cette œuvre paraîtrait dénoter la genèse de quelque occulte mutation dans la manière de l'auteur. Son lyrisme toujours objectif s'y empreint d'une musicalité plus intime, plus dense, plus virile, qui gagne en profondeur contemplative ce dont s'atténue son éclat, son pittoresque et, peut-être aussi, sa fraîcheur juvénile d'antan. En sa maturité réfléchie, il semble que le génie du musicien traverse une période d'évolution pleine de promesses.

§

Les lecteurs musicaux du *Mercure* ont remarqué sans doute, imprimée dans les précédents *Echos*, l'intéressante circulaire annonçant la fondation de la **Société musicale indépendante**, sous la présidence effective de Gabriel Fauré. La liste des membres du comité est à soi seule un éloquent programme. Avec les noms de Louis Aubert, Caplet, Roger Ducasse, Huré, Kœcklin, Ravel et Florent Schmitt, sans compter le vigilant secrétaire Vuillermoz, les genres et les talents les plus divers y sont représentés, encore qu'indistinctement tous ces « jeunes » soient sortis du Conservatoire, — et la constatation est troublante. Qui donc eût supposé qu'une aussi abondante moisson germait et mûrissait rue Bergère dans l'ombre et le moisi de la Maison Dubois? Il ne faut décidément pas se fier aux apparences. Nos illusions perdues à la *Schola Cantorum* en témoignent. Qui l'eût cru il y a quinze ans? C'est précisément celle-ci qui provoque aujourd'hui la tacite protestation de cette *Indépendante*, où des artistes fort différents de nature et d'aspirations se sont groupés spontanément autour d'une bannière de progrès et de liberté. L'événement est la conséquence de la main-mise de la *Schola* sur la *Société Nationale* où, comme le rythme stéréotypé dans la danse, M. V. d'Indy règne et gouverne — inconsciemment peut-être — en dictateur, et applique avec une conviction aussi têtue que probe, à l'examen des œuvres présentées, les dogmes qu'ailleurs il enseigne. Il s'ensuivit des démissions, dont certaines retentissantes, puis, l'idée suggérée, enfin le projet proclamé de fonder la société nouvelle qui réunit bientôt les adhésions les plus variées et nombreuses. A côté de la *Nationale*, dévoyée peu à peu de sa destination originelle, l'*Indépendante* existe désormais pour tous ceux, qui, n'ayant point reçu la lumière scholeste, n'en ont pas moins tout de même évidemment droit à la vie, c'est-à-dire en l'espèce à l'exécution; et la profession de foi qu'elle affiche laisse augurer que, dépouillant tout

préjugé, elle soit aussi largement accueillante aux inconnus novices, dont la gauche intuition parfois recèle le génie, qu'hospitalière aux plus intrépides audaces. Le rôle qu'elle assume ainsi, abandonné par sa rivale, est de préparer l'avenir au milieu du plus libre présent. Dès mercredi prochain 20 avril, à la salle Gaveau, l'*Indépendante* inaugurera ses séances par un concert auquel le maître Gabriel Fauré a réservé un cycle inédit de lieder, *la Chanson d'Eve*, et que clôturera la première audition d'un *Septuor* pour instruments et voix de Caplet. Par la même occasion, nous assisterons aux débuts d'un jeune élève de Ravel, qui fut une récente victime de l'ostracisme scholo-national ; incident dont les suites n'ont pas peu contribué à décider le mouvement d'où naquit l'*Indépendante*. Nous pourrons donc juger *de auditu* si vraiment la musique de M. Maurice Delage était absolument indigne de retentir auprès de celle de M. Pierre Coindreau ou de tel docte et frais émoulu bachelier scholiste. A tous égards, au demeurant, on ne saurait que se réjouir d'une solution qui rend chacun plus libre en son domaine, respecte ou libère toutes tendances, multiplie les comparaisons et crée, par une émulation concurrente, un stimulant qui ne peut être que précieux pour la vitalité de notre art musical.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Le 26e Salon des Indépendants. — Il serait impossible de porter, sur cette exhibition énorme et composite, un jugement d'ensemble, s'il fallait tenir compte de tous ses éléments. Même en écartant les efforts tout à fait vains, qui abondent, et qui s'éliminent naturellement, même en ne retenant que les œuvres où s'affirment le talent et la sincérité, on ne pourrait sans arbitraire imprudence prétendre que ce Salon signifie, dans l'art vivant, telle direction, telle décision, vieille ou neuve, à l'exclusion de toute autre. Comme l'an dernier, comme toutes ces dernières années, ce sont des désirs contradictoires exprimés en des réalisations, trop souvent, imparfaites. Une fois de plus on constate l'épuisement de l'impressionnisme, l'orientation, de plus en plus nette, des meilleurs de nos jeunes artistes à la grande décoration. Cézanne et Gauguin restent les conseillers qu'ils écoutent, ils ont raison, le plus fidèlement. D'autres, et ceci m'enchante, paraissent tout à coup se ressouvenir de la leçon de Puvis de Chavannes. Mais la plupart s'en tiennent à des recherches exclusivement techniques, où la critique regrette qu'ils s'attardent, où le public est incapable de les suivre. Le sens de l'art général, qui seul peut vivifier les techniques particulières, a été compromis dans l'esprit de plusieurs générations par la réaction nécessaire des Impressionnistes

contre l'idéalisme et le sentimentalisme erronés, menteurs, des derniers Romantiques. Sans doute, les préoccupations particulières de Monet et de Pissarro sont dépassées ; ce n'en est pas moins à des préoccupations du même ordre qu'on s'entête, comme s'il y avait lieu encore de protester contre les poncifs et faussement classiques « tableaux d'histoire » de Paul Delaroche et d'Hippolyte Flandrin.

Il est vrai, ces fades académiciens ont des successeurs, officiellement triomphants. Il convient sans doute, et je l'ai dit plus d'une fois, — puisqu'il faut, à l'exemple de l'histoire, se répéter, — de chercher dans ces oppressives présences ou survivances les excuses de tels excès où nos jeunes se laissent emporter. L'autorité usurpée par les Bonnat, Duran, Detaille, Laurens, Bail, Lefebvre, Cormon, Ziem, qui sont au Luxembourg et auxquels il s'agira tout à l'heure d'interdire le Louvre, est de mauvais conseil ; l'Institut tout entier est un scandale. Mais il ne faut pas que les artistes nouveaux soient les victimes d'un juste dégoût. Gérôme, Cabanel et Bouguereau furent les contemporains de maîtres qui savaient la vérité, qui l'ont dite, et leur parole, réplique glorieuse à celle des grands de jadis, devrait seule retenir l'attention de ceux qui peuvent être les grands de demain. — Puvis, Corot, Daumier, Delacroix, Ingres... La gloire se trompe souvent. Oublions les erreurs et pardonnons les offenses. Puisque vous avez le grand souci de la composition, le désir du style, c'est l'avis seulement des hommes qui travaillèrent dans une pensée harmonique à la vôtre, « sans dépasser les bornes providentielles de leur art, — » comme disait Baudelaire, — qu'il vous est précieux d'écouter.

Ils faisaient la somme de toutes leurs forces dans la production de l'œuvre, et l'activité de leurs yeux et de leur main ne créait pas des loisirs à leur esprit et à leur cœur. Ils intéressaient, ils sollicitaient le spectateur en s'adressant à toute son intelligence, à toute sa sensibilité, loin de s'enfermer dans une sorte de cryptographie esthétique où les « gens du métier » seuls peuvent trouver quelque plaisir, et dont vous, pour la plupart, vous abusez. Ils avaient, en outre, une pudeur hautaine, à laquelle il est temps de vous rappeler : ils ne faisaient pas à tout le monde la confidence de leurs tâtonnement, ils cachaient leurs esquisses et n'exposaient que des *tableaux*. L'impressionnisme, encore! est responsable de cette profusion de pochades qui font sur les murs de nos Salons des taches si peu significatives; la recherche exclusive de l'effet a réduit le champ de la vision, détourné du vrai but de l'art, et de sa dignité, le regard et la pensée d'un grand nombre de jeunes artistes. Ils croient pouvoir nous montrer de simples et sommaires notations, sincèrement prises sur nature, mais qui ne sont pas des œuvres. Ces travaux de préparation, d'approche, ces cartons d'attente ne sortiraient jamais de l'atelier si

les peintres n'avaient perdu le sens de leur propre intérêt et du respect qu'ils nous doivent, — car ils ne nous faut point dénoncer, ici, l'aveu d'une pitoyable impuissance, non ! Les preuves de talent abondent, et l'on n'en est que plus désolé de voir des esprits doués s'attarder en des jeux préliminaires, où l'influence hors de date prolongée de formules de transition remet toujours au lendemain les décisions définitives, les grandes réalisations. *Transition !* Voilà longtemps que nous nous répétons ce mot, pour nous consoler, pour nous rassurer. Soit ; nous sommes à une période de transition ; l'art recense ses ressources et rassemble ses forces avant de s'engager dans de nouvelles aventures. Soit. — Cette période menace de s'éterniser, à cause de méprises graves.

Transition de *quoi* à *quoi ?* D'une phase dès longtemps dépassée du réalisme à une phase dès longtemps annoncée de l'idéalisme : qu'on s'en félicite ou s'en fâche, ceci est bien certain. Et jamais les artistes, pour cette évolution nécessaire, ne furent mieux armés. Une longue étude, scrupuleuse et passionnée, de la nature les a enrichis d'une somme énorme d'observations et les met en garde contre le danger de l'intervention arbitraire, de l'invention chimérique. C'est selon les lois, lentement découvertes, qui régissent l'action de la nature elle-même, qu'ils peuvent la reconquérir, la soumettre à l'Esprit. Qu'attendent-ils ? Question troublante, qui dépasse, peut-être, le domaine esthétique. La beauté n'y compte pas seule ; le problème comporte, en outre, des facteurs religieux, philosophiques, sociaux, que je ne puis étudier ici. Et il conviendrait sans doute de comparer avec les hésitations des plastiques celles des poètes, ou d'examiner si ceux-ci, comme c'est leur rôle, ont donné le signal de la désirable décision... Pour nous tenir à notre sujet précis, nous noterons seulement l'effet singulier, aussi désastreux qu'utile, produit sur beaucoup de nos jeunes par l'exemple de Cézanne. On a négligé ce qu'il y avait de plus précieux dans cet exemple : une haute leçon de sincérité. Au lieu d'imiter l'attitude interrogative de Cézanne devant la nature, ce sont les interprétations si souvent confuses d'une réponse incomplètement perçue qu'on a le plus volontiers reproduites. On n'a pas compris que Cézanne, s'il recherchait avec une si avide curiosité le secret des formes extérieures, ne s'y réduisait pourtant pas, que son désir était de s'ajouter à elles après les avoir *complètement* et *absolument* pénétrées : alors, sur la réalité vaincue, il eût édifié l'œuvre décorative, avec les éléments épars de cette réalité réunis et agrandis par sa pensée. Complètement et absolument ! Cette ambition candide et inhumaine explique la demi-défaite de Cézanne. Il n'a pas réalisé son programme, sublime, mais chimérique. Quand il s'essayait à dépasser les aspects, à « subjectiver » le décor, comme il ne peignait jamais que devant la nature,

pour ainsi dire sous les yeux de la nature, il ne parvenait pas à pleinement s'affranchir. Ses plus belles œuvres sont celles où, tout occupé de dire la vérité comme il la voit, sans souvenir, sans pensée même, il laisse agir en lui l'instinct primitif, pur, dans l'ivresse d'une servitude adorée. Là il est grand et puissant, et sa naïveté est celle d'une invincible jeunesse. Que n'est-il rentré à l'atelier, après avoir pris le conseil de la nature, et pour interpréter librement les renseignements qu'elle lui avait permis de noter ! Alors, peut-être, il eût accompli le grand œuvre dont le rêve hante, depuis vingt ans, tous les vrais artistes de tous les arts : l'expression profonde des correspondances qui relient et l'un par l'autre expliquent le monde abstrait et le monde plastique...

Faites ce qu'il a fait ; imitez sa docilité ardente, ingénue, devant les merveilles dont le spectacle étonne et enchante votre regard. Et puis tâchez de faire ce qu'il n'a pu faire. Dépassez ce spectacle jusqu'à sa signification, qui est en vous, qui est vous, tels que vous résultez de traditions vénérables dont vous ne rejetterez point le fardeau bienfaisant, malgré vos efforts heureusement vains, plus encore que de vos études personnelles. Oubliez tout devant la nature, ressouvenez-vous de tout loin du modèle, et décidez-vous : choisissez, reconnaissez votre filiation ; trouvez votre motif de sérénité passionnée dans la conscience d'un idéal. Osez grand, osez beau, et cessez ce jeux puéril et dangereux de nous déconcerter en raffinant sur l'ingénieux et le bizarre qui vous mènent à la laideur. C'est l'infini miracle de la vie ordinaire qui, seul, sollicite légitimement votre enthousiasme. Vous ne comprendrez pas ce miracle sans lui donner tout votre être, vous ne l'exprimerez pas sans faire de votre art la synthèse de tous les arts. A cet effort vaste conviennent de larges thèmes. Assez de petits paysages ébauchés ! Assez de vagues indications de scènes où le drame ne commence jamais ! Assez de natures mortes ! — Contemporains de Carrière et de Gauguin, de Rodin, de Renoir, de Degas, de Redon, piétinerez-vous longtemps encore dans un chemin sans issue ?

§

Je l'observe avec joie : les meilleurs des Artistes Indépendants apportent, dans l'élaboration de leurs œuvres, des préoccupations toutes voisines de celles que je viens de soumettre au lecteur. Ils renouent la vraie tradition interrompue, utilement, par l'impressionnisme. Ils ne négligent point les ressources qu'il apporta et ne se les exagèrent point. Ils pensent à Poussin sans oublier que M. Monet est venu. Ils savent ce que valent respectivement ces deux noms. Ils observent la nature avec amour, mais cet amour n'est plus un consentement à la tyrannie de la matière. Tandis que les peintres

d'hier semblaient se considérer comme des intermédiaires nécessairement inconscients, asservis et impersonnels entre la nature et l'art, les peintres d'aujourd'hui savent qu'ils SONT eux-mêmes dans la nature immense, et que l'art, et l'histoire, et la science sont des catégories de la nature, que l'homme n'a pas le droit, devant le spectacle de l'univers, d'oublier son être individuel, différent de tout, bien que soumis aux lois uniques par qui tout est régi. Le portrait de l'univers, si l'homme s'y négligeait lui-même, ne serait pas le portrait de l'univers.

Mais ce n'est point par le détour d'une convention que valablement l'artiste ajoutera sa propre ressemblance à celle des êtres et des choses. M. Maurice Denis, à qui, non sans discussion, nous n'avions pas, du moins, jusqu'à cette heure, refusé l'hommage d'une profonde estime, nous étonne et nous déçoit maintenant par la confession d'une étrange lassitude. La personnalité s'efface ; il ne reste guère que des habitudes d'œil et de main, qui signent encore un nom, pâlement. Serait-ce que le bel artiste de naguère n'ait envoyé, cette année qu'une « carte de visite » aux Indépendants ? Au moindre de ses essais on reconnaît un maître... On ne reconnaît, ici, que les signes déjà surannés d'une convention, avouée en un instant où la fatigue a paralysé l'adresse. Et j'attends impatiemment, j'espère, à ces critiques attristées, un prochain démenti, éclatant.

M. Flandrin, lui aussi, ne nous montre, cette fois, que des compositions d'une faible signification. J'ai dit, à propos d'une récente exposition personnelle de ce peintre de haute race, quelle est pour lui mon admiration. Mais il me semble qu'un artiste comme lui, quand il n'a pas d'œuvres nouvelles assez importantes pour le représenter dignement, ferait bien de s'abstenir de participer à ces expositions collectives où les comparaisons s'imposent. M. Flandrin est de ceux en qui se fondent le plus plausiblement les plus grands espoirs ; il ne me donne pas aujourd'hui l'occasion de le prouver.

Les vrais triomphateurs de ce Salon sont MM. Dufrénoy et Girieud. On ne leur contestera plus le titre de maîtres.

Les nus de Girieud sont grandioses et doux. Décoration expressive ; plein accord de ces deux grandes figures avec le paysage qui les encadre : sa sérénité approfondit leur mélancolie tendre. Il y a, ici, plus que la recherche du Style : la trouvaille.

La *Place des Vosges* est une entre les plus belles œuvres de Dufrénoy. Quel puissant coloriste ! Et quelle délicatesse dans cette puissance ! Je note dans ce tableau une qualité précieuse entre toutes et que, récemment, je regrettai de ne plus retrouver dans les peintures de Dufrénoy, cette vertu essentielle, la transparence.

§

On ne pourrait sans injustice dire que MM. Signac et Cross se

répètent. Leur œuvre, en dépit des rigueurs de la formule néo-impressionniste, est riche et variée, ainsi que des expositions particulières — mieux que cette représention réduite, au Salon annuel, — nous ont permis de nous en rendre compte ; mais cette variété n'est pas un développement. Variété : ou plutôt variation, non pas sur un thème, mais sur un procédé. On pourrait lui soumettre tous les sites de la terre et toutes les heures du jour, et il y aurait sans doute de l'ouvrage pour plus d'une vie. Mais en dépit du changement matériel, de cette diversité objective, vous ne vous défendriez point d'un pénible étonnement devant ces tableaux qui, si nombreux, ne feraient jamais qu'un. C'est qu'ici l'esprit de système, l'intrusion de la science dans l'art, nous cache, nous dérobe l'artiste, lui imposant une certitude, si j'ose dire, « déposée », lui interdisant ces savoureuses défaillances, ces écarts, ces surprises qui, de rencontre, nous donnent tant de clarté sur le secret et la vie intérieure d'un talent.— Et pourtant, Pissarro, Luce, Théo Van Rysselberghe, quand ils adhéraient à la doctrine de Seurat et de Signac, aujourd'hui encore celui-ci et Cross, et Petit-Jean, et Angrand, malgré l'uniformité du système, sont les uns des autres très différents, très distants. Le procédé n'étouffe donc pas, ne détruit pas la personnalité. Seulement, cette personnalité, une fois exprimée, garde-t-elle la liberté de se transformer sans se démentir, de grandir harmonieusement? Il ne semble pas que l'observation permette une réponse affirmative. Le pointillisme est une prison. Une fois de plus est démontrée l'impossibilité d'une alliance entre l'art et la science.

§

MM. Marquet, Lacoste, Laprade, Francis Jourdain, Ottmam, Dufy, Deltombe, Roustan mériteraient chacun une étude circonstanciée, où l'estime ferait taire, presque toujours, la critique.

M. Roussel et, de même, si différent, M. Rouault, entraînent notre admiration une fois de plus, non pas pour des motifs nouveaux.

Le portrait d'Edvard Diriks par lui-même est une œuvre de premier ordre. Ce grand paysagiste est un grand portraitiste.

M. Luce reste impressionniste démocratiquement, et fort.

M. Van Dongen se simplifie.

Mme Agutte, MM. Dussouchet, Wlaminck, Manguin, Lebasque, Nonell, Zak.

Mlle Laurencin fait de dangereux et intéressants efforts vers la synthèse.

Une erreur de Mme Marval.

M. Othon Friesz, chez qui j'admirais, l'an dernier, un sentiment rare des volumes et de l'arabesque souple qui doit les relier, a mis

trop de choses dans son *Paradis terrestre*, et la couleur est morne de ces formes qui ne s'harmonisent pas.

Un autre *Paradis*, de M. Rousseau, — le peintre douanier dont on a souri, — serait une œuvre charmante, avec ses plantes exotiques naïvement stylisées, si l'on en pouvait retrancher cette ridicule femme nue couchée sur un canapé.

§

André Lothe, que j'ai eu, ici même, l'honneur de signaler le premier, se développe avec une admirable logique. Ce très jeune homme nous donne le spectacle entre tous émouvant des débuts d'un véritable artiste. Je ne trouve que chez lui, parmi ceux de sa génération, le sens de la double et une nécessité de l'expression et de la décoration. En lui, si Carrière et Gauguin avaient jamais été brouillés, ils se réconcilieraient. Il est, toutefois, plus à l'aise dans la grande composition décorative que dans le portrait, même décorativement conçu.

Un autre très jeune, Blanchet, fait, cette année, un pas décisif, une irréfutable démonstration de talent et de science. Lui aussi, comme tous ceux qui valent, est préoccupé de décoration. C'est de Puvis de Chavannes qu'il a le mieux médité la leçon. A la bonne heure ! On commence à redécouvrir les vraies sources ! N'oubliez pas qu'il y faut une singulière lucidité et quelque courage, dans le temps où les snobs d'Allemagne envoient à M. Matisse une couronne d'or.

§

Faut-il, en finissant, parler de quelques mauvaises plaisanteries, auxquelles la presse quotidienne a fait, malicieusement, un étrange succès ? Leurs auteurs sont moins libres qu'ils ne pensent. Leur geste, dont d'autres commis-voyageurs eussent pu prendre l'initiative, signifie avec fatalité l'abus qu'il faut que les hommes fassent de la liberté ; le principe, sur quoi le Salon des Indépendants se fonde, n'est pas atteint ; rien ne peut prévaloir contre la liberté. Aux écœurantes niaiseries que les jurys sanctionnent nous préférons les folies, non sans gaîté, somme toute, qui engagent exclusivement la responsabilité de leurs auteurs. Tel humoriste barbouille une toile avec la queue d'un âne : les critiques officiels, qu'on ne savait pas si enclins en symbolisme, voudraient, en dénonçant le fait, généraliser sa portée. Maladroite malignité ; un artiste leur a justement répondu : Il n'y a qu'un âne aux Indépendants, mais, aux Artistes Français, il y en a mille. Ne nous exagérons pas l'importance d'une gaminerie un peu lourde. N'incriminons pas trop sévèrement non plus l'injustice de ce M. Svasta qui croit opportun de planter un clou dans le crâne de Cézanne. Les violences de M. Svasta ne sont pas meurtrières, et Cézanne n'est pas à leur merci. J'observe toutefois

que cet « attentat » n'aurait pas été, moralement, possible, il y a peu d'années, alors que le Salon des Indépendants était, tout entier, un hommage à Cézanne. Personne n'aurait osé une telle irrévérence, personne n'en aurait eu l'idée...

Il y a, depuis, quelque chose de changé...

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'aristocratie et les lettres en Belgique. — Un article de M. Dumont-Wilden. — « Un peu de patriotisme ! » — M. Maurice des Ombiaux : *Camille Lemonnier* (Bruxelles, Ch. Carrington). — M. Albert Giraud : *La Guirlande des Dieux* (Bruxelles, Lamertin). — M. Louis Delattre : *Les Carnets d'un médecin de village* (Bruxelles, Association des Ecrivains belges). — Théâtre de la Monnaie : *Eros Vainqueur*, conte lyrique par Jean Lorrain et M. Pierre de Bréville. — Les Expositions. — Memento.

Depuis quelque temps, journaux, revues et conférences ne ménagent point leurs vérités à nos dignes compatriotes. Les leçons sont même fort opportunes et d'excellente encre. C'est M. Dumont-Wilden, dans *la Vie Intellectuelle*, qui fait le procès à notre prétendue aristocratie : « Alors, dit-il, que dans d'autres pays l'aristocratie a joué un rôle considérable dans la civilisation et dans la littérature, elle est restée, en Belgique, obstinément fermée à toutes les manifestations de l'esprit, tenant l'imprimé pour suspect, le livre, du moins le livre moderne, pour dangereux, considérant l'artiste, quelle que soit sa valeur, comme une sorte de bohême immoral et grossier, l'homme de lettres comme un suppôt de Satan, toujours occupé à préparer les futures jacqueries ; mieux encore, regardant ceux de ses membres qui s'occupaient d'autre chose que de leurs chevaux et de leur armorial, comme de funestes toqués. Les artistes et les gens de lettres, à la fois par dignité et par rancune, ont d'ailleurs fait ce qu'ils ont pu pour accentuer ces préventions, tournant absolument le dos à cette classe sociale qui affectait de les ignorer. Qui les en eût blâmés ? Assurément, le divorce de l'aristocratie et de la littérature n'a jamais pris l'aspect d'un désastre, au point de vue littéraire, s'entend. Seulement, comme la bourgeoisie opulente, la grande bourgeoisie, comme disent ceux qui se font gloire d'en être, — s'est empressée d'imiter l'aristocratie dans cette attitude de dédain, le divorce a été toujours en s'accentuant entre l'élite sociale et le monde de l'intelligence, et il faut voir là une des causes de l'absence d'un véritable public cultivé en Belgique. Le commerçant, le boutiquier, le petit bourgeois, n'ayant ni le loisir, ni le désir d'une culture à laquelle il n'était pas préparé ; l'aristocratie et la bourgeoisie foncière faisant profession de la dédaigner, du haut de ses millions ou de ses quartiers de noblesse, il ne restait vraiment plus dans ce

pays, pour s'intéresser aux choses de l'intelligence, que le monde de l'intelligence lui-même. »

La fin de l'article de M. Dumont-Wilden est plutôt optimiste. Une réconciliation se ferait entre la Belgique intellectuelle, c'est-à-dire l'infime minorité de nos compatriotes, et l'écrasante Belgique jouisseuse, matérielle et triviale. Acceptons-en l'augure, mais le muflisme contemporain peut être plus manifeste encore ici qu'ailleurs m'autorise à demeurer quelque peu sceptique.

Ce muflisme, cette affectation de grossièreté, le collaborateur du vivant et spirituel journal *la Chronique*, dont la signature T. N. cache un de nos hommes politiques en vue, bourgmestre d'un des gros faubourgs de Bruxelles, — ce muflisme, dis-je, l'écrivain en question le dénonce ainsi dans ledit journal avec infiniment de raison et de justesse. Tout l'article mériterait d'être reproduit. On en lit rarement dans nos quotidiens d'une si profonde portée.

« Nous nous donnons en maintes circonstances, y est-il dit entre autres, un mal inouï pour nous faire paraître autres que nous sommes, c'est-à-dire incrédules à tout ce qui vient du cœur, contempteurs de tout sentiment, gens blasés sur les entraînements généreux, hommes supérieurs à toute émotion, que nous tenons pour une faiblesse. Combien a-t-il fallu de temps pour nous habituer à cette chose si simple, si naturelle, de saluer un convoi funèbre ?... Nous obéissons au plus mauvais respect humain en nous figurant que nous prêterions à rire en montrant quelque sensibilité, quelque émotion. Ne paraître rien ressentir, rien admettre, rien aimer, c'est à nos yeux faire preuve de dépendance et de supériorité. Pauvres gens que nous sommes ! Ne sentons-nous pas combien nos efforts pour nous poser en êtres supérieurs nous rendent ridicules ? Tristes Gascons ! Nous exagérons nos défauts, nos faiblesses ; nous cachons comme une honte ce qui pourrait nous grandir, et pourtant nous ne sommes pas des modestes, nous nous croyons, à part nous, bien supérieurs aux nations qui vibrent et s'exaltent à tout ce qui nous laisse indifférents, sinon hargneux. »

Quand les nôtres s'avisent de dire son fait à « l'âme belge », ils se montrent à peine plus indulgents que Baudelaire le fut autrefois et Mirbeau tout récemment. Du moins, MM. Dumont-Wilden et T. N. parlent-ils en connaissance de cause. La triste mentalité qu'ils nous dénoncent ne paraît pas, on en conviendra, bien apte à sentir la beauté artistique ou littéraire. Elle explique l'indifférence et même la malveillance de la « bonne bourgeoisie » ou du « haut commerce » à l'égard des œuvres de l'esprit.

C'est grâce à pareille atmosphère que Camille Lemonnier, par exemple, ne jouit pas des avantages de toutes sortes et du prestige que son merveilleux talent lui aurait valus dans n'importe quelle

autre patrie. Avec quel plaisir j'ai lu la biographie fervente que vient de lui consacrer M. Maurice des Ombiaux dans l'élégante et artistique collection des « Ecrivains français de la Belgique », éditée par M. Charles Carrington. Beaucoup de faits racontés par le biographe m'étaient connus et furent puisés dans les œuvres mêmes du maître, entre autres dans *la Vie Belge*, mais ils ont été réunis et commentés avec sympathie et agrément. Nous voudrions voir ce livre répandu dans nos écoles, même et surtout dans nos écoles primaires, car c'est du peuple et des prochaines générations que nous avons à attendre ce public vibrant et sensible que nous n'entrevoyons même pas encore, en dépit de l'espoir de M. Dumont-Wilden, dans les classes riches ou du moins aisées. La fin du livre de M. Des Ombiaux est particulièrement émouvante. L'auteur y fait la synthèse de l'œuvre de Lemonnier et en assimile l'auteur à une force de la nature, à une incarnation nouvelle des divinités sylvestres. En forêt, dit M. Des Ombiaux, Lemonnier devient une sorte de voyant, ce qu'il profère ne peut se prendre au sens direct ; des sons et des couleurs il faut tirer un sens mystérieux, un sens anagogique, car il y a plus de choses dans la nature que n'en peuvent contenir nos philosophies et nos gloses : « Lemonnier ne mourra pas comme nous autres. Par une belle vesprée où le couchant incendiera de pourpre et d'or cette forêt de Soignes qu'il connaît en ses moindres recoins, il sentira tout à coup ses pieds entrer dans la terre et prendre racines ; ses bras arrêtés dans un geste d'admiration et d'adoration se transformeront en branches feuillues. Un lierre grimpera autour de son corps. Furtive, une nymphe écartant les buissons s'approchera de lui, le reconnaîtra et le baisera sur la bouche. Puis, par un cri de joie, elle appellera les sylvains qui viendront couronner de fleurs le nouveau dieu et, dans l'heure ardente, faunes et faunesses danseront une ronde devant lui jusqu'au moment où la nuit nuptiale les attirera par couples dans les fourrés. Et le nouveau dieu entendra le grand rut de la terre toujours jeune et toujours fécondée, il vivra parmi les forces élémentaires en perpétuelles métamorphoses, dans la chanson du vent, les hymnes de la lumière et l'étreinte amoureuse des choses. »

En attendant qu'un poète étudie un jour dans cette revue le poète Albert Giraud, je vous signalerai la parution de son livre *la Guirlande des Dieux*, le gros événement dans notre monde lettré. Ces poèmes s'apparentent à ces pièces impeccables réunies dans *Hors du Siècle*, mais certaines ont plus de jeu, et se recommandent par plus de souplesse verbale en même temps que par un sentiment plus attendri. C'est, par exemple, le cas pour le délicieux poème intitulé *Matin d'Eté*. Est-ce notre société belge si fermée à la pure beauté littéraire qui inspire à la poésie de M. Albert Giraud ce ton d'orgueil méprisant, ce besoin d'évoquer d'autres mondes, d'autres patries, d'au-

tres héros? Cet aristocrate n'a pas rencontré de pairs dans son pays, mais peut-être les avait-il espérés dans le monde le plus fermé à de généreuses aspirations et à de pures joies esthétiques, dans ce monde dont nous parlait à l'instant M. Dumont-Wilden et à qui l'on peut reprocher plus qu'aux autres, — précisément parce qu'il se croit l'élite et la fleur de notre nation, — le muflisme et la goujaterie intellectuels dénoncés dans l'autre article en partie reproduit plus haut. Quoi qu'il en soit, cette poésie désenchantée et pessimiste a grande et ferme allure.

Par l'esprit et par l'instrument, M. Giraud représente presque l'antipode de M. Emile Verhaeren. Mais il a sa raison d'être, il est artiste supérieur tout comme le chantre des *Rythmes Souverains*. Au cours d'une série de leçons qu'il me fut donné de consacrer récemment à ces deux personnalités, les deux têtes de notre mouvement poétique, je m'exprimai à peu près en ces termes : « Albert Giraud est peut-être plus encore qu'un poète de race un poète de métier et, dans la mesure où la poésie est chose enseignable, un excellent professeur de poésie. Des artistes de sa trempe sont même autorisés à guider des écrivains de plus de génie et à les engager à cultiver l'indispensable talent sans lequel le génie même risque d'avorter ou ne parvient à se dégager du chaos. En Belgique surtout, son influence devait être bienfaisante, car, dans notre pays, le danger du purisme est moindre que celui du charabia. Notre tempérament pléthorique et exubérant n'est que trop enclin à se contenter de l'à peu près, à confondre la licence avec la force, le débraillé avec le naturel. De là cet abus du style que M. Giraud appela un jour le « macaque flamboyant ». L'influence de M. Giraud contrebalance très heureusement ce que le prestige de M. Verhaeren, le barde formidable, démesuré et tumultueux, — surtout le Verhaeren des *Débâcles* et des *Flambeaux Noirs* — pouvait avoir de dangereux pour les débutants de lettres. Les deux poètes se complètent. Tous estimeront M. Albert Giraud, beaucoup se passionneront pour M. Verhaeren. L'un est un maître, l'autre un inspirateur. Le premier a peut-être plus de talent ou du moins d'acquis, le second plus de génie, c'est-à-dire plus d'invention. Ils se sont partagé la direction de notre mouvement poétique ; ils ont fait école, ils ont des élèves, de bons disciples, voire des thuriféraires et de trop nombreux pasticheurs. D'un côté on voit la queue du Parnasse se livrer à une grande débauche d'hémistiches éclatants, de vocables sonores, d'oriflammes, d'orfrois, de buccins, de pourpres, de palefrois, et conspuer les multitudes *viles* et *serviles* ; — d'autre part les zélateurs du vers libre et les fanatiques de Verhaeren enchérissant sur les défauts et les négligences du grand poète sans posséder la plus minime de ses qualités, et leur lyrisme bourré d'adverbes immensément, à travers tout, et de *rouge* qu

bouge semble l'œuvre de gendarmes ou de commissaires-priseurs en délire. Mais ne rendons M. Giraud ni M. Verhaeren responsables des chevilleurs impuissants ou des braillards paroxystes qui se réclament de leur grand exemple. De rares disciples leur font honneur. D'ailleurs ils seraient chacun, unique dans son genre, que cet isolement n'en vaudrait que mieux. En art il n'y a que les inventeurs, les créateurs, les apporteurs de neuf qui ont leur raison d'être. Tout le reste est verbiage, « pastiche et dilettantisme ».

La place me manque pour vous parler d'un autre livre remarquable : *les Carnets d'un médecin de village*, de M. Louis Delattre; j'y reviendrai dans une prochaine chronique.

Je parlerai plus tard aussi d'*Eros Vainqueur*, le noble conte lyrique de Jean Lorrain et de M. Pierre de Bréville qui fut représenté au Théâtre de la Monnaie, et de l'Exposition de la libre Esthétique, encore ouverte en ce moment, et où M. Octave Maus nous fournit l'occasion d'étudier de façon saisissante l'évolution du paysage au XIX^e^ siècle, en France et en Belgique.

MEMENTO. — *La Belgique artistique et littéraire* (mars). — Hubert Stiernet : *L'Aéroplane;* Oscar Thiry : *La Miraculeuse Aventure des Jeune-Belgique;* des vers de M. Victor Kinon.

La Vie intellectuelle (février).—M. Dumont-Wilden : *La Vie à Bruxelles* (voir plus haut); une étude de M. Théo Hannon sur le peintre Henri Thomas; — (mars) M. Paul Adam : *Les Causes des Guerres Prochaines;* Charles Van Lerberghe : *Lettre de Rome;* Robert de Beauplan : *Edmond Rostand.*

La Société Nouvelle (février). —M. F. de Splenger : *Le Soldat brigand;* M. J. Mac Cabe : *L'Eglise en Espagne;* M. Jules Noël : *L'Athéisme;* — (mars) M. Hubert Krains : *Le Chien;* M. Jules Noël : *L'Athéisme.*

Durendal (février). —M^lle^ Hélène Cannivet; M. Ernest Verlant : *Amewalonne;* —(mars) M. Arnold Goffin : *Poussière du chemin;* M. Joseph Chot: *Réconciliés;* M. l'abbé Moelles : *J.-K. Huysmans d'après sa correspondance inédite.*

Revue de Belgique (mars). — M. Louis Delattre : *Le Réveillon de M. Piquet;* Joseph De Smet : *Lafcadio Hearn.*

Le Thyrse (février). — Un conte de M. P. H. Devos.

L'Art flamand et hollandais (février). — M. Pierens Gevaert : *Albert Baestsoen;* — (mars) M. J. O. Kronig : *Le Peintre T. H. De Keyser;* M. G. H. Marius : *Willem de Zwart.*

Accusé de réception : *Le Mal d'Amour*, par M. Edouard Daanson (Lamertin, édit., Bruxelles). — *La Chanson des Aubes*, poésies par M. Omer De Vuyst (*Le Thirse*, Bruxelles).

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Gustav Billeter : *Gœthe Wilhelm Meisters theatralische Sendung;* Zurich, Rascher u. C^ie^, 2 fr. 50. — André François-Poncet : *Les Affinités électives de Gœthe;* Paris,

Félix Alcan, 5 fr. — A. Bossert : *Essais sur la littérature allemande*, deuxième série; Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Memento.

Wilhelm Meister. — On savait, par les confidences mêmes de Gœthe, qu'il existait une première version des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, mais on croyait jusqu'à présent que le manuscrit en avait été perdu. Malgré d'actives recherches dans les papiers du poète, au moment où l'ouverture des Archives de Weimar les livra en pâture aux érudits, rien ne fut retrouvé. Pourtant le premier *Wilhelm Meister* possédait une valeur littéraire de tout premier ordre et non pas seulement une importance documentaire. Il avait, sur la version définitive, l'incontestable avantage d'avoir été écrit une quinzaine d'années plus tôt, bien avant le voyage en Italie (1786), à un moment où les facultés poétiques de Gœthe étaient encore dans le plein épanouissement de la jeunesse.

Le poète lui-même se plaisait à faire allusion, devant des amis, à l'ouvrage qu'il avait abandonné, en parlant comme d'une pseudo-confession, traitant le personnage de Wilhelm comme un autre lui-même. Le manuscrit avait circulé. La mère de Gœthe, dans une lettre à Tieck, datée de 1806, dit qu'elle en possède encore une copie en 6 volumes soigneusement conservée depuis plus de vingt ans. De ce manuscrit il ne reste plus aucune trace, pas plus que de l'original qui fut probablement détruit par l'écrivain lorsqu'il entreprit de remanier et de terminer les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*.

La postérité n'aurait probablement jamais connu le texte de la première rédaction, si un hasard heureux ne l'avait fait découvrir en Suisse. M. Gustave Billeter, professeur de littérature ancienne à Zurich, avait reçu, en décembre dernier, d'un de ses élèves un manuscrit, en vue d'examiner s'il était de la main de Gœthe. Le paquet volumineux de feuillets jaunis portait la suscription : « Manuscrit du livre de Gœthe, *les Souffrances du jeune Werther*. » L'ayant examiné, M. Billeter y vit des pièces de vers identiques à celles qui se trouvent dans *Wilhelm Meister*. Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand, après avoir lu plus attentivement, il s'aperçut qu'il était en présence d'un texte absolument différent de celui des éditions courantes et que plus de 200 pages se révélèrent comme absolument inédites !

Comment ce manuscrit de 628 pages in-8 était-il venu à Zurich ? Il provenait de la famille de Mme Barbara Schulthess, où il s'était conservé pendant plus d'un siècle. Gœthe avait fait la connaissance de cette femme d'esprit lors de son voyage en Suisse, en 1775, et lui témoigna pendant plusieurs années l'amitié intellectuelle la plus vive. Quelques-unes des lettres qu'ils échangèrent ont été conservées et l'on sait par les témoignages contemporains qu'il lui communiquait des manuscrits. Dans une lettre du 7 décembre 1783, adressée

à sa mère, il la prie d'envoyer le quatrième livre de *Wilhelm Meister* à Mme Schulthess, « quand elle en aura assez ».

L'amie zurichoise obtint ainsi communication de tous les chapitres de la première rédaction du roman, au fur et à mesure qu'ils étaient terminés. Après les avoir lus attentivement, elle en faisait des copies minutieuses. M. Billeter a pu établir que le manuscrit retrouvé à Zurich était écrit en partie de sa main et en partie de la main de sa fille. C'est cette admirable piété littéraire qui nous vaut aujourd'hui de connaître un fragment qui comptera certainement parmi les plus belles pages de prose que nous a laissées le grand poète.

Pour savoir comment fut rédigé le premier *Wilhelm Meister*, il faut s'en rapporter aux indications mêmes de Gœthe. Il note que, le 16 février 1777, il dicte, dans son jardin, le premier livre, qui ne fut du reste terminé que l'année suivante, le 2 janvier. Le second livre n'est achevé qu'en août 1782, le troisième en novembre de la même année. Enfin, pour chacun des trois livres suivants, une année est nécessaire, de sorte que le sixième, qui termine la première rédaction, trouve son achèvement le 11 novembre 1785. On sait que le *Wilhelm Meister*, tel que nous le possédons dans les éditions de Gœthe, ne fut composé que dix ans plus tard. Les six livres de l'ancienne version furent réduits à deux et le poète sacrifia toute l'histoire des *Années d'enfance et de jeunesse* qui, ici, sert d'introduction au récit.

M. Billeter a confié la publication du manuscrit si miraculeusement retrouvé à M. H. Maync, professeur de littérature allemande à l'Université de Berne. Nous sommes donc assuré de le voir imprimé, dans quelques mois, avec tous les soins dont ne manquera pas de l'entourer un des représentants les plus qualifiés de l'érudition gœthienne. Mais M. Billeter n'a pas voulu attendre cet heureux moment pour montrer à l'univers la portée de sa découverte. Il consacre à celle-ci une copieuse brochure, où il s'est attaché surtout, à l'exclusion de l'introduction (inédite), à montrer l'intérêt que présentent les troisième, quatrième et cinquième livres de la rédaction primitive.

En tête du troisième livre, après le récit de l'enfance et de l'adolescence du héros qui remplissent les deux premiers, se trouve le titre : *Wilhelm Meisters theatralische Sendung*. Cette *Mission théâtrale*, voilà véritablement le sujet du roman, et l'on comprendra maintenant pourquoi Gœthe, après avoir eu le dessein d'écrire un livre sur les comédiens, consacré à l'art dramatique, fut plus tard contraint de condenser son sujet, pour lui donner la portée d'une œuvre d'intérêt général. D'une confession, où il nous révèle les goûts et les aspirations de sa jeunesse, le poète voulut faire une œuvre d'art.

Ainsi que l'a fort bien montré M. Henri Schœn, dans un article publié par *les Débats* avant l'apparition de la brochure, de la pre-

mière rédaction à la seconde, Gœthe a élargi son horizon, mais ayant appris davantage à s'abstraire de son sujet, il l'altéra quelque peu.

Dans l'œuvre primitive, écrit M. Schoen, plus encore que dans le roman définitif, Wilhelm Meister, c'est en grande partie Gœthe lui-même. En nous faisant connaître les sentiments du héros à ses débuts, les passages récemment découverts nous permettent de nous représenter quels furent ceux de l'auteur lorsqu'il avait l'âge de Wilhelm ; ils nous donneront des détails nombreux et nouveaux sur ses préoccupations d'enfant, sur ses travaux et ses distractions à Francfort, sur le milieu où il a vécu ; ils nous donneront des aperçus inédits sur la formation de son esprit et de son caractère ; ils jetteront quelques nouveaux rayons de lumière sur la technique du poète, sur la façon dont il travaille, reprenant et corrigeant sans se lasser des ébauches rapidement conçues. C'est tout un côté de son art qui va nous être révélé.

Et voilà pourquoi Herder, qui connaissait bien les deux rédactions de *Wilhelm Meister*, préférait de beaucoup la première et disait qu'on s'intéressait beaucoup plus au héros quand on l'avait vu grandir et se développer dans un milieu réel et vivant, qui expliquait ses faiblesses et ses fautes. Et Gœthe lui-même avoua un jour à Schiller que les différentes transformations subies par son roman avaient rendu bien des choses inintelligibles.

Pour juger de l'ensemble de cette œuvre de jeunesse, il faudra attendre l'apparition du manuscrit complet. Pour le moment, contentons-nous des curieux fragments que M. Billeter nous en révèle.

§

Les Affinités électives.—Un autre roman de Gœthe a séduit le talent d'analyste d'un jeune élève de l'Ecole normale supérieure, M. André François-Poncet. *Les Affinités électives* sont le premier « roman expérimental » du dix-neuvième siècle. Le problème du mariage y est traité avec une singulière liberté et si Stendhal affirme que le roman de vieillesse de Goethe « pourrait toucher davantage », il a cependant dû y découvrir un *amoralisme* fait pour lui plaire. M. François-Poncet ne s'est pas contenté d'exposer dans tous ses détails le sujet du livre, il y a encore recherché des idées personnelles du poète, semées tout au long de l'intrigue qui, bien qu'infiniment dramatique, n'est pas sans traîner quelque peu. Quoi de plus intéressant, en effet, que cette abondance de pensées profondes et originales dont le vieux Goethe se plaisait à faire la confidence, aussi bien à son entourage qu'à ses livres ! L'énorme bibliothèque gœthienne qui s'accroît chaque année, les Conversations, les Correspondances (surtout celle avec Zelter), les Mémoires du temps, les Commentaires contemporains, ont fourni à l'auteur de nombreux documents qui lui permettent de préciser ses déductions.

M. Henri Lichtenberger a écrit pour cette attachante monographie une très intelligente préface.

C'est encore dans le milieu de Gœthe que nous introduit M. A. Bossert dans la première partie de sa nouvelle série d'**Essais sur la Littérature allemande**. Weimar, au temps de Gœthe, était une petite ville de province. M. Bossert nous montre qu'elle ne devait sa renommée qu'à l'éclat de ce grand nom. La personnalité du duc de Saxe-Weimar, sa cour, l'esprit rétrograde qui y régnait nous sont présentés d'une façon assez amusante. Mais M. Bossert n'a pu qu'esquisser ce sujet, que plusieurs volumes ne suffiraient pas à épuiser. Nous aurions surtout aimé lui voir faire quelques emprunts à l'ouvrage de Ludwig Geyger, *Aus Alt-Weimar*, où il aurait pu cueillir maint trait caractéristique. M. Bossert étudie ensuite « Gœthe directeur de théâtre », les relations du poète avec Marianne de Willemer, qui inspira la *Suléika* du *Divan*, et de nombreux autres sujets de littérature allemande. Lenau et Théodor Fontane le retiennent ainsi que « l'immortelle Bien-Aimée » de Beethoven. Ce recueil se termine par deux courts articles sur les lettres du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse à la reine Louise après Iéna et avant la paix de Tilsit et sur les mémoires d'un officier hessois, W. von Conrady, pendant la Révolution et le Premier Empire.

§

Memento. — M. Ernest Seillère publie en tête de la *Revue germanique* (mars-avril) une étude sur Erwin Rohde, cet ami intime de Nietzsche, qui termina son existence de savant comme professeur de philologie classique à l'Université de Heidelberg. Le second volume de la Correspondance de Nietzsche est entièrement consacré aux lettres qu'échangèrent les deux « frères d'armes ». De plus, la personnalité de Rode nous est connue par une étude biographique du professeur O. Crussius. M. Seillère a su discerner, avec sa pénétration habituelle, les éléments qui liaient, au début de leur carrière, les deux philologues. Il a montré ensuite quelles furent les circonstances qui les poussèrent plus tard à se séparer. Dans le même fascicule, M. J. Dresch rend compte très longuement du nouveau roman de Thomas Mann, *Koenigliche Hoheit*.

Un numéro de *Die Fackel* nous fait savoir quelles furent les circonstances qui poussèrent M. H. Walden à abandonner la direction de *Das Theater*, entreprise littéraire et artistique dans ses débuts, mais que l'industriel qui fournissait les fonds voulut employer à de lucratives affaires de publicité. Toute la rédaction se solidarisa avec le directeur et quitta, voici deux mois, les bureaux de l'adroit spéculateur. Depuis la déclaration insérée dans la *Fackel* nous n'avons plus entendu parler de *Das Theater*, mais M. H. Walden vient d'entreprendre la publication d'une feuille hebdomadaire très combative, *Der Sturm*, dont les premiers numéros nous parviennent. Le journal se consacrera exclusivement « à la culture et à l'art » et entend combattre les abus dont M. Walden et ses amis ont été plusieurs fois victimes en se voyant évincés par des chevaliers d'industrie des périodiques qu'ils avaient fondés.

Dans *Deutsche Rundschau* (avril), M. L. Keller fait paraître une fort

curieuse étude, où il signale les emprunts que Shakespeare a faits dans Montaigne. En mettant en présence des passages de la traduction anglaise des *Essais*, publiée en 1603, et certains vers de Shakespeare, le plagiat apparaît flagrant. L'auteur se documente sur un ouvrage de John M. Robertson : *Montaigne and Shakespeare*. M. Werner Weisbach étudie l'Exposition d'Art français du XVIIIe siècle qui vient d'avoir lieu à l'Académie de Berlin.

Deutsche Kunst und Dekoration (avril) nous fait constater une fois de plus que les disciples de Beardsley sont légion en Allemagne. L'un d'eux vaut d'être signalé, car il se distingue par une personnalité très accentuée ; c'est M. Hanns Pellar qui a publié, en collaboration avec M. Fritz von Ostini un volume de fantaisies, *Der kleine Kœnig*, dont les illustrations sont de véritables merveilles. M. Ernest Kropp, un peintre qui habite Munich, a rapporté de Bretagne de très intéressantes études.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

La Condition présente du Roman en Angleterre. — Arnold Bennett : *Helen with the High Hand*, 6 s., Chapman and Hall.—Eden Phillpotts : *The Thief of Virtue*, 6 s., John Murray.— Mrs Belloc Lowndes : *When no Man pursueth*, 6 s., Heinemann. — Mrs Gertrude Atherton : *Tower of Ivory*, 6 s., John Murray. — Anonyme : *The Diary of an English Girl*, 6 s., Duckworth. — Mrs John Lane : *According to Maria*, 6 s., John Lane. — B.-L. Putnam Weale : *The Human Cobweb*, 6 s., Macmillan. — Memento.

Un romancier qui conserve l'anonymat a résumé, dans un article publié récemment par l'*Athenæum*, quelques intéressantes réflexions sur **la Condition présente du Roman en Angleterre.** Il y a une vingtaine d'années, il paraissait environ huit cents romans nouveaux par an. Depuis lors, ce nombre s'est accru régulièrement au point d'avoir presque doublé. A la place des anciens périodiques de jadis, il existe à présent une quantité de magazines populaires dirigés d'après de tout autres principes et s'adressant à un public différent. Ces nouveaux-venus gagnent du terrain et c'est eux qui sont responsables du roman par tranches mensuelles : ils réclament avidement du sensationalisme, ils veulent des histoires de crime, de mystère, d'aventures invraisemblables. Ils encouragent la défiguration des caractères ; il leur faut des couleurs voyantes, des personnages étiquetés en grandes lettres par certaines vertus ou certains vices, des actes conventionnels et des caractéristiques conventionnelles, et surtout ils préconisent tout ce qui est considéré comme décent et respectable, tout ce qui est ordinaire et banal. Avec ce nouveau genre de périodiques, un auteur inconnu n'a de chance d'être accepté que s'il se conforme strictement aux impitoyables règles de leur commercialisme ; il ne trouve de débouché que s'il s'adapte à leurs exigences. La demande pour le sensationnel et le sentimental

est énorme et les feuilletons des quotidiens racontent tous la même histoire.

La première condition dont doit se préoccuper à l'heure actuelle le romancier est celle de la « serialization », c'est-à-dire de la publication par tranches à des intervalles quotidiens, hebdomadaires ou mensuels. Comme, en général, un roman ne vit guère, en librairie, plus de trois mois et qu'il ne saurait, en conséquence, prétendre à une vente soutenue et importante, l'auteur s'efforce invariablement de se rattraper par une publication préalable dans un périodique. Et c'est ainsi que le magazine exerce une influence sur le romancier, qui ne perd jamais de vue le bénéfice appréciable à tirer de ce côté. Et la nécessité de se soumettre aux exigences du magazine ne stimule pas la production d'œuvres originales. En outre, le périodique refuse absolument toute histoire tragique, du moins pour les longs romans. Le drame, la situation qui se dénoue tragiquement ne doit pas dépasser les dimensions de la nouvelle. Pour un feuilleton, l'auteur doit concéder un « heureux dénouement » à son lecteur, et l'on a des exemples de romans conçus pour « finir mal » et qui se terminent tout à coup dans le plus touchant accord.

D'autre part, le public d'aujourd'hui, qui n'a certes pas plus mauvais goût que le public de Dickens et de Thackeray, est dans l'impossibilité absolue de juger, de choisir, de faire un sort aux bonnes choses. La multitude des livres empêche le lecteur le plus diligent et le plus résolu de se tenir au courant de la production. La presse quotidienne et les organes qui ont charge de critiquer et d'apprécier ne peuvent pas davantage déterminer leur choix. Ils sont influencés souvent par des questions de coterie, ou de publicité, et au lieu de guider le public, ils l'égarent ou ils le trompent. De sorte que l'homme de goût ne peut guère se fier qu'au hasard pour la découverte des œuvres de valeur. De plus, certaines réclames éhontées ont établi des confusions fâcheuses, si bien qu'à l'heure actuelle tels ouvrages figurent sur les tables des meilleurs salons qu'on eût jadis dédaigneusement laissés en pâture aux gens de l'office. L'homme ou la femme du monde qui ignore R. L. Stevenson ou Thomas Hardy, Meredith ou Henry James, n'a pas manqué de lire toutes les élucubrations d'un Conan Doyle et de se passionner pour les pauvres aventures d'un Sherlock Holmès. Mais déjà une lassitude se fait sentir et l'on demande autre chose que ces produits industriels. On ne peut nier que le goût s'éduque et que l'intellect humain ne saurait vivre longtemps sur une aussi maigre chère. On commence à demander, même en Angleterre, une *full presentation* des mœurs et des caractères. Est-ce dans cette voie de réalisme et de vérité que va s'engager le roman anglais ?

§

Il y a quelques années, William Sharp avait réuni, sous le titre de « Géographie littéraire », une série d'études sur les diverses contrées que certains grands romanciers anglais avaient de préférence adoptées pour en faire le cadre ordinaire de leurs œuvres. On a même publié tout un volume du même genre sur le Wessex de Mr Thomas Hardy, et l'on pourrait en consacrer un, aussi, à la province favorite de Mr Arnold Bennett. Certes, il serait absurde de croire que Mr Bennett est un auteur provincial, ou même un provincial tout court, pour cette raison que les péripéties de ses romans les meilleurs se déroulent dans le district des Five Towns, des Cinq Villes. Mr Bennett est un familier de Fleet Street en même temps qu'un parfait boulevardier. Il a même élu résidence en France. Mais malgré son attachement pour Londres et pour Paris, il n'en garde pas moins une tendresse particulière pour sa petite patrie, pour ces « Five Towns » où il vécut son enfance et sa jeunesse. C'est à décrire ce noyau de villes, réunies à présent sous le nom unique de Stoke upon Trent, qu'il se complaît, et ce sont les types fort curieux qu'il observa jadis qui lui servent de protagonistes pour ses meilleurs romans. **Helen with the High Hand** est une habitante des Cinq Villes, et les autres personnages de cet agréable récit ne sont pas moins singuliers que cette amusante petite personne. La façon dont elle mène de haute main son vieux grigou de grand-oncle fait tout l'intérêt de l'histoire, si bien qu'une fois la grande demeure achetée, le dénouement assez imprévu qu'imagine Mr Bennett ne peut guère nous passionner. Avec une admirable virtuosité, l'auteur fait évoluer ses pantins, leur fait accomplir les actes les plus saugrenus sans qu'ils paraissent invraisemblables, et s'abstient prudemment de disserter sur leurs mobiles intimes. Mr Bennett évite avec soin de paraître psychologue, et l'on se contente d'admirer ses dons d'observateur perspicace, amusé et profond.

§

Dans la géographie littéraire, le Dartmoor sera attribué à Mr Eden Phillpotts. Il a fait sienne cette admirable contrée du sud-ouest de l'Angleterre. Et même on pourrait dire que, pour lui, l'affabulation de ses romans n'est qu'une occasion de décrire une fois de plus la contrée qu'il connaît si bien et dont il semble imprégné, pour ainsi dire, à un degré extraordinaire. Tout le premier chapitre de son dernier roman, qu'il intitule : **The Thief of Virtue**, est une admirable description du Dartmoor sous un ciel dans lequel galopent des nuages venus des lointains de l'Océan. Et l'on ne sait vraiment ce que Mr Phillpotts a voulu : soit placer des personnages dans un cadre grandiose, trop vaste pour eux ; soit donner à une ordinaire

tragédie quotidienne un arrière-plan contre lequel elle apparaît rapetissée, une atmosphère dans laquelle elle devient presque banale. La lecture des romans de Mr Phillpotts, dont l'action se déroule dans le Dartmoor, laisse une impression bizarre : il semble qu'on ait marché longtemps dans une contrée rébarbative, sauvage presque, sans jamais hâter le pas, et même en éprouvant quelque peine à grimper les côtes bordées de landes, sous la chevauchée galopante des nuages chassés par le vent mugissant du sud-ouest. De même qu'il faut être bon marcheur pour goûter le plaisir d'une longue randonnée dans ces pays que balaient les vents âpres de la mer, de même il faut être bon lecteur pour lire jusqu'au bout ces très beaux récits de Mr Eden Phillpotts. Et, somme toute, on ne regrette pas la peine qu'on s'est donnée; dans le souvenir, il ne demeure par la suite que l'impression de force et d'opiniâtreté que suggèrent le paysage et les personnages.

§

Dès les premières pages de **When no Man Pursueth**, le lecteur s'en remet tranquillement aux mains de l'auteur du soin de lui donner les quelques heures qu'il cherche d'agréable lecture. Car c'est souvent avec une certaine défiance qu'on parcourt le début d'un roman ; mais ici, après les premiers moments de réserve, on est gagné, conquis, séduit. Devant vous, Mrs Belloc Lowndes se livre à de prestigieux tours de passe-passe, et même quand on devine un peu le « truc », on admire tout à la fois l'habileté souriante, la parfaite maîtrise, la malice amusée, avec lesquelles l'auteur dirige le spectacle. Car tout est si vivant, si captivant, si remuant dans ce livre qu'on voit vraiment s'agiter les personnages, et quand on est au bout on regrette que ce soit sitôt fini.

§

Mrs Gertrude Atherton a écrit des romans de très réel mérite, mais il est peu probable que le dernier qu'elle publie, **Tower of Ivory**, ajoute rien à sa réputation. S'il était moins terriblement long on y prendrait, certes, plus de plaisir, car vraiment ni le sujet ni le personnage n'exigeaient un pareil développement. Nous connaissons déjà de nombreux trios semblables à celui que forment le diplomate Ordham, si élégant de manières et de vêtements, Margarethe Styr, la prima donna munichoise aimée du diplomate, et Mabel Cutting, l'héritière américaine qu'Ordham épouse. Les écrivains américains devraient bien renoncer à ces sujets rebattus, usés jusqu'à la corde, et nous préférons à ces récits quelconques la belle série de romans que Mrs Gertrude Atherton a consacrée à la Californie, son pays d'origine.

§

C'est aussi par la longueur que pèche **The Diary of an English Girl**, qui est publié sans nom d'auteur et dont il est raconté qu'il est authentique, — ce qui paraît assez improbable : ne crut-on pas jadis à l'authenticité des fameuses *Lettres d'amour d'une Anglaise*, dont on sait maintenant qu'elles eurent pour auteur le très délicat artiste, romancier et poète qu'est Laurence Housman ? Quoi qu'il en soit, dans ces pages de journal, se révèle une âme juvénile, un cœur délicieux de jeune fille, qui « s'emballe » pour un assez terne personnage qu'elle pare de mille attraits et dénomme « Strongheart ». Ce bien-aimé reste récalcitrant et finalement ils se serrent la main, en décidant qu'ils seront simplement l'un pour l'autre de *jolly good friends ;* et la puérile amoureuse s'efforce de se convaincre que le Strongheart sera vraiment *a splendid friend.*

§

Le spectacle de la vie courante présente à Mrs John Lane une infinité d'aspects dont elle sait voir le côté humoristique et amusant. Déjà, dans de précédents volumes, comme *The Champagne Standard*, elle a dépeint les petites faiblesses humaines et les drôleries des mœurs actuelles en de petits tableaux charmants. Dans le tout récent livre qu'elle appelle **According to Maria**, Mrs John Lane élargit son cadre et tente une peinture d'ensemble plus ambitieuse : elle y réussit fort bien. Ce personnage de Maria assume toutes les idées, les travaux, les préjugés, les hardiesses, les qualités et les défauts qu'on retrouve plus ou moins chez ses contemporaines et même chez ses contemporains. Il se dégage de ces chapitres, à la trame ténue, une philosophie souriante et malicieuse de la vie moderne, une satire indulgente des façons de penser et d'agir assez communes à notre époque, un commentaire pétillant d'esprit et de bonne humeur sur les hommes et sur les mœurs. C'est un livre fort intéressant à lire pour les Français par ce qu'il leur révèle des habitudes anglaises de penser et de vivre, par ce qu'il leur dévoile de la psychologie britannique.

§

A chacun des trente-neuf chapitres de ce *romance of Old Peking* qu'il appelle **The Human Cobweb**, l'auteur, Mr B.-L. Putnam Weale, donne de très piquantes épigraphes en français. On sait que sous ce pseudonyme se cache un diplomate qui publia jadis un livre curieux, — et cruel, — sur le siège des légations à Pékin. Dans le roman qu'il donne aujourd'hui, l'action se passe dans la vieille capitale de la Chine, et les Européens qu'il met en scène avec beaucoup d'habileté doivent être plus ou moins des portraits copiés sur le vif. En tout cas, ces personnages sont bien vivants et parfois très finement

t malicieusement caractérisés. Le récit est un peu long, mais l'in-érêt se soutient jusqu'au bout.

Memento.— Dans la collection Tauchnitz ont récemment paru une seconde érie des *Glimpses of Unfamiliar Japan*, par Lafcadio Hearn; *The Necromancers*, par Robert Hugh Benson, qui décrit de dramatique façon es manifestations spirites, des matérialisations et des possessions; *Villa Rubein*, et *A Man of Devon*, deux recueils de remarquables nouvelles par ohn Galsworthy; *The Uttermost Farthing*, une captivante histoire d'a-nour à Paris, par Mrs Belloc Lowndes; *The Spirit of Rome* et *Laurus Nobilis*, des impressions de Rome et une dissertation ruskinienne sur l'art talien et la signification de la beauté par Vernon Lee; *The Old Peabody Pew* et *Susanna and Sue*, deux intéressants récits par une Américaine, Kate Douglas Wiggins.

Des seize articles qui forment le sommaire de la *Fortnightly Review*, l convient de signaler *Zionism and Territorialism*, par Israel Zangwill, *The Tragedy of Macbeth*, par Maurice Maeterlinck, *Alfred de Musset et George Sand*, par Francis Grible, *The Jewish Problem*, par G. F. Abbott, *The Worship of Beyle*, par A. F. Davidson, qui se montre quelque peu évère pour le culte de Stendhal.

Dans le dix-septième numéro de *The English Review*, dirigé à présent ar Mr Austin Harrison, des vers de Thomas Hardy, de D. H. Laurence et l'Ezra Pound; une admirable nouvelle de Frank Harris : *The Miracle of the Stigmata;* le texte français de la brillante conférence prononcée par Anatole rance, à Rio de Janeiro, le 30 juin 1909 sur *les Dieux asiatiques aux premiers siècles de l'Ere chrétienne;* la première partie d'une nouvelle de Henry James, *A Round of Visits;* deux courtes *studies*, *Birth* et *Death*, ar Gilbert Cannan; *The Glass-Mender*, un conte de Maurice Baring; *Sainte-Catherine's Eve*, une longue nouvelle par Mrs Belloc Lowndes; t divers autres articles dont un sur la situation de l'Irlande et une critique le l'*Elektra* de Strauss. Ce numéro contient un portrait d'Anatole France. ar Will Rothenstein.

The World's Work, sous la direction de Mr Chalmers Roberts, donne omme d'habitude une remarquable variété d'études et d'articles concis et lairs, illustrés pour la plupart, sur les faits et les questions d'actualité dans outes les branches de l'activité humaine; on trouve, dans le dernier numéro, les pages sur la Malaisie et les plantations de caoutchouc, sur la lutte con-re les épidémies, sur la culture du maté en Argentine, sur l'ouvrier alle-nand, sur l'administration municipale de Londres, sur les derniers perfec-ionnements de l'automobile, sur de récentes constructions métalliques très ardies, sur la publicité en tant que profession, sur toutes sortes d'appli-ations pratiques de l'électricité et de la mécanique, etc.

Entre tous les *magazines*, le *Harper's* s'adresse à un public intelligent t cultivé et il se recommande par la variété de son sommaire et la valeur le son texte et de ses illustrations. Avec ses poèmes, des nouvelles, des omans excellents, on y trouve d'intéressantes études sur des sujets très ivers et d'actualité. Dans le numéro d'avril on peut signaler : un article llustré sur le travail des femmes dans les tissages de soie de la Pennsyl-anie, une relation de voyage en des coins peu connus de la Palestine, un

commentaire historique sur le journal de Wesley, une étude sur les mouvements de la partie solide du globe terrestre par le prof. Oscar Hecker, un historique du glorieux passé de la Brenta et de Venise, des réminiscences de Mr Ford Madox Hueffer sur les préraphaélites, etc.

Le quinzième numéro de *The Englishwoman* présente autant d'intérêt que les premiers et il faut féliciter le comité de femmes intelligentes qui maintiennent cette excellente revue dans la direction tracée au début. Les problèmes du jour, en particulier ceux qui intéressent la femme au point de vue social et individuel, y sont traités avec une modération, un bon sens, une sagace compréhension qui s'opposent heureusement à certaines extravagances de militantes féministes.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Severo Portela : *Agua corrente*, Guimarães et Cie, Lisbonne. — Les *Lusiades*. — José Maria Rodrigues : *Fontes dos Lusiadas*, « Instituto » de Coïmbre. — José Maria Rodrigues : *Camões e a Infanta D. Maria*, « Instituto » de Coïmbre. — Affonso Lopes Vieira : *O Povo e os poetas portugueses*, Hors commerce. — A. Lopes Vieira : *Gil Vicente, Monologo do Vaqueiro*, Hors commerce. — Memento.

C'est peut-être à tort que nous paraissons délaisser de plus en plus ce que, depuis Montaigne, les Anglais ont baptisé du nom d'Essay, et que nous avons trop souvent remplacé par la chronique plus ou moins vulgaire, au lieu d'en faire cette œuvre de « bonne foy », cette peinture ondoyante des impressions personnelles et des inquiétudes de l'esprit, dont parle le philosophe français. Emerson et Thoreau en Amérique ont prouvé que l'Essay ne rebute aucune des qualités du poète, et j'aurais bien envie de ranger dans cette catégorie la plupart des proses que Severo Portela, en artiste averti de toutes les ressources du métier, nous offre aujourd'hui sous le titre évocateur d'**Eau Courante**, si le côté poétique et pittoresque, en dépit de certaines significations plutôt suggérées qu'exprimées, n'empiétait délibérément sur le reste.

Terra d'exilio nous ouvrit le côté mystique de cette âme d'artiste épris de bonté, de vérité autant que de beauté et si, depuis lors, le styliste a su conquérir, à force d'observation, une phrase plus souple, plus ondoyante, plus impressionniste, partant plus colorée, il ne s'ensuit pas que la pensée ait cessé d'être attentive au destin de la vie. Au contraire, en s'objectivant, elle a découvert d'autres raisons de rester fidèle à son idéal de rédemption.

A coup sûr, aux mains de plus ambitieux, la moisson qui servit à écrire *Os Condemnados* et *Bocas do mundo* aurait pu aider à mettre debout plusieurs romans ; mais sans doute la présence d'une intrigue plus ou moins vulgaire ne nous ferait pas mieux goûter les qualités profondément personnelles qui distinguent Severo Portela.

A défaut d'ironie cinglante, et quoique le mot chez lui étincelle

parfois comme un rubis, il a le songe et la pitié. Surtout il sait voir.

Printemps au marché est un tableau de l'école flamande, de celle qui influa si profondément sur l'art portugais au temps de Gram Vasco, et *Sept Collines* nous font voir Lisbonne de la façon la plus saisissante, à l'écart de tous les Bædeker. Les mêmes qualités, unies à je ne sais quelle volupté qui se transmue en angoisse et qui fait songer à Dostoïewsky, distinguent le récit palpitant qui s'intitule *Un souvenir*. Dans *Conte de Noël* l'ingéniosité s'unit à la profondeur; cependant la tristesse idyllique de *Grand-père José*, de *Derniers romantiques*, la cruauté acerbe et voluptueuse, très Villiers de l'Isle-Adam, qui signale *Loin du Boulevard*, nous semblent plus émouvantes et nous laissent penser que Severo Portela, en définitive, pourrait avec bonheur aborder la longue nouvelle.

Mais il est d'autres cordes plus lunaires que l'auteur d'*Eau courante* excelle à faire vibrer. *La fée la mort* possède le charme étrange et doux d'un conte de folklore.

Dans la *Ballade de l'automne*, dans *Maison en ruine*, dans *Ames en peine*, et surtout dans cette merveilleuse *Légende des dentelles*, ouvragée à l'égal de l'art essentiellement féminin qu'elle célèbre, Severo Portela s'avère poète, et peut-être est-ce là qu'il conquiert sa plus sûre originalité. Essayiste du sentiment et de la couleur, essayiste portugais, oui, voilà, je crois, la meilleure définition qu'on puisse faire de son talent.

Le Jardin des Oliviers, de Coelho Netto, nous révèle une pareille attitude d'artiste, et j'eusse aimé insister ici sur la dissemblance des tempéraments dans une maîtrise égale, si l'abondance de la production littéraire au Brésil ne devait nécessiter la création d'une rubrique spéciale.

Il est certain que la communauté de langage pouvait jusqu'à un certain point justifier le classement sous l'étiquette « Lettres Portugaises » d'ouvrages brésiliens, dont il fut parfois rendu compte ici. Ce ne fut jamais, toutefois, pour méconnaître de parti pris les caractères proprement américains des œuvres d'outre-Atlantique, et notre excuse fut de les trouver pour la plupart éditées à Porto, chez Lello e Irmão. Par endroits les deux littératures s'enchevêtrent et, dans l'avenir, nous aurons à nous faire pardonner d'y insister, le cas échéant. L'une des meilleures éditions des **Lusiades** n'est-elle pas celle de Garnier, avec une étude de José Verissimo.

C'est que Camoens est l'ancêtre commun, « le père de notre esprit », dit Affonso Lopes Vieira. Tout ce qu'il y a de passionné, d'héroïque et de religieux dans l'âme portugaise, tout le mysticisme voluptueux qui forme le fonds du tempérament lusitanien, s'est cristallisé dans l'œuvre du grand épique, et, si le Brésil reste plus sensuel, le Portugal plus songeur, la double affectivité des deux peuples

trouve encore sa synthèse dans les *Lusiades*. L'amour portugais ne sépare pas l'esprit de la chair ; il est fait de suprême tendresse. Affiné par le troubadourisme, d'abord, par le néo-platonisme italien ensuite, il s'est exprimé de façon surhumaine dans les fameuses *Lettres de la Religieuse portugaise*, dont il ne demeure qu'un texte français ; il inspira surtout le magnifique épisode d'Inès de Castro et les pages moins connues de ce chant IV des *Lusiades*, qui célèbre le départ des navigateurs.

Les marins s'éloignent sans prendre congé, pour ne pas aggraver le chagrin de ceux qui restent. C'est alors qu'un vieillard, demeuré sur la plage au milieu de la foule, prononce les paroles divinatrices, que le Portugal actuel ne devrait jamais cesser de méditer et où l'ancêtre maudit la ruineuse aventure.

Le savant et ingénieux José Maria Rodrigues, auteur d'un copieux travail sur les **Sources des Lusiades**, a montré comme Camoens sut s'inspirer des chroniques de son pays.

C'est le procédé d'Homère utilisant pour la composition de l'*Odyssée*, selon la théorie de Victor Bérard, les récits phéniciens d'anciens périples. Mais tout cela, qui offre pour les Portugais un intérêt national de premier ordre, ne se hausserait que difficilement jusqu'à l'universel, si l'Océan n'animait de ses houles et de ses tumultes les meilleures parties du poème, et ne mettait ainsi en relief l'indomptable énergie du héros, sa « ferveur ». Car c'est là la caractéristique essentielle de ce poète : il est fervent. C'est un passionné et un téméraire. Toute sa vie en fait foi. Il est vrai que la plupart des documents font défaut pour en établir strictement les péripéties; mais les *Sonnets*, les *Elégies*, les poésies éparses nous renseignent assez sur le cœur du poète, pour que le titre d' « amoureux prédestiné », qui lui est décerné par l'un de ses plus récents critiques, ne soit pas usurpé. Quant à considérer comme démontrée la thèse de M. José Maria Rodrigues sur la passion que **Camoens** aurait conçue pour l'**Infante Dona Maria**, fille de D. Manuel *O Venturoso*, c'est une autre affaire. L'unique amour pour Catharina de Athayde suffit à nous expliquer son âme. Ainsi pensent Théophile Braga et madame Olga Moraes Sarmento da Silveira, qui ne voient dans les autres incidents amoureux de la vie du poète que des « passionnettes ». Ainsi de l'épisode qui se rapporte à l'attachement qu'il aurait conçu pour une femme d'Orient, Barbara. Cependant les passages de ses poésies habilement commentés et mis en lumière par M. Rodrigues donnent à l'hypothèse d'une passion sans espoir, nourrie pour une personne qui n'était pas de son rang et pour laquelle il aurait un instant dédaigné les soupirs de la « fillette aux yeux verts », l'aspect le plus plausible et le plus séduisant. De preuves absolues, il ne s'en est point trouvé jusqu'ici.

Quoi qu'il en puisse être, M. F. d'Azevedo, dans la notice dont il ait précéder sa traduction française nouvelle des *Lusiades*, se contente de reprendre les données biographiques si savamment établies ar MM. le Vicomte de Juromenha et Ferdinand Denis, et ne tient ompte que de Natercia, c'est-à-dire de Catharina de Athayde. Nous ommes particulièrement heureux de saluer l'apparition de cette traduction bon marché, qui possède un grand merite, celui de la parfaite exactitude. Malheureusement les traductions en simple prose ursive ont le grave défaut de détruire le rythme de l'original; celles n vers délaient le texte ou le dénaturent et, quand il s'agit de Camoens, il est certain que l'adaptation vers pour vers est chose rréalisable. Il n'eût pas été impossible pourtant de garder aux *Lusiades* françaises leur caractère poétique, en usant d'une prose nombrée, disposée typographiquement sur le modèle des octaves le l'original. Du moins Camoens va réoccuper dans nos bibliothèques, près des Virgile et des Milton, la place qu'il mérite.

Il faudrait placer à côté la savante conférence d'Affonso Lopes Vieira : **le Peuple et les Poètes portugais**, qui expose en traits rapides et convaincants l'histoire du Sentiment portugais dans la littérature, depuis le poète-roi Dom Diniz jusqu'à Garrett et Joâo de Deus, en passant par les lettres d'Egas Moniz Coelho à la belle Violante, et par ces deux préraphaëlites du XVI^e^ siècle lusitanien, les bucoliastes Bernardim Ribeiro et Christovam Falcâo.

Dès que surgirent les cathédrales, qui furent non seulement les temples de la religion, mais les musées de l'art et de la science, les théâtres, les parlements démocratiques de leur époque, jaillit également la poésie du peuple, étrangère au latin des moines et nourrie de l'exaltation souveraine que venait d'engendrer la conquête des libertés communales. Ecoutons le conférencier :

« Les poètes provençaux furent les missionnaires de la chanson « nouvelle, qui faisait fleurir au jour la grande âme populaire. Le « peuple ingénu sait d'instinct que la poésie des paroles n'est complète « et vivante que lorsque la musique et le geste la viennent féconder. « A la phase populaire de la poésie provençale, née au temps de la « première croisade et suggérée par l'absence libératrice des barons « féodaux, succède une phase aristocratique. Et quand cette poésie « s'installe dans les cours, elle entre en décadence. Le troubadour « devient le barde domestique. »

Ces deux courants de la poésie provençale, l'un érudit, l'autre spontané, se perpétueront en Portugal, et jusqu'aujourd'hui même s'opposeront l'un à l'autre. Quelques grands génies seulement, tels Camoens, Garrett, Joâo de Deus, en réaliseront momentanément la synthèse. A dater de la Renaissance, la main-mise des Jésuites sur l'enseignement étouffe la voix populaire sous le bâillon de l'Acadé-

misme. Ce que l'Eglise avait jusque-là favorisé pour ancrer sa puissance dans la démocratie du moyen-âge, elle le défait, au nom du canon gréco-latin, pour des vues impérialistes. La Révolution française inaugure un mouvement inverse, qui se traduit en littérature par le romantisme. Mais l'académisme n'a fait le plus souvent que changer de forme, et le goût immodéré des modes étrangères peut passer pour l'une de ses manifestations les plus dangereuses, quand ces modes ne servent point à mettre en relief quelque part imprévue de l'esprit national.

« Le grand rire irrévérent de Gil Vicente, à l'aurore du XVIe siècle, « fut la dernière affirmation, mais aussi la plus large, de la liberté « de conscience, dit encore excellemment Affonso Lopes Vieira. Les « bûchers de l'Inquisition sont prêts à l'éteindre. A travers ces « flammes effroyables, ce qu'il y avait de meilleur dans l'âme natio- « nale allait être réduit en cendres. »

Une dernière fois proteste par sa voix le bon sens populaire; aussi toute son œuvre est-elle particulièrement évocatrice.

Le Monologue du Vaquero ou de la **Visitation**, qui fut composé en castillan, et qui marque le début du théâtre lusitanien, est à coup sûr l'un des plus caractéristiques et, tel qu'il se présente dans la transposition rimée vers pour vers d'Affonso Lopes Vieira, il a la beauté d'un épisode de l'*Odyssée*.

Quand le gardien de troupeaux apparaît dans la chambre de la Reine, poursuivi par les gardes qui lui barrent le passage, c'est bien le Peuple entier qui parle à son roi d'égal à égal, dans la conscience de sa force douce et orgueilleuse. C'est le Peuple enfant qui reste bouche bée devant le luxe des appartements et qui, sur les riches parquets, plante pourtant ses rudes souliers.

— « Il est bien vrai, disent les naïves *redondilhas*, que Votre Noblesse vient d'accoucher? »

Les joies de la famille émeuvent l'homme du peuple. C'est toute la nation qui, par les mains du *Vaquero*, offre au Prince nouveau-né les œufs, le lait et les fromages, produits du sol natal, rustiques présents.

Quel simple et grandiose tableau, si portugais!

La version d'Affonso Lopes Vieira est à faire douter que ce soit l'original même. Il s'en dégage, au regard de la crise présente, un réconfortant symbolisme.

Memento. — L'apparition de *Prospero Fortuna*, roman de mœurs politiques, par Abel Botelho, constitue un gros événement littéraire, dont nous aurons à nous préoccuper prochainement.

De nombreuses conférences littéraires ont eu lieu cet hiver. A la Société de Géographie, le maître Abel Botelho parla avec autorité de *la Psycho-*

ogie de la Beauté, et démontra que le véritable progrès ne peut se réali-er que par l'affinement des esprits dans le culte du Beau.

Plusieurs soirées poétiques ont été données au Théâtre Dona Maria ; la remière fut précédée d'une conférence d'Affonso Lopes Vieira, celle dont ous avons parlé plus haut ; la seconde s'illustra d'une causerie d'Abel otelho sur le *Drame et les poètes dramatiques portugais*. Le lyrisme étant ne vibration toute subjective, c'est quand il entre en contact avec la vie ue le drame se fait jour.

A l'*Instituto*, de beaux vers d'Antonio Cid et les savantes études camo-istes dont nous parlâmes tout à l'heure. A la *Revista de Lisboa*, un rticle pénétrant d'Anna de Castro Osorio sur la femme de race portugaise.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES ROUMAINES

Les anniversaires. Laurian. Creanga. *Arhiva. Minerva.* MM. Gane et Maiorescu. Les nouvelles publications. La *Revue de Roumanie*. — Memento.

Commémorations et jubilés se suivent, de plus en plus fréquents. ette louable coutume, importée d'Allemagne, fait honneur à la piété es vivants autant qu'à la mémoire des morts ; elle est plus belle et lus touchante encore, et plus efficace peut-être, lorsqu'elle arrive à mps présenter les hommages de toute une génération à ses grands ommes contemporains.

C'était, le 28 février v. st., le centenaire d'August Treboniu Lau-an, dont le nom déjà semble annoncer les tendances latinisantes : on *Tentamen criticum* s'efforça de créer, en éliminant les carac-res cyrilliques, une orthographie étymologique latine du roumain. ar la suite, le phonétisme a triomphé de cet étymologisme ; mais œuvre, d'ailleurs écrite pour l'Europe plutôt que pour ses com-atriotes, a réalisé son but qui était, à une époque où Slaves, Grecs Hongrois déniaient aux Roumains leur nationalité propre, de soute-ir et de faire connaître les origines romaines de ce peuple et de sa ngue. Transylvain, comme la plupart des grands travailleurs de temps, — et qui prit une part active au mouvement de 1848 en rdéal, — architecte, professeur de sciences, de langues et de philo-ophie à Jassy et à Bucarest, président du Conseil permanent de Instruction en 1857, appelé à la nouvelle Université en 1864 et élu n 1867 membre de la Société littéraire qui allait donner naissance l'Académie roumaine, Laurian a fait paraître les ouvrages les plus vers : il suffit de retenir son *Histoire des Roumains*, bien faite et xacte, qui est demeurée en usage dans les écoles pendant plus de ngt ans, et le *Magazine historique de la Dacie*, publie avec Nic. alcescu, dont les six volumes (1846-48) contiennent des documents récieux. Son *Dictionnaire de l'Académie*, en collaboration avec C. Massim, a eu le sort du *Tentamen*, comme aussi le volumi-

neux *Glossaire* qu'il dressa des « mots étrangers qu'il fallait éliminer de la langue ». Laurian fut le premier maître de roumain du roi Carol, et c'est à ce titre que son buste figure au palais de Bucarest.

Après Eminesco, voici que l'on a témoigné également à son ami Joan Creanga l'empressement de célébrer le 20e anniversaire de sa mort, au 31 décembre. Cette hâte n'implique aucune crainte d'oubli pour Creanga au jour de son cinquantenaire ou de son centenaire. Bien loin de là, la fortune de Creanga a quelque chose de miraculeux, comme s'il avait eu à son service le diablotin Khirica de l'un de ses contes, et on peut lui appliquer le proverbe roumain qui retourne notre « pierre qui roule » : même la pierre produit de la mousse, quand elle reste longtemps à la même place. Né du peuple et demeuré obstinément paysan, sans avoir connaissance d'aucune langue ni littérature étrangères, instruit tout juste assez pour devenir pope et faire un instituteur primaire, il ne se prenait ni ne tenait à être pris pour un écrivain : il lui a été donné d'écrire naturellement, comme un pommier fait des pommes; mais n'est-ce pas la seule manière connue pour produire des fruits? Avec un seul et unique volume de *Souvenirs* et de *Contes*, il s'est assuré dans son pays, un renom éternel. Et encore n'en aurait-il, dit M. Slavici, rien écrit, si ses amis ne l'avaient persuadé que c'eût été péché de laisser perdre la forme qu'il savait leur donner en les racontant. Il a simplement retracé la vie et les coutumes villageoises de son temps, rapporté les récits de la veillée, légendes merveilleuses et aventures drôlatiques (une série d'anecdotes licencieuses, comme celles qu'avait recueillies Eminescu et sans doute aussi Hajdeu car ce spirite transcendantal était grand amateur de truffes, restent enfouies dans les manuscrits) ; ce n'est pas un créateur ; il ne fait que reproduire avec fidélité des créations populaires; que fixer avec une sincérité que ne dépare aucun artifice de langage moderne le tour d'esprit, les façons de sentir et de penser du peuple. Son œuvre durera comme un modèle de prose pittoresque et savoureuse acquérant un prix d'autant plus inestimable que la langue authentique du pays se modifiera davantage, hélas ! et se perdra sous l'action déplorable de l'occidentalisation ; elle sera comme une pierre angulaire de la littérature roumaine, comme le sol profond où puisera le génie des grands hommes à venir, car il nous en faut croire M. Pierre Gautiez : en littérature, les grands hommes, ce sont les vrais fils de la terre et du pays qui les a fait naître.

La revue *Arhiva*, qui a remplacé à Jassy les *Convorbiri literare* paraît en un n° de décembre jubilaire de ses 20 ans d'existence; d'un caractère plutôt scientifique sous Gr. Cobalcesco, elle a fait, sous la direction de M. A. D. Xenopol, une large part à la littérature originale

Le quotidien *Minerva* entre avec une légitime fierté dans sa seconde année ; il a vraiment tenu les promesses de son programme. Il a su, en dehors de toute affiliation de parti et de toute coterie intellectuelle, rester ouvert à tous les problèmes politiques, sociaux, religieux, littéraires et artistiques, les discuter avec une égale impartialité, poursuivant avec constance une œuvre de paix, de justice et de moralisation générale. Une belle œuvre, pour un journal, et d'un patriotisme vraiment rare ; elle a fait son définitif succès.

Puis voici, à très peu d'intervalle, le 70e anniversaire de MM. Nic. Gane et Titu Maiorescu, doyens des Lettres roumaines.

Issu de vieille souche boyaresque, tour à tour président de différentes instances, préfet dans plusieurs districts, ministre, député, sénateur, maire actuellement de la ville de Jassy, M. Gane est un des créateurs de la nouvelle en roumain. L'Académie faillit le laisser manquer à sa gloire ; il n'y entra que l'an passé, au fauteuil de B. P. Hajdeu. Son activité littéraire date de 1867 : il débute dans les *Convorbiri literare* avec *le Flûteau de Stefan*, touchante histoire de la fiancée d'un berger enrôlé de force et par surprise dans les milices, comme cela se pratiquait encore il n'y a pas si longtemps, et qui s'en va mourir dans un combat contre les Polonais. Ses principales œuvres publiées sont : un discours d'inauguration de l'année judiciaire 1869, sur le *serment more judaico* contre lequel les juifs ont si fort protesté ces années-ci ; en 1873, les *Essais littéraires ;* en 1880, la première édition des *Nouvelles*, les seconde et troisième à Bucarest 1889, la 4e en édition jubilaire dans la Bibliothèque pour tous (Alcalay, 1908) ; en 1886, un volume de *Poésies ;* puis chez Iliescu-Grossu à Jassy *les Feuillets détachés* (1901), *les Jours vécus* (1903), *les Péchés avoués* (1904) ; en 1907 apparaît la magistrale traduction de Dante, *l'Enfer*, qui en est déjà à une seconde édition ; en 1908 *les Epis* (Minerva). Tous ces recits, campagnards ou historiques, aventures de haïdouks, épisodes héroïques, scènes de chasses et souvenirs, écrits avec simplicité et bonhomie, avec une sorte de pudeur du sentiment, et une pointe de romantisme attendri, ont un charme durable.

La démission de M. Titu Maiorescu après 37 ans de professorat (chaires de logique, d'esthétique et d'histoire de la philosophie) à l'Université de Bucarest, dont il était recteur, et à la veille de toucher à la limite d'âge qu'impose la loi, a causé une surprise alarmée ; les manifestations organisées en son honneur à Bucarest et à Jassy prirent un caractère de spéciale déférence et l'expression des regrets unanimes devant son départ protestèrent implicitement contre l'arrêté ministériel qui l'avait causé.

M. Maiorescu est une des nobles figures et une des personnalités les plus marquantes de la Roumanie contemporaine. Son autorité est

indiscutée, son ascendant moral indiscutable. Transylvain d'origine, lui aussi, bien que né à Craïova, il revient de ses études à Vienne, Berlin et Paris, tout pénétré d'idées qu'il se sent le devoir de mettre en pratique. Il débute comme professeur à Jassy, à 22 ans; et de prime abord il réforme, il discipline, il conduit. Directeur de l'École normale, il crée une chaire de grammaire: il est le premier à enseigner des notions claires sur la langue, et l'un de ses premiers élèves sera Joan Creanga. Au Lycée National il remet à l'ordre les professeurs, fût-ce un Hajdeu, qui, sans souci des programmes, tient un cours d'archéologie et un de littérature anglaise, au lieu de celui d'Histoire universelle. Dans la salle de l'ancienne Banque de Moldavie, une première série de douze conférences sur l'Esthétique (1863) font courir toute la ville et rendent à Jassy sa vie et son prestige de centre intellectuel, au moment même où, cessant d'être capitale politique, elle voyait le palais princier abandonné, les fonctionnaires mis à pied, la société se retirer à la campagne ou déménager à Bucarest, le commerce en stagnation. Quelques jeunes gens enthousiasmés embrassent ses idées : la Société Junimea est fondée et les *Convorbiri* vont paraître (1866). A partir de ce moment, l'activité de M. Maiorescu domine tout le développement de la culture roumaine ; la renaissance littéraire en particulier se produit sous sa direction, il en est l'âme, et chacun de ses articles désormais sera un chapitre décisif de l'histoire de la littérature roumaine. Formé à l'école de Lessing, de Gœthe, de Schopenhauer et de Vischer, il rapporte dans son pays l'influence allemande, introduit les méthodes scientifiques dans les lettres, est un des restaurateurs de la langue et fonde la critique d'idées, réalisant pour son compte le mot de Condillac que les bons critiques ne viennent qu'après les bons philosophes. Dès 1866, où il sauve l'Union des Principautés contre un mouvement séparatiste en prenant la défense du Prince étranger, il établit les règles d'*écriture de la langue roumaine* que l'Académie adoptera par la suite et arrête, après une lutte épique, la fausse latinisation de la langue (1868) pour la ramener à ses origines populaires, même dialectales, ce qui ne l'empêche nullement de savoir indiquer les *Néologismes* (1871) dont elle a aussi besoin pour s'enrichir. Il détermine la *direction nouvelle dans la poésie et la prose roumaines* (1872) en s'élevant d'une manière générale contre la superficialité de la culture importée d'Occident ; se montre impitoyable pour les œuvres creuses et déclamatoires : *ivresse des mots* (1873), *orateurs, rhéteurs et bavards* (1902). Avec un esprit caustique et mordant, mais non satirique, négligeant toute personnalité pour s'attaquer aux idées et aux faits, toujours objectif et mesuré, dépourvu de préférences personnelles, il a dénoncé tous les succès de mauvais aloi, percé à jour bien des réputations surfaites,

ans avoir eure des inimitiés et des rancunes ; accusé de trahison et raité de cosmopolite, en pleine Académie, il riposta : « Pour nous, atriotisme ne saurait être synonyme d'imperfection, ni une œuvre aible mériter des éloges parce que roumaine. » Cependant si son érulition profonde, son discernement juste et fin, qui lui ont permis de aire de très bonne critique de livres qui n'avaient pas toujours de aleur, ont rendu un immense service aux Lettres et largement conribué à la formation du goût en Roumanie, il convient de remarquer, avec M. Oct. C. Taslauanu (*Luceafar*, IX, 5), que M. Maioescu a plus démoli que reconstruit, qu'il a surtout effectué une beso-ne de négation : il n'a pas créé, il s'est contenté « d'arracher l'ivraie ui empêchait le bon grain de pousser ». Il ne rentrait pas dans ses rincipes d'ériger des systèmes, de mettre en train des entreprises ompeuses.

Homme de devoir, pour le devoir, il estimait que chacun a dans sa phère un rôle déterminé, qu'il doit accomplir. Admirable dans son œuvre par la pureté de la forme (ses discours juridiques et parlementaires, comme les académiques sont des morceaux d'éloquence achevés), il l'est dans sa vie par la régularité de son travail et la lignité de son caractère ; c'est par l'exemple autant que par la parole ue, professeur, publiciste, jurisconsulte et homme d'Etat, il a été éducateur de toute une génération.

Ce que la librairie roumaine jette maintenant sur le marché me léborde. Les volumes de nouvelles, récits, menues esquisses, surtout bondent. En attendant d'y pouvoir revenir ici en détail, une nomenlature des derniers volumes reçus me servira au moins d'accusé de éception.

Dans les éditions *Minerva*, qui fournissent le gros de la production : un ouvrage très méritoire du poète St. O. Iosif, *Talmaciri*, raductions en vers d'après vingt poètes étrangers ; *Poésies* d'Ecaterina Pitis ; *Rapsodies et Ballades* de Jon Bârseanul ; le roman historique *Valea alba* de Gh. Silvan, reconstitution érudite, en une angue choisie, de l'époque des guerres d'Etienne le Grand (1476) ; *Illusions* de Ludovic Daus, qui en laissent peu sur certains milieux roumains ; *Impressions littéraires* de Mme Sadoveanu-Evan ; *Constantza pittoresque*, guide de la ville et de ses environs, avec d'intéressants chapitres historiques et littéraires, honoré d'un prix de 500 fr. de l'Académie, par Joan Adam, dont voici encore *Efforts* et *Au coin de l'âtre* (récits drôlatiques paysans) ; *De notre village*, par J. Jonescu-Boteni ; *Loin du monde*, par Mme Const. Hodos ; *Sur la côte*, de I. Ciocârlan ; une belle édition populaire illustrée du *Nouveau Testament*, donnant les Evangiles pour tous les jours de l'an, avec une introduction sur chaque évangéliste par SS. l'archereu Sofronie Craïoveanul, auteur d'études théologiques et philosophiques

dont un *Commentaire sur l'Ecclésiaste et l'Apocalypse* et la *Vie et les œuvres d'Emm. Kant*. Le *Calendrier Minerva* pour 1910, plein d'images, d'une typographie soignée, continue la tradition des almanachs d'antan, moraux et instructifs. Il faut encore signaler les traductions de Murger, Daudet, Balzac, Flaubert, et quelques douzaines d'opuscules de la *Bibliothèque populaire* et annoncer la *Bibliothèque du Théâtre National* qui donne les textes des pièces telles qu'elles sont jouées, drames originaux : *Dernier rejeton*, de N. Pandele, *Sanda*, de Al. G. Florescu, et traductions du français, de l'allemand, du russe, du hongrois, confiées aux meilleurs écrivains, Densusianu, Hétrat, Gusti, Bratescu-Voinesti, etc.

La maison Socec publie une réédition luxueuse des *Batrânii*, d'Em. Gârleanu, scènes attachantes de la vieille vie boyaresque moldave; dans sa collection à 95 bani des *Ecrivains roumains* la charmante et alerte *chronique* du grand seigneur, moldave aussi, Joan Neculce; dans sa *Bibliothèque populaire :* des nouvelles de Delavrancea, de Beldiceanu, de Dragoslav, comme l'*Andromaque* de Racine ou les *Aventures de Télémaque*, les *Monstres et fées* de Gorovei comme les *Limites de la santé morale* du Dr Dusciano; et des voyages, et des vers.

La librairie Konegen, de Vienne, édite, de Jon Ursu, auteur en français d'une *Politique orientale de François Ier* d'après les sources ottomanes, une thèse de doctorat en allemand : *Politique extérieure de Petru Rares, prince de Moldavie* (1527-1538), qui retrace au vif la tragédie émouvante de ce règne par ailleurs glorieux. — L'*Influence des romantiques français sur la Poésie roumaine*, de N. Apostolescu (chez Champion), préfacé par M. Faguet, ouvrage d'une laborieuse documentation, continue et complète, d'apports neufs et personnels, les volumes de Pomp. Eliade sur l'*Influence française en Roumanie*. Les *Roumains*, de M. James Caterly (chez Calmann-Lévy), sont déjà traduits par M. Lovinescu (Saidmann, Falticeni).

L'Académie Roumaine publie le tome XXXI, série II, de ses *Annales :* partie administrative et débats (1908-09); dans les Annales de sa section historique elle donne les deux mémoires sur l'*Archive des Sénateurs de Kichinew* où M. Radu Rosetti résume avec méthode et clarté, d'après les 3 volumes de J. N. Halippa et d'après ses notes personnelles, les dossiers concernant les opérations militaires et les négociations diplomatiques de l'occupation russe de 1807 à 1812.

Enfin, nous avons une *Revue de Roumanie*, qui paraît en français et qui s'annonce très bien. On ne peut lui reprocher que son titre, qui laisserait supposer des idées de rivalité. Or elle n'apporte ni programme tendancieux, ni polémiques. Elle se contente, par ses articles sérieux, documentés, politiques, économiques, littéraires,

artistiques, d'attirer l'intérêt sur ce qui se passe en Roumanie ; elle gagnera les sympathies, croyons-nous, par la belle franchise avec laquelle elle en parle sans fausse pudeur, comme sans fausse modestie. Nous lui souhaitons bonne chance et longue vie.

Memento. — Nécrologie : A Sibiu, Mme Ad. Taslauanu, qui avait eu le mérite de fonder une *Bibliothèque des enfants*, la première en roumain. — A Blaj (Transylvanie), le chanoine Dr Aug. Bunea, historiographe religieux de valeur, orateur distingué, membre de l'Acad. Roumaine ; auteur de l'*Histoire des Roumains Transylvains de 1751 à 1764*, de l'*Histoire de l'Eglise unie avec Rome*, etc. — A Bucarest, M. Russu-Sirianu, le vaillant journaliste, collaborateur à la *Tribuna*, au *Românul*, etc., auteur de *nouvelles* et des *Roumains du royaume de Hongrie*, des *Corvéables ;* le magistrat écrivain Ciru Œconomu, directeur du *Courrier judiciaire*, collaborateur des *Convorbiri literare*, où il a publié plusieurs romans : *la Fille de Sejan, la Vengeance d'Anastase, De Rucar, Chroniques et légendes*, etc. A Jassy, le préfet G. Kernbach, connu sous le nom de Gheorghe din Moldova par ses poésies d'une note à la Heine au petit pied, d'un humour mélancolique, de tournure populaire ; collaborateur et l'un des fondateurs de la *Viata românească*.

MARCEL MONTANDON.

VARIÉTÉS

Notes sur Pétrus Borel. — On ne peut célébrer tous les centenaires, et celui de Pétrus Borel, comme de beaucoup d'autres, aura passé inaperçu. C'est d'ailleurs par un pur hasard que je découvris la date de la naissance du *lycanthrope*. Un congrès assez original se tenait à Lyon, il y a quelques mois, celui de la joyeuse corporation des croque-morts. Vous voyez d'ici la facile association d'idées. De la funèbre industrie au genre d'inspiration de l'auteur de *Champavert* il n'y a qu'un pas.

Les sujets macabres ont beaucoup tenté les romantiques de second ordre, mais aucun artiste ne s'est davantage complu parmi les tibias et les squelettes que Pétrus Borel. Sa verve alors est intarissable.

Aussi bien en ce temps-là la mode était d'allumer des punchs aux reflets infernaux et de boire dans des crânes. L'histoire a enregistré une fameuse soirée en 1832. Ironie des mots, Borel habitait alors rue d'Enfer. La maison n'avait qu'un étage avec un entresol. Pour la circonstance l'entresol avait été converti en infirmerie. A mesure qu'un combattant succombait, les gens valides, dit Jules Claretie, le descendaient jusqu'à cette salle de convalescence. Alexandre Dumas se montra le plus voluptueux et le plus raffiné : il mangea de la crème dans un crâne.

Pétrus Borel nous a laissé un portrait achevé du croque-mort. On le trouve dans une publication de Curmer, *les Français peints par*

eux-mêmes. Le talent de l'auteur y apparaît sous sa double face d'ironiste mordant et de conteur fantastique. Voici un genre de plaisanterie cher au lycanthrope :

Vous êtes à fumer gaiement avec des amis et vous attendez quelques rafraîchissements. — Pan ! pan ! On cogne à votre porte : « Qui est là ? — C'est moi, Monsieur, qui vous apporte la bière. — Est-elle blanche ? — Oui, Monsieur. — Bien : déposez-la dans l'antichambre et revenez chercher les bouteilles demain ». L'homme obéit et se retire. Mais quelle est votre surprise quand, accourant sur ses pas, vous vous trouvez nez à nez avec un cercueil !

Au sujet du prix de ce dernier article un différend s'étant élevé entre l'auteur et l'éditeur l'affaire fut portée, le 15 novembre 1836, devant le comité de la Société des gens de lettres dont faisaient partie MM. Borel et Curmer. L'éditeur eut gain de cause et offrit à Borel de transiger. Celui-ci refusa. C'est alors que Balzac intervint et écrivit à Curmer la lettre suivante non datée (1).

Monsieur et cher Confrère,

M. Pétrus Borel a mis une sorte d'orgueil à ne pas accepter l'espèce de transaction que vous avez proposée après le prononcé de la sentence du comité ; mais peut-être serait-il flatté de voir un second type très généreusement rétribué. Véritablement le type du Croquemort est un des meilleurs des *Français*, l'auteur a pu être induit en erreur avant de faire son travail. La raideur de M. Borel venait sans doute de la conscience de ses longs labeurs... Nous avons été fâchés de l'insistance qu'a mise M. Borel à refuser votre offre ; mais puisque vous avez maintenant de votre côté un droit incontestable, vous pouvez sans danger faire quelque concession qui n'attaquerait ni ce droit, ni vos intérêts.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

DE BALZAC.

On s'est plu à raconter les excentricités dont Borel s'enorgueillissait. On a tout dit sur *le Camp des Tartares, les Bousingots*, les ateliers ou fréquentaient Lassailly, Philadelphe O'Neddy (M. Dondey), Jules Vabre qui annonçait une étude sur l'*incommodité des commodes*, livre qui ne fut jamais écrit, mais dont le titre seul rendit son auteur célèbre.

Pourtant l'auteur de *Madame Putiphar*, qui appelait ce bon Louis-Philippe « un homme aux mains crochues, portant pour spectre une pince ; une écrevisse de mer gigantesque ; un homard n'ayant point de sang dans les veines, mais une carapace couleur de sang répandu ! » — vaut mieux que sa renommée. Peut-être l'existence misérable qu'il se contraignit à mener lui troubla-t-elle l'esprit ? Rappelons-nous que le dernier vers des *Rapsodies* est : j'ai faim.

(1) Cité par M. Georges Vicaire, qui tenait cette curieuse lettre de M. Gauthier.

Il était d'une excellente famille. Son père, royaliste ardent, fut fait prisonnier sous le général de Précy, gouverneur de Lyon, alors qu'il résistait à l'armée de la République. Quand il recouvra la liberté, il était ruiné. Le vrai nom de Pétrus Borel est donc Pétrus Borel d'Hauterive. Ses idées républicaines lui défendaient la particule, mais il la voulut donner au fils qui lui naquit en Algérie. S'il vécut en gueux et en révolutionnaire, il finit bourgeoisement sans doute pour mieux nous étonner, dans la peau d'un catholique et d'un réactionnaire. Par son amour de l'exotisme et de l'étrange, c'est un ancêtre de Rimbaud. L'un et l'autre furent la proie des pays chauds.

On connaît les livres de Borel, mais on ignore ses très curieux articles semés dans les périodiques de l'époque. Beaucoup mériteraient d'être exhumés. Dans le fond, notre lycanthrope était homme fort cultivé qui se piquait d'érudition. Sans parler des excentricités de son orthographe (il écrit *abyme*, *gryllon*, *pharamineux*), de sa ponctuation fantaisiste et de ses manuscrits composés en penchant les caractères de droite à gauche, on trouverait à glaner dans son style et son vocabulaire. Bien mieux Borel ne manque pas une occasion d'étaler ses connaissances philologiques d'ailleurs suspectes. Parlant d'Antibes (1), il ajoute « ἀντιπολις ἀντιβιος, la vieille colonie marseilloise, assise à l'extrémité de la Provence, au pied des Alpes maritimes, sur le beau rivage de la mer de Ligurie ». Dans le *Gnaffe* (2) il nous soutient que le mot a une étymologie *brillante* et une origine hellénique. *Gnaffe* viendrait de γναφεύς, cardeur, et dérisoirement « râcleur de vieux cuirs ». En anglais, dit Borel, *to gnaw* signifie *ronger*. D'après lui on doit dire d'une chose superbe : c'est *grandiose*, et d'un ivoire de Dieppe, c'est *petit diose*. Un homme qui se blesse à la main, n'est pas *estropié*, mais *estromain*.

Ces amusements ont empêché de prendre au sérieux l'auteur des *Rapsodies*. Tout comme Rimbaud encore, avec qui il a de si étranges affinités, Borel se plaisait à « épater le bourgeois ». Peut-être serait-il temps de faire la part de l'ironiste et du penseur chez cet homme si complexe. Baudelaire l'admirait beaucoup et a fort bien parlé du lycanthrope (3).

TANCRÈDE DE VISAN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Albert Savine : *Madame Elisabeth et ses amies ;* Michaud. 1 50

(1) *Madame Putiphar.*
(2) *Les Français peints par eux-mêmes.*
(3) Borel eut même les honneurs de la contrefaçon. Je possède sous sa signature un volume intitulé *Madame Isabelle*, paru à Bruxelles en 1844, qui est du soi-disant abbé Froulay (E. Buchery). Cf. *la Petite Revue* du 4 nov. 1866, et *l'Intermédiaire*, t. XV, 65.

Littérature

Albert de Bersaucourt : *Francis Jammes poète chrétien ;* Bibliothèque du « Temps présent ». » »

Gustave Boissière : *Urbain Chevreau, 1613-1701, sa vie, ses œuvres ;* Niort, Clouzot. 12 »

Urbain Chevreau : *Remarque sur les Poésies de Malherbe,* éd. critique publiée sur le manuscrit de Niort par G Boissière ; Niort, Clouzot. 12 »

Lucie Félix-Faure-Goyau ; *La Vie et la Mort des Fées ;* Perrin. 3 50

Blanche Sari Flégier : *Paroles livrées au vent qui passe ;* Ficker. 3 50

Lafcadio Hearn : *Kwaidan, ou histoires et études de choses étranges,* trad. par Marc Logé ; « Mercure de France ». 3 50

Armand Lebault : *La Table et les repas à travers les siècles ;* Laveur. 20 »

Jean Mélia : *Les Idées de Stendhal ;* « Mercure de France ». 3 50

V. de Pallarès : *Le Crépuscule d'une Idole. Nietzsche, Nietzschéisme, Nietzschéen ;* B. Grasset. 3 50

Ernest Seillière : *Barbey d'Aurevilly ;* Bloud. » »

Poésie

Albert de Bersaucourt : *Vingt-quatre poèmes en prose pour honorer ma demeure et chanter mon jardin ;* Falque. » »

W. Chapman : *Les Rayons du Nord ;* « Revue des Poètes ». 3 50

O. Hérault : *Les Cloches douloureuses ;* Sansot. 3 50

Lucien Leluc : *Les Heures de soleil ;* Bernard Grasset. 3 50

L. Mercier : *Lazare le Ressuscité, suivi de Ponce Pilate ;* Calmann-Lévy. 3 50

Amélie Mesureur : *Clairs Horizons ;* Lemerre. 3 50

F. Richard : *Le Christ ;* Plon, 3 50

Jules Romains : *Un être en marche ;* « Mercure de France ». 3 50

Maurice Simart : *Eveil ;* Ed. de « Miscellanées ». » »

Questions militaires

Silbermann : *Souvenirs de Campagne ;* Plon. 3 50

Questions religieuses

Maurice Goguel : *Les Sources du récit Johannique de la passion ;* Fischbacher. » »

Maurice Goguel : *L'Eucharistie, des origines à Justin Martyr ;* Fischbacher. » »

Roman

Quilius Albertini : *Résurrection d'amour ;* Libr. Universelle. 3 50

Fernand Aubier : *Trois filles à marier !...* Hachette. 3 50

Emile Barret : *La Petite Sévillac ;* B. Grasset. 3 50

Frank Barrett : *Le Mystère du Grand Vesper,* trad. par T. de Wyzewa ; Hachette. 1 »

Blasco Ibanez : *Arènes sanglantes ;* trad. de G. Hérelle ; Calmann-Lévy. 3 50

Albéric Cahuet : *Les Dernières joies de Séverin Chantal ;* Fasquelle. 3 50

R. Casal. : *Le Dilemme ;* Plon. 3 50

Marguerite Comert : *Les Grimaces de l'Amour ;* Calmann-Lévy. 3 50

Léon Daudet : *Le Bonheur d'être riche ;* Fayard. 1 50

Marc Debrol : *Le Grand Tour ;* Calmann-Lévy. 3 50

Tony Féroë : *Mona Laura ;* Paclot. 3 50

Gyp : *L'Amoureux de Line ;* Flammarion. 3 50

Mme Idea : *Pour toujours ;* Libr. Universelle. 3 50

François Labeur : *Villa des Roses ;* B. Grasset. 3 50

Raymond Labruyère : *Bételgeuse ;* Fayard. 2 »

Raymond Maygrier : *La Ruche ;* Soc. des publications littér. 3 50

O.-W. Milosz : *L'Amoureuse Initiation ;* B. Grasset. 3 50

Henry Rabusson : *Le Frein ;* Calmann-Lévy. 3 50

Dr Jules Rengade : *La Bête à Concours ;* Libr. universelle. 3 50

Louis de Romeuf : *L'Ame des Villes ;* Perrin. 3 50

A. de Saint-Auclaire : *Le Retour, suite de Un étrange divorce ;* Perrin. 3 50

Blanche Sari-Flégier : *Contes pour René et Fernand ;* Ficker. » »

H. Séverac : *Les Voies Impénétrables ;* Plon. 3 50

Antoine Vicard : *Autour d'une jolie fille ;* St-Etienne, J. Le Hénaff. » »

Antoine Wylm : *Maîtresse mystique ;* Juven. 3 50

Sciences

E. Brucker : *Initiation zoologique;* Hachette. 2 »
Etienne Douzal : *Production électrique de l'Ozone et applications à l'industrie, l'hygiène, la thérapeutique;* Béranger. » »

Sociologie

Louis Arnould : *Ames en prison;* Poitiers, Oudin. » »
Eugène Boeglin : *Une capitale chrétienne sociale, Vienne;* Perrin. 3 50
Mme C. L. de Ferrer : *Pourquoi voteraient-elles?* Publications encyclopédiques. 1 »
Henri Joly : *Problèmes de Science criminelle;* Hachette. » »
Roger Niclaud : *La Laïque;* La Renaissance française. 3 50
Auguste Pawlowski : *La Confédération générale du Travail;* Alcan. 2 50
Henri Pensa : *De la morale politique d'après la condition des états à la fin du XIXe s.;* Alcan. 3 50
Firmin Roz : *L'Energie américaine;* Flammarion. 3 50

Théâtre

Hector Fleischmann : *Rachel Intime;* Fasquelle. 3 50

Voyages

Baron de Langsdorff : *Voyage et chasses en Ouganda;* Hachette. » »
Paul Pourot : *Tolède;* B. Grasset. 3 50

MERCVRE

ÉCHOS

Mort de Jean Moréas. — Mort d'Eugène Vernon. — Une lettre de M. Paterne Berrichon. — Une lettre de M. G. Bonjour à propos des *Illuminés de Fareins.* — Le monument Leconte de Lisle. — Le « signe royal ». — Un théâtre moderne au Japon. — Les conférences des « Amis de Carrière ». — Sur la propriété littéraire en Angleterre. — Erratum. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Mort de Jean Moréas. — Jean Moréas est mort le mercredi 30 mars à onze heures du soir; il était alité depuis un mois. L'étude de M. Marcel Coulon que nous venons de publier et les pages émues que nous donnons aujourd'hui de M. Pierre Quillard nous dispensent de parler de l'œuvre de Moréas. Nous voulons seulement inscrire une date et dire l'universelle sympathie dont fut entouré le poète. On sait avec quelle sérénité il attendit la mort; il s'en entretenait avec ses amis, et, sans crainte comme sans tristesse, gravement, il parlait de sa fin : « La mort n'est rien... La vie non plus d'ailleurs ». Il eut les obsèques qu'il souhaitait, par une belle journée ensoleillée, avec une profusion de fleurs ; il fut suivi de tous les amis qu'il se connaissait et de bien d'autres qu'il ne se connaissait point. Les cordons du poêle étaient tenus par M. Louis Barthou, ministre de la Justice, Lévidis, chargé d'affaires de Grèce, représentant son gouvernement, Maurice Barrès, de l'Académie Française, Henri de Régnier, Etienne Chichet, rédacteur en chef de *Paris-Journal*, Silvain, de la Comédie-Française, La Gandara et Alfred Vallette. M. Briand s'était fait représenter par M. Roger Ribière.

Jean Moréas ayant voulu être incinéré, c'est au monument crématoire du Père-Lachaise que furent prononcés les discours. L'hémicycle réservé aux assistants était trop exigu, et beaucoup ne purent entrer. Que n'est-on resté dehors, sous le ciel clair et dans l'atmosphère tiède, les orateurs sur

les marches du monument, face au grand espace libre où tout le monde aurait pu entendre et voir? M. Léon Dierx a parlé le premier :

Devant le cercueil fermé d'un poète tel que toi, Jean Moréas, l'horrible mae de la mort s'adoucit d'un rayonnement.

Au milieu des affections tranchées et des regrets en groupe, plane le souvenir d'une œuvre close trop tôt dans notre admiration, mais assez belle pour en garder l'hommage successif.

Fils de la Grèce, qui est pour nous comme un Paradis Perdu intellectuel, tu t'épris de la France, de sa langue et de sa littérature. Lorsqu'il y a quelques mois tu demandas à devenir notre concitoyen, tu étais depuis longtemps l'un de nos plus nobles et plus célèbres écrivains. Né à Athènes, tu voulus vivre, t'inspirer et mourir à Paris, pour ta libre inclination et pour une fierté de plus des Lettres françaises.

Tu les étudias profondément, dans leurs origines, et par l'évolution naturelle de tes dons rythmiques et lyriques, par une conquête continue vers l'art plus parfait, tu devins le pur et hautain, le gracieux et poignant chanteur des *Stances*. La muse tragique devait aussi te couronner publiquement.

Hélas ! cette nouvelle *Iphigénie* que tu espérais voir représenter sur notre première scène dans sa forme antique la plus douce, la plus touchante et la plus harmonieuse, ne vaudra des bravos qu'à ta mémoire.

Tu savais que ton nom ne périrait pas. Ton cœur en a été plus fort que tes souffrances, et ta longue agonie a rappelé à tes chers visiteurs la fin des plus fermes stoïciens.

Que ce mausolée soit léger à tes cendres, dans la patrie que tu avais choisie pour la tienne ! Tu l'aimais pour la joie d'y entendre un son plus clair de tes strophes, et de tous les lauriers tu n'as envié que celui qu'elle octroie d'abord.

Ensuite parlèrent MM. Louis Barthou, Maurice Barrès, Lévidis, Jules Claretie, Etienne Chichet, Charles Morice, Ernest Raynaud et Valdamaki, président de l'Association des Etudiants hellènes. Enfin, Mme Silvain, très émue, a dit des *Stances* de Jean Moréas.

L'urne contenant les cendres du poète a été placée dans un tombeau où chacun, d'un geste d'adieu, a laissé tomber une fleur. — A. V.

§

Mort d'Eugène Vernon. — Eugène Vernon vient de mourir à l'âge de 38 ans. On ne l'a pas beaucoup connu : il n'était pas de ceux qui offrent leur cœur et leur intelligence à la publicité. Modestement, silencieusement, il écrivait des livres qui séduisirent de nobles esprits. Notre cher Paul Adam, n'est-ce pas vrai ? le tenait pour l'un de nos plus remarquables penseurs. J.-A. Coulangheon, sans l'avoir jamais rencontré, dédia à l'auteur de *la Demeure enchantée* son dernier ouvrage.

De son véritable nom, Eugène Veek professait la médecine. C'était un homme de savoir et un bon praticien — un peu sceptique, et enclin à croire que le malade guérissait ou mourait tout seul. « Soulager la douleur, c'est tout ce que nous pouvons », disait-il volontiers. Le malade voulant être pris au sérieux, je doute que le Dr Veek s'assurât, par trop de franchise, une importante clientèle. Ceux qu'il soignait lui savaient gré de sa douceur et de son habileté professionnelle : se rétablissaient-ils, j'imagine qu'il songeait : « Je les pansai, leur bon vouloir les guérit. » Car il était un peu païen, un peu mystique également, et ne jugeait guère convenable de promener le doigt de Dieu au fin fond de nos entrailles.

Des études solides, si même il ne les exploite pas directement, forment toujours un littérateur à qui elles donnent une discipline. Fervemment, uni-

quement épris de littérature, Eugène Vernon le fut. La médecine, quoiqu'il fût contraint de l'exercer, ne représenta que la face morose de son existence. Du moins, elle favorisa le développement de ses idées, elle fournit à ses écrits une indiscutable base physiologique, elle lui permit de peindre, en toute sécurité, d'émouvants, de terribles chapitres. Je dis *peindre*, car Vernon avait un œil délicat de coloriste, apte à saisir et à fixer les moindres nuances. La nature et les hommes chatoyaient dans sa prunelle ; volontiers les confondait-il dans un coup de pinceau. La robe de la femme aimée était celle-là même que la mer revêtait aux reflets de l'aurore, et son cœur était un soleil qui se couche.

A ce penseur qui avait étudié une dure science, le monde apparaissait d'ailleurs comme une fantasmagorie sentimentale. Ses personnages, tissés dans des nuages pour la plupart, et comme eux diaprés, s'énonçaient volontiers par sentences et leurs effusions étaient plus en paroles qu'en actes. Désabusés et tristes, ils avaient l'irréalité de belles ombres désireuses de se réincarner.

Vernon, à force d'interroger le cerveau, n'y avait rien trouvé que de décevant. Il eût voulu créer la religion du cœur, refuge de l'âme et de toute vertu et beauté. Ce fut le sujet de son dernier livre : *l'Homme divin*, si je l'ai bien compris du moins. Car, il faut le reconnaître, Eugène Vernon coordonnait mal ses idées. Il semblait pressé de dire ce qu'il avait à dire et ne se souciait guère d'une forme précise et châtiée. Tel quel, et pour qui l'ouvrira avec piété, *l'Homme divin* recèle des pages de premier ordre. N'y cherchez ni le charme, ni la fluidité du *Trésor des Humbles*. Mais vous jugerez que ce n'est pas un parent pauvre des essais de Maeterlinck. Je ne doute point qu'on ne revienne à ce livre, confus, tendre et, par endroits, magnifique, d'une rare abondance d'idées au vol prestigieux, rapide, trop rapide... L'œuvre publiée d'Eugène Vernon ne se compose que de deux romans : *la Demeure enchantée* (Revue Blanche), *Giselle Chevreuse* (Mercure de France) ; et *l'Homme Divin* (Fasquelle). Il faut y ajouter des articles épars en diverses revues. Il laisse de nombreux manuscrits, parmi lesquels des pièces de théâtre où l'idéologie domine.

Eugène Vernon est mort prématurément, quoique depuis des années il se sentît mourir. C'est dans la pinada d'Arcachon, en face de la mer qu'il avait chérie, que son âme délicate s'est exhalée, le 28 mars dernier. En lui adressant par ces brèves lignes mon souvenir ému, je voudrais qu'ils deviennent plus nombreux, ceux qui partagèrent notre amitié pour lui.

ROBERT SCHEFFER.

§

Une lettre de M. Paterne Berrichon.

Paris, le 5 avril 1910.

Mon cher Vallette,

J'ai, aujourd'hui, à remercier personnellement M. Edmond Lepelletier de la précieuse indication que donne sa lettre au sujet d'un dossier recherché en vain depuis deux mois. Pour le reste, je renverrai tout simplement l'auteur de *Paul Verlaine* à la documentation de son livre et à une lecture attentive de mon article.

Toutefois, en ce qui concerne le récit du drame de Bruxelles par Mme Ver-

laine mère, je ferai remarquer que si, au contraire de ce que le livre pourrait laisser supposer, ce récit a été fourni non à M. Lepelletier, journaliste et ami de la famille, mais au juge d'instruction, ma thèse sur la valeur du témoignage s'en trouve singulièrement renforcée.

Bien à vous.

PATERNE BERRICHON.

§

Une lettre de M. G.. Bonjour à propos des « Illuminés de Fareins ».

Ribemont (Aisne), 3 avril 1910.

Monsieur le Rédacteur en chef du *Mercure de France*,
rue de Condé, 26, Paris.

Monsieur,

Rentrant d'une assez longue absence à l'étranger, c'est seulement ces jours derniers que m'a été communiqué votre n° du 16 octobre 1909, contenant l'étude de M. Latreille sur les *Illuminés de Fareins*.

Ce travail, autant que j'ai pu en juger, est exact, sauf certains détails, sur lesquels vous me permettrez de vous présenter quelques observations.

M. Latreille dit qu'il existe encore des Fareinistes à Ribemont. Il n'en a jamais existé d'autres que le personnel, maîtres et domestiques, de la maison Bonjour. Les domestiques étant naturellement choisis au *Pays de la Vérité* et triés sur le volet, comme vous pouvez bien penser, sauf dans les derniers temps de la maison, où presque tout le personnel fut pris à Ribemont même et par conséquent absolument étranger à ces idées. Lors de la mort de mon oncle Gustave Bonjour, arrivée en 1906, qui mit fin à la maison, aucun Fareiniste ne resta à Ribemont.

La réserve sur laquelle les Fareinistes se sont tenus à Ribemont a été due à l'attitude que mon père, M. Jules Bonjour, décédé en 1908, a toujours gardée envers eux. Mon père, plus intelligent et surtout plus honnête que les autres, qui avaient grassement vécu de cette légende grotesque, avait toujours pris la Révélation pour ce qu'elle valait ; aussi fut-il mis en demeure de quitter la maison paternelle, et plus tard déshérité dans la mesure du possible.

Quant à la sévérité des mœurs et de la morale des Fareinistes, vous me permettez d'en rire, je connais tant d'histoires bonnes à raconter en latin !

Actuellement, enfin, le pontife attitré de cette plaisanterie serait mon cousin Alfred Boucher de la Ville-Jossy, originaire de Nantes, qui promène son austérité de son hôtel de Paris à sa propriété située dans le Loir-et-Cher, si lui aussi, trop intelligent pour ne pas voir le comique intense, qui subsiste seul de tout ce passé, ne se déclarait Janséniste et n'avait soin de ne pas prendre d'autre qualité.

Je vous serais très obligé, Monsieur, pour la mémoire de mon père, et pour moi-même, qui désire ne pas passer pour un farceur ou un imbécile, de vouloir bien insérer ces quelques lignes, et recevoir l'assurance de ma considération très distinguée.

G. BONJOUR.

M. Latreille avait-il eu connaissance d'un travail de M. Ernest Bauchart,

ancien conseiller d'Etat et père de M. Quentin-Bauchart, actuellement conseiller municipal de Paris, sur le même sujet ? — mais alors plus documenté au point de vue de notre pays.

§

Le monument Leconte de Lisle, dû au sculpteur José de Charmoy, vient d'être envoyé à l'île de la Réunion où il sera érigé à Saint-Denis. Cette œuvre commémorative a pu être menée à bonne fin grâce particulièrement au zèle vigilant de Mme Jean Dornis, du poète Jean Ricquebourg (né à l'île de la Réunion) et du dévoué trésorier du comité, M. Alphonse Lemerre fils. Le président du comité était le grand poète Léon Dierx. La souscription a produit la somme de 5.062 fr. 70.

§

Le « signe royal ». — Au cours d'une étude sur Jeanne d'Arc publiée par la *Revue Historique*, M. Antoine Thomas, membre de l'Institut, vient d'attirer l'attention sur les anciennes croyances populaires relatives au « signe royal ». Et il réunit tous les exemples connus de cette curieuse superstition, d'après laquelle un fils de roi, en venant au monde, devait porter, gravé sur une partie de son corps, un signe attestant sa légitimité.

Dans l'antiquité ce signe était attribué aux descendants de Cadmos, et plus tard, d'après Ausone et Justin, à la lignée des Séleucides, chez lesquels il affectait la forme d'une ancre.

Au moyen âge, les témoignages qui attestent cette tradition sont beaucoup plus nombreux. M. Pio Rajna en a cité quelques exemples, depuis l'épopée germanique jusqu'à l'épopée carolingienne, dans son livre *Le Origine dell'epopea francese :* c'est une marque sanglante qui apparaît sous forme de croix.

Gaston Paris a recueilli deux exemples de la même croyance dans des auteurs des XIIIe et XIVe siècles, l'un chez Adam de la Halle, l'autre dans « Bauduin de Flandres ».

Enfin M. Thomas cite à ce sujet un document inédit d'où il ressort que cette tradition était encore vivante au XVe siècle, et que le signe était devenu une fleur de lys. Il s'agit d'un paysan qui conteste la légitimité de Charles VII et qui déclare :

« Le roy est roy, mais il ne lui appartenoit pas que fusse roy, car il n'est pas du lieu, car, quant le roy nasquit, il n'apporta point enseigne de roy et n'avoit pas la flour de liz comme vray roy. » (Arch. Nat., JJ 187, no 83.)

Les folkloristes connaissent-ils d'autres témoignages de cette croyance ?

§

Un théâtre moderne au Japon. — « Le théâtre japonais, énonçait un japonisant célèbre, revêt une importance particulière du fait que c'est le seul endroit qui reste, en ces jours de transformation radicale, où l'on puisse étudier la vie de l'ancien Japon. »

Et cette remarque qui, dans la pensée de son auteur, s'appliquait à la scène et aux pièces qu'on y joue, peut s'étendre à la vie intérieure du théâtre, c'est-à-dire à son organisation, à la manière dont les Japonais s'y comportent et comprennent le plaisir du théâtre.

Bientôt, cette extension ne sera plus permise. Voici que la ville d'Osaka s'enorgueillit d'un théâtre moderne, plus moderne que le théâtre Réjane à Paris, et qui vient à peine d'être achevé. La Teikokou-za est un bâtiment en pierres de taille et en briques, dont la solidité a été renforcée par des fermes d'acier. Sa disposition ne diffère guère de celle d'un théâtre parisien, dont il est une copie. Lorsque les Japonais s'y rendront, ils pourront s'asseoir dans des fauteuils moelleux ; arriveront-ils en retard, ils se contenteront de strapontins. Jusqu'à présent, les spectateurs s'asseyaient, à la japonaise, sur des nattes très propres et très simples, dans une salle pleine de couleur locale et d'une grâce charmante. Ici ce sera la transposition plus ou moins grotesque d'un matériel européen dans un milieu qui ne s'y prête pas. Deux balcons avec fauteuils ; des loges ; des bouches à chaleur pour le chauffage de la salle. L'éclairage de la scène sera le même en tous points que celui d'un théâtre français. Interdiction formelle de fumer, de boire et de manger, c'est-à-dire tout ce laisser-aller qui donnait à une salle japonaise une physionomie si pittoresque. Durant les entr'actes, ceux qui auront faim et soif pourront se rendre au buffet. La durée des spectacles ne différera guère de celle des spectacles européens, alors que les Japonais passaient douze et quatorze heures au théâtre, s'y amusaient follement et ne demandaient qu'à continuer.

Mais M. Kawakami, qui est le directeur du nouveau théâtre, et Mme Sada Yacco, qui en sera l'artiste la plus en vue, se sont déjà rendus coupables d'un certain nombre d'innovations que les Japonais jugent des plus ridicules. « En inaugurant un système nouveau, nous écrit un de nos lecteurs nippons, pensent-ils pouvoir compenser par l'étrangeté le talent qu'on leur refuse ? Quel est donc le Japonais bien né qui ne préfère à toutes les excentricités, si dorées soient-elles, de MM. Kawakami et Cie, la belle simplicité qui règne au Kabouki-za, au Meizi-za et ailleurs, dans les grands théâtres classiques où l'on s'efforce encore d'être vraiment *japonais* ? »

M. Kawakami est évidemment un barbare, pour profaner ainsi l'un des derniers sanctuaires de l'ancien Japon !

§

Les conférences des « Amis de Carrière ». La *Société des Amis de Carrière*, dont le président est Auguste Rodin et le secrétaire M. Charles Morice, donne périodiquement d'intéressantes conférences sur des sujets d'art ou de littérature. C'est sous ses auspices que M. José Théry faisait récemment une remarquable causerie de protestation sur les droits de l'art contre le projet liberticide du sénateur Bérenger. Le 10 avril, à la mairie de Saint-Sulpice, Mme Aurel parlait de Jean Dolent, devant une salle bondée de littérateurs et d'artistes. L'hommage éloquent, ému, brillant de poésie et pétillant d'esprit rendu au grand écrivain par l'exquise conférencière fut digne de l'admirable et demain glorieux « Amoureux d'art », et justement couvert d'applaudissements par cet auditoire de choix.

Le mardi 26 avril, à 9 heures du soir, dans cette même salle de la mairie du VIe arrondissement, M. Georges Le Cardonnel fera une conférence sur : *Les Courants littéraires actuels*.

Les littérateurs et artistes sont conviés. L'entrée est gratuite.

§

Sur la propriété littéraire en Angleterre.

Monsieur,

A propos de ce que vous dites sur la propriété littéraire en Angleterre dans le numéro du *Mercure de France* du 16 février dernier, je voudrais corriger une petite erreur que peut-être d'ailleurs on vous a déjà relevée. C'est exactement 42 ans après la publication de l'ouvrage qu'il tombe dans le domaine public, mais aussi seulement 7 ans après la mort de l'auteur, de sorte que jamais de son vivant un auteur n'est dépossédé au profit de libraires. 7 ans, est-ce assez? Comme vous je ne le crois pas. Ainsi l'année dernière l'Etat a dû instituer une rente pour les filles de Dickens, dont presque toute l'œuvre est peu à peu tombée dans le domaine public (il est mort en 1870), et qui se trouvent sans ressources, malgré le nombre considérable d'éditions qui se vendent toujours.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments très distinguée,

L. CHOUVILLE.

§

Erratum. — M. Marcel Coulon nous demande de signaler que, dans son étude *l'Unité de Jean Moréas*, il a donné à M. Godefroy le prénom d'Eugène au lieu de celui d'Emile.

§

Publications du « Mercure de France » :

KWAIDAN, *ou Histoires et Etudes de choses étranges*, de Lafcadio Hearn, traduit de l'anglais par Marc Logé, avec un portrait. Vol. in-18, 3,50.

UN ÊTRE EN MARCHE, poème, par Jules Romains. Vol. in-18, 3,50.

LES IDÉES DE STENDHAL, par Jean Mélia. Vol. in-18, 3,50.

§

Le Sottisier universel.

Cher Monsieur Vallette,

Je découvre dans le *Sottisier* du dernier *Mercure* la phrase suivante, extraite d'un de mes articles :

L'impression, toutefois, est significative et implique implicitement l'homogénéité du reste.

C'est sans doute l'apparent pléonasme qui me vaut la faveur de cette citation. Mais je ne crois pas qu'il y ait, en réalité, pléonasme et — (à pédant pédant et demi) — je vais tâcher de le démontrer. *Implicitement* signifie : *d'une manière implicite*. Pour qu'il y eût pléonasme, il faudrait donc qu'*impliquer* et *implicite* correspondissent à un identique concept. Or ce n'est pas le cas. Interrogeons les lexiques. Dans Hatzfeld et Darmesteter, *impliquer* est défini : « *envelopper, contenir* » d'une façon générale ou absolue; *implicite* : « *enveloppé dans le sens sans être formellement exprimé* ». Il y a une nuance, assez marquée déjà, assez nette, et même encore plus accentuée dans l'usage grâce à l'opposition d'*explicite* à *implicite*. Tandis que le terme *impliquer* conserve un caractère général de cause à effet, il est évident qu'on se sert couramment aujourd'hui du mot *implicite* dans le sens plus particulier de « virtuel » et surtout de « tacite ». Une chose peut en *impliquer* une autre de différentes manières, par exemple : matériellement, formellement, vaguement, et aussi *tacitement*. C'est précisément ce sens que j'ai exprimé avec *implicitement*, à propos d'une « impression »; *tacite-*

ment étant plus spécial aux êtres animés. Le *Sottisier* me paraît avoir été égaré par une illusion étymologique. *Impliquer* et *implicite* dérivent tous deux de *implicare*, c'est entendu ; mais *employer* et même *emplette* aussi. Et, quoique les premiers aient mieux gardé la forme originaire, leur sens s'est tellement éloigné de celui du mot dont ils proviennent que, dans l'acception qui nous occupe, *impliquer* traduirait du latin, non pas *implicare*, mais *continere*, et *implicite* traduirait *tacitus*, ainsi que le bon Quicherat nous l'enseigne en invoquant le Digeste et Cicéron, dans un dictionnaire publié en 1858. Ce *tacitus*, imprimé avant ma naissance et non pour les besoins de ma thèse, serait peut-être à soi seul péremptoire et, à mon humble avis, l'ensemble des raisons qui précèdent établirait suffisamment qu'il puisse être légitime et correct d'écrire « impliquer implicitement », — (*tacite continere*, eût mis Descartes), — tout aussi bien que « raisonner raisonnablement », « examiner attentivement », « s'inquiéter scrupuleusement » et autres expressions analogues dont la gamme de nuances dégradées n'aboutirait qu'au bout d'assez longtemps au pléonasme de « proclamer publiquement », qui passe d'ordinaire inaperçu.

Ceci par unique amour de la vérité « implicite », c'est le cas de le dire, et non certes pour protester contre mon admission au *Sottisier*, auquel je collabore volontiers et où on se trouverait parfois en excellente compagnie. Dans les mille ou douze cents pages que j'ai pondues au *Mercure*, les occasions et de meilleurs prétextes n'ont assurément pas manqué de m'y introduire plus tôt. Je m'en souviens d'assez drôles, et sans doute l'aurais-je déjà fait moi-même, comme à la réflexion j'en fus quelquefois tenté, n'était l'« implicite » immodestie que peut-être m'apparut « impliquer » le souci d'entretenir autrui de ses propres inadvertances, — alors et d'autant plus qu'il est aussi amusant pour tout le monde de signaler celles de ses confrères.

Bien cordialement vôtre en Vaugelas.

JEAN MARNOLD.

Le nez, les oreilles, la lèvre supérieure étaient scalpés littéralement. — *Le Matin*, 2 mars.

Les autres se tenaient dans les coulisses, se préparant à sabrer à coups de revolver tout individu qui aurait fait un geste suspect. — *Comœdia*, 23 mars.

Hélas! fausse joie! on n'emmène pas le vieux caïman-chef : on le conduit seulement à son perchoir. — *Libre Parole*, compte rendu de la séance du Sénat du 17 février.

L'auteur du méfait a dû agir sans être remarqué. — *Journal des Débats*, 3 février.

C'étaient encore les employés de Duez qui avaient transformé le cloître en maison close et y sablaient à grand fracas le champagne et les filles. — *Le Journal*, 9 mars.

A l'étranger — en Suisse notamment — une tempête formidable a tout saccagé. Le lac du Bourget a débordé. Ses eaux ont ravagé tout le pays avoisinant et envahi le territoire français jusqu'à Chambéry. — *Paris-Journal*, 20 janvier.

A trois heures, la chaussée de l'avenue Montaigne a été envahie par les eaux. Un barrage a été établi de la rue Mogador à la place de l'Alma. — *La Presse*, 25 janvier.

Coquilles.

Il n'y a même plus de groupes importants comme aux beaux jours de l'impressionnisme, voire du pointillisme. — Catalogue de l'exposition, 5, place Pigalle.

A l'Argentina, hier soir, *La Casa del Popolo*, la nouvelle nièce de Francesco Savarese, etc. — Rome, *L'Italie*, 9 mars.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo

BULLETIN FINANCIER

Nous voici dans la période où la Bourse et les affaires financières offrent un intérêt trop réel ne pas y prêter quelque attention.

Et d'abord, il suffit de jeter un coup d'œil sur les cours pour constater que les circonstances propices et qu'un bel essor favorise toutes les valeurs. La rente française approche du pair à 90 ; l'Extérieure espagnole a progressé à 96.40 ; toute la série des Russes est en hausse sensible : Consolidé 4 o/o à 94.85, le 3 o/o 1891 à 80.70, le 3 o/o 1896 à 79.75, le 4 o/o 1901 à 94.15, le o/o 1906 à 106.35, le 4 1/2 o/o 1909 à 100.10. Le Turc unifié bénéficie du mouvement à 94.20 ; même le Serbe à 88.50.

Les actions des chemins de fer français, si recherchées du public pour leur sécurité et leur enu honorable, présentent une grande fermeté. Nous trouvons le Lyon à 1363, l'Est à 960, le d à 1.789, l'Orléans à 1.400, le Midi à 1.170.

Quand aux établissements de Crédit, ils marquent tous une notable avance. Le Crédit Lyonnais scrit à 1.419, la Banque de Paris à 1.866, le Comptoir à 849, la Société Générale à 722, le Crédit foncier à 819, la Banque française à 327, l'Union Parisienne à 1.056, le Crédit mobilier fran- à 736. La plupart tiennent en ce moment leur assemblée générale et les rapports soumis aux onnaires constatent de fructueux bilans.

Le 19 mars avait lieu à Lyon, sous la présidence de M. Béthenod, l'assemblée du Crédit Lyonnais. tes les propositions soumises aux intéressés furent votées à l'unanimité et avec des éloges pour administrateurs. Le dividende fut fixé à 60 fr. par action, payables 30 fr. le 25 mars et 30 fr. 5 septembre. L'assemblée réélut administrateurs MM. Bô et Chanove, et commissaires pour rs MM. des Vallières, Le Myre de Vilers, Théodore Vantier et Pierre Tresca.

L'exercice écoulé du Comptoir national d'Escompte a dû également satisfaire les actionnaires nis le 5 avril en assemblée générale. Le dividende de 32 fr. 50 est supérieur à celui de l'année nière, bien que cet établissement ait eu à rémunérer des actions nouvelles pour un montant de millions. Un pareil résultat dénote une grande activité de banque et d'affaires. Il n'est pas en t d'émission un peu sérieuse et reconnue utile à laquelle ne prenne part le Comptoir d'Esmpte. C'est lui qui, en ce moment, procure avec la Société Générale à la Nouvelle Compagnie omnibus et tramways les capitaux nécessaires à la réfection des transports parisiens.

On remarque d'ailleurs présentement une véritable floraison d'affaires. En attendant son grand brunt, la Ville de Paris, par l'intermédiaire de sa Caisse municipale, propose au public pour millions d'actions de 400 fr. avec lots au taux de 386 fr. Ces 45 millions sont destinés à des vaux complémentaires du Métropolitain.

De son côté, la Banque française procède à l'émission de 60.000 lettres de gage de 500 fr. du dit foncier du royaume de Serbie.

Tout porte à croire que cet élan va continuer.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 5 avril, sous la présidence de M. Alexis stand, président du Conseil d'administration.

Après avoir entendu les rapports du Conseil d'administration, de la Commission de contrôle des Commissaires des comptes, l'Assemblée a approuvé, à l'unanimité, les comptes de l'année 9, qui se soldent par un bénéfice de 14.286.162 fr. 68, et décidé la répartition de 32 fr. 50 par ion ancienne ou libérée à la répartition, et de 24 fr. 69 par action nouvelle libérée seulement 31 décembre 1909, et de 3 fr. 4475 par part de fondateur.

Le rapport du Conseil d'administration rappelle le succès de l'augmentation du capital, réalisée avril dernier par la souscription empressée des actionnaires ; il constate la reprise des affaires a déterminé une progression marquée, non seulement sur l'exercice précédent, mais encore les chiffres de 1907, les plus élevés qui aient été enregistrés.

La situation, au 31 décembre 1909, s'élève à 1.542 millions au lieu de 1.301 millions à la fin de nnée précédente, les dépôts à 1 milliard 101 millions contre 975 millions.

Le mouvement des caisses a été de 67 milliards 661 millions à l'entrée et à la sortie ; les effets rés dans le portefeuille ont atteint 16 milliards 1 million au lieu de 14 milliards 473 millions 1908.

L'abondance de l'argent, la solution pacifique des événements d'Orient ont favorisé les émis- ns et les placements de titres sur le marché de Paris.

Parmi les affaires intéressant les entreprises françaises auxquelles le Comptoir National erve toujours ses efforts les plus actifs, il faut citer, en 1909, la souscription aux obligations /o du Crédit Foncier de France, les emprunts 3 o/o de l'Afrique Occidentale et de l'Indo-Chine, placement des actions nouvelles de la Société d'Eclairage et Force Motrice, de la Compagnie ançaise Thomson-Houston, des actions privilégiées de la Compagnie Générale Parisienne de amways, des actions des Tramways de Tunis, des Tramways du Var et du Gard, des obliga- ns du Chemin de fer souterrain Nord-Sud de Paris, la constitution de la Société Centrale pour dustrie électrique, etc...

Il a également prêté le concours de ses guichets au placement des Emprunts Ottoman 4 o/ Brésilien 5 o/o, des Chemins de fer Suisse 3 1/2 o/o, des actions de la Compagnie Générale Tramways de Buenos-Ayres, etc...

Les frais de premier établissement, les coffres-forts et le mobilier ont été complètement amor et les dépenses effectuées pour ces objets au cours de l'année ont été prélevées sur les produits l'exercice, toute créance litigieuse ou douteuse intégralement amortie.

Les réserves se sont trouvées notamment, par suite de la prime réalisée sur l'émission des tions nouvelles, portées au total de 34 millions 195.508 fr. 20, non compris une réserve spéci de 1.114.861 fr. 85 inscrite en contrepartie des 26.667 parts de fondateur rachetées en exécuti de la décision votée par l'Assemblée extraordinaire du 15 juin dernier.

COLLECTION COTTREAU

OBJETS D'ART ET DE HAUTE CURIOSITÉ

De l'Antiquité, du Moyen-Age, de la Renaissance

ET DES XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES

FAIENCES ITALIENNES

Émaux champlevés et peints de Limoges

IVOIRES, BRONZES, OBJETS DE VITRINE

Vente à Paris, Galerie GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Jeudi 28 et Vendredi 29 Avril 1910, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR :
Me HENRI BAUDOIN
Successeur de Me PAUL CHEVALLIER
10, rue Grange-Batelière

EXPERTS :
MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges
Paris

EXPOSITIONS *PARTICULIÈRE*, le Mardi 26 Avril 1910 — *PUBLIQUE*, le Mercredi 27 Avril 1910 — *de 1 heure 1/2 à 5 heures 1/2*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

A adj. sur 1 ench. Ch. des Not., Paris, le 3 Mai 1910.
CHATEAU du Petit Mesnil à Marcoussis (S.-et-O.), 12 hect. **Mise à pr. : 130.000 fr.**
FERME de Choqueuse, Comm. de Jouarre (S.-et-M.). 128 hect. Rev. net, 9.000 fr. **M. à pr. : 175.000** fr. S'ad. aux not. : Mes CHAVANE et DELORME, 11, r. Auber, dép. ench.

Villa Paul-Déroulède, à Croissy-sur-Seine (Seine-et-Oise). 4.239m50. **M. à pr. : 30.000** fr. A adj. sur 1 ench. Ch. Not., Paris, 26 Avril, Me CHAMPETIER DE RIBES, notaire, 8, r. Sainte-Cécile.

Domaine de Chabrevières, comm. de Saint-Bonnet et Saint-Paul-de-Salers (Cantal). Cont. 72 ha. 96 a. 53 c. **M. à pr. : 125.000** fr. A adj. s. 1 ench., Ch. des Not., Paris, 19 av. 1910. S'adr. not., Paris, Mes PLOUX et PANHARD, 4, rue Rougemont.

HOTEL 47, r. Boissière. Cce 565 m. 57. Libre. **M. à pr. : 320.000** fr. A adj. s. 1 ench., ch. not., 3 mai. S'ad. Mes CH. CHAMPETIER DE RIBES, not., 8, r. Ste-Cécile.

Maison, r. Leibnitz, 4 *bis* (imp. Pavillons, 3), 280 m. R. br. 1.500 fr. **M. à pr. : 12.000** fr. Adj. s. 1 ench., ch. not., 26 Avril, Me COTTENET, not., 25, boul. Bonne-Nouvelle.

RUE LAUGIER 11 (17e). **Grand Terrain.** Cce : 1.518 m. **M. à prix. : 341.000** fr. Adj. Ch. not., 19 avril, Me BERTRAND-TAILLET, no 66, r. Pierre-Charron.

VILLE DE PARIS

A adj. sur 1 ench., Ch. des Not., Paris, le 3 Mai 1910.
2 TERRAINS rue Théodore-de-Banville. Sces : 397 m. et 433 m. **M. à pr. : 250** fr. le m. S'ad. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, rue Pyramides, dép. ench.

Faillite de la Société des

CAOUTCHOUCS DE SAINT-DENIS

Vente au Palais de Justice, à Paris, le 7 Mai 191

USINE ET CONSTRUCTIONS élevées terrain partenant à la Société et sur terrain loué.

MATÉRIEL très important en parfait état. Mot à vapeur de 250 chevaux. Trois ch dières, transmissions, machinerie.

Fonds industriel et commercial pour la duction et la vente du caoutchouc. Clientèle, achalandage, mobilier. **DROIT**

BAIL avec promesse de vente de 1.690 m. Le d'une conten. de 2.762 m. environ et situ **rue Henri**

LA PLAINE-ST-DENIS, Murger, 1 (ancien Chemin des Fillettes). **M. à pr. : 100.000** S'adr. à Mes CH. GARNIER, avoué, 6, avenue du Coq PONCHELET, syndic de la Faillite.

VILLE DE PARIS

A adj. sur 1 ench., Ch. des not., Paris, le 3 Mai 1

4 TERRAINS, R. THÉODULE-RIB

(Anc. Usine à Gaz des Ternes). Sces : 585m59, 571 557m, 542m70. **M. à pr. : 275** fr. le m. S'adre Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, r. Au 11, dép. ench.

DEUX MAISONS de rapport, à Pa (14e arrondissemen RUE D'ALÉSIA, 7 ET 11. M. à pri 120.000 et **115.000** fr. A adj. 18 avril 1910, 1 h. ..t. de THOMAS, not. à Montrouge, 53, route d'Orléans.

Maison à Paris, 46, R. LAUGIER. Cce 44 m. Rev. net 9 fr. 40. **M. à pr. : 130.000** fr. A adj. s. 1 e ch. not., Paris, 3 mai 1910. S'adr. Me VALLÉE, 204, boulevard Voltaire.

CHEMIN DE FER DU NORD

XPOSITION INTERNATIONALE ET UNIVERSELLE DE BRUXELLES

Avril-Novembre 1910

Services rapides entre le réseau du Nord français et Bruxelles

partir du 1er mai 1910, toutes les gares et stations du réseau du Nord délivrent :
Des **Billets simples et d'aller et retour** pour Bruxelles; les billets d'aller et retour auront une
le validité de 10 jours.
s prix des billets aller et retour au départ de Paris sont les suivants :
1re Classe : 52 fr. 95 2e Classe : 37 fr. 55 3e Classe : 23 fr. 95
Le vendredi, le samedi et le dimanche seulement, des **Billets d'aller et retour** valables jusqu'au
inclusivement.
s prix de ces billets, plus réduits que ceux des aller et retour ordinaires, comportent, **pour les familles**,
velles réductions allant de 5 à 25 0/0 selon que la famille se compose de 2, 3, 4, 5 personnes et plus.
si, par exemple, au départ de Paris :

				1re Cl.	2e Cl.	3e Cl.
				—	—	—
our une personne				50 05	33 75	22 00
2	—	Réduction de 5 0/0 par personne		47 55	32 05	20 90
3	—	— 10 0/0	—	45 05	30 40	19 80
4	—	— 15 0/0	—	42 55	28 70	18 70
5	—	— 20 0/0	—	40 05	27 00	17 60
à de 5	—	— 25 0/0	—	37 55	25 30	16 50

Des **Cartes d'abonnement belges** valables 5 et 15 jours sur tous les réseaux belges.
aque carte peut être délivrée conjointement avec un billet d'aller et retour sur les lignes du Nord ayant
e durée de validité que la carte d'abonnement belge.
s prix des cartes d'abonnement belges sont les suivants :
A. — Valables 15 jours : 1re cl. 61 50. — 2e cl. 41 00. — 3e cl. 23 50
B. — Valables 5 jours : 1re cl. 30 75. — 2e cl. 20 50. — 3e cl. 11 75
s prix applicables sur le parcours **Nord** sont ceux des aller et retour ordinaires (Tarif spécial G. V. N° 2)
la distance parcourue du point de départ à l'une quelconque des frontières franco-belges. Le choix de l'i-
e est laissé au gré du voyageur. Sur ces prix d'aller et retour, les réductions spéciales ci-dessous sont
n faveur des familles composées de :

nnes	5 0/0	5 personnes	20 0/0
	10 0/0	Au-dessus	25 0/0
	15 0/0		

EMINS DE FER D'ORLÉANS

OYAGE D'EXCURSIONS

Plages de la Bretagne

TARIF G. V. n° 5 (ORLÉANS)

er **Mai au 31 Octobre**, il est délivré des
de voyage d'excursions aux plages de
ne, **à prix réduits**, et comportant les
rs ci-après :
Croisic, Guérande, Saint-Nazaire,
ay, Questemberg, Ploërmel, Vannes,
, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-
-Mer), Lorient, Quimperlé, Rospor-
Concarneau, Quimper, Douarnenez,
Abbé, Châteaulin.

DURÉE : 30 JOURS

des Billets (aller et retour) : 1re classe,
— 2e classe, 36 fr.
lté d'arrêt à tous les points du parcours,
l'aller qu'au retour.
lté de prolongation de la durée de vali-
oyennant supplément.
utre, il est délivré au départ de toute
du réseau d'Orléans pour Savenay ou
re point situé sur l'itinéraire du voyage
sions indiqué ci-dessus et inversement
ets spéciaux de 1re et 2e classe réduits
%, sous condition d'un parcours de 50
es par billet.
des billets complémentaires de Paris-
Orsay à Savenay et retour, viâ Tours :
se, 55 fr. 50 — 2e classe, 37 fr. 40.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

SAISON 1909-1910

RELATIONS RAPIDES

ENTRE PARIS ET L'ITALIE

Par le Simplon :

Par le train de luxe « Simplon-Express » (V-L., V-R.)

Départ de Paris P.-L.-M., lundi, mercredi, samedi, à 8 h. 05 du soir, du 1er novembre au 28 février ; et tous les jours à partir du 1er mars.

Par le Mont-Cenis :

Par le train de luxe « Paris-Rome » (V-L., V-R.)

Départ de Paris P.-L.-M., lundi, jeudi, samedi (2 décembre, 12 mai), 11 h. 30 m.

Départ de Rome, lundi, mercredi, samedi (4 décembre-14 mai), 3 heures soir (H. E. C.)

NOTA. — Dans ces trains le nombre des places est limité.

LOUIS MICHAUD, Éditeur, 168, boulevard Saint-Germain, PARIS

3 fr. 50 — Marcel LAMI — 3 fr.

GRAND PAUL

Un volume de 300 pages. — Couverture en couleurs de Geo DORIVAL

Préface de Paul MARGUERITTE

Dans ce récit baigné de lumière, puissant, lourd de vérité et qui évoque la terre brûlée et f l'effort des colons algériens, le risque, le sang, l'amour, la mort, Grand Paul, le braconnier brousse, le bon géant au rire sonore, communicatif et bienfaisant, apparaît comme une d figures où l'humanité se reconnaît.

Du même auteur : *Terres d'Aventures. — La Débandade*

3 fr. 50 — Jules BOISSIÈRE — 3 fr.

FUMEURS D'OPIUM

Un volume de 320 pages. — Couverture de Geo DORIVAL

Fumeurs d'opium est un chef-d'œuvre de notre littérature exotique que les « Français d'A n'hésitent pas à opposer au *Livre de la Jungle* et que la critique a salué avec enthousiasme mieux que Jules Boissière, mort à 34 ans, à Hanoï, n'a fait comprendre la forêt de charr d'épouvante, la forêt morne et voluptueuse des frontières de Chine.

Déjà paru : **Daniel Borys.** — *Le Royaume de l'Oubli* (*Drames de l'Opium*)

3 fr. 50 — Collection « Les Mœurs légères au XVIIIe siècle » — 3 fr.

CONTEURS GALANTS DU XVIIIe SIÈCL

Un volume de 300 pages

30 reproductions d'estampes de l'époque et couverture en couleurs de Geo DORIVAL

Introduction et notices par Ad. VAN BEVER

Dans ce recueil, illustré des plus exquises gravures du temps, le public lettré trouvera les leures œuvres des conteurs en vers qui, tels que Grécourt, Piron, Vergier, Robbé de Beau etc., etc., ont exprimé avec le plus de verve la galanterie souvent osée, mais toujours spiri du siècle français par excellence.

DÉJA PARU DANS LA MÊME COLLECTION

(10 volumes illustrés)

Restif de la Bretonne : *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé* (3 — *Le Palais Royal ; — La dernière aventure d'un homme de 45 ans ; — La V mon père.* — **L.-S. Mercier :** *Tableau de Paris ; — Le Nouveau Paris. — moires de Jean Monnet*, directeur du théâtre de la Foire. — *Souvenirs de Mlle L de l'Opéra* (1748-1830).

E. SANSOT et Cie, Éditeurs, 7 et 9, rue de l'Éperon,
et 38, rue Serpente, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS

COTELLE.

Le Son des Ames

ETUDES CRITIQUES

. in-18 jésus..... 3.50

Blanche SAHUQUÉ.

L'Amour découronné

ROMAN

Un vol. in-18 jésus..... 3.50

bert RANDAU.

Commandant et les Foulbé

OMAN DE LA GRANDE BROUSSE

l. in-18 jésus..... 3.50

Marcel ROGNIAT.

Péchés de Jeunesse

NOUVELLES

Un vol. in-18 jésus..... 3.50

T. MARINETTI.

Mafarka-le-Futuriste

ROMAN AFRICAIN

l. in-18 jésus..... 3.50

Marguerite BURNAT-PROVINS.

Cantique d'Été

Préface de Camille LEMONNIER

Un vol. in-8 raisin..... 5 »

Six exempl. sur japon..... 30 »

Douze exempl. sur hollande van Gelder. 20 »

Collection de Poètes Contemporains

mond ROCHER.

e Manteau du passé

. in-18 jésus, orné d'un portrait de l'auteur
é à l'eau-forte par DÉZARROIS.... 3.50

HÉRAULT.

Cloches douloureuses

ol. in-18 jésus..... 3.50

n MARIEL.

Appareillages

l. in-18 jésus..... 3.50

utenant ROLLIN.

Le Drapeau

ne couronné par l'Académie française
Lettre-préface de Maurice BARRÈS

tte in-16..... 1 »

Natalie CLIFFORD-BARNEY.

Actes et entr'Actes

Un vol. petit in-8..... 5 »

Albert LONDRES.

Lointaine

Un vol. in-18 jésus..... 3.50

Yniold-René BERTRAND.

L'Ombre au Flambeau

Un vol. in-18 jésus..... 3.50

J. MESTRALLET.

Dans l'Espace

Préface de J. ROSNY aîné

Un vol. in-18 jésus..... 3.50

Les Caprices de Goya

Reproduction en simili-gravure des 80 célèbres eaux-fortes de l'artiste espagnol
Précédée d'une étude et suivie d'un appendice bibliographique

Par *Tristan LECLÈRE*

Un vol. grand in-8..... 7 fr. 50

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poesie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brien.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.